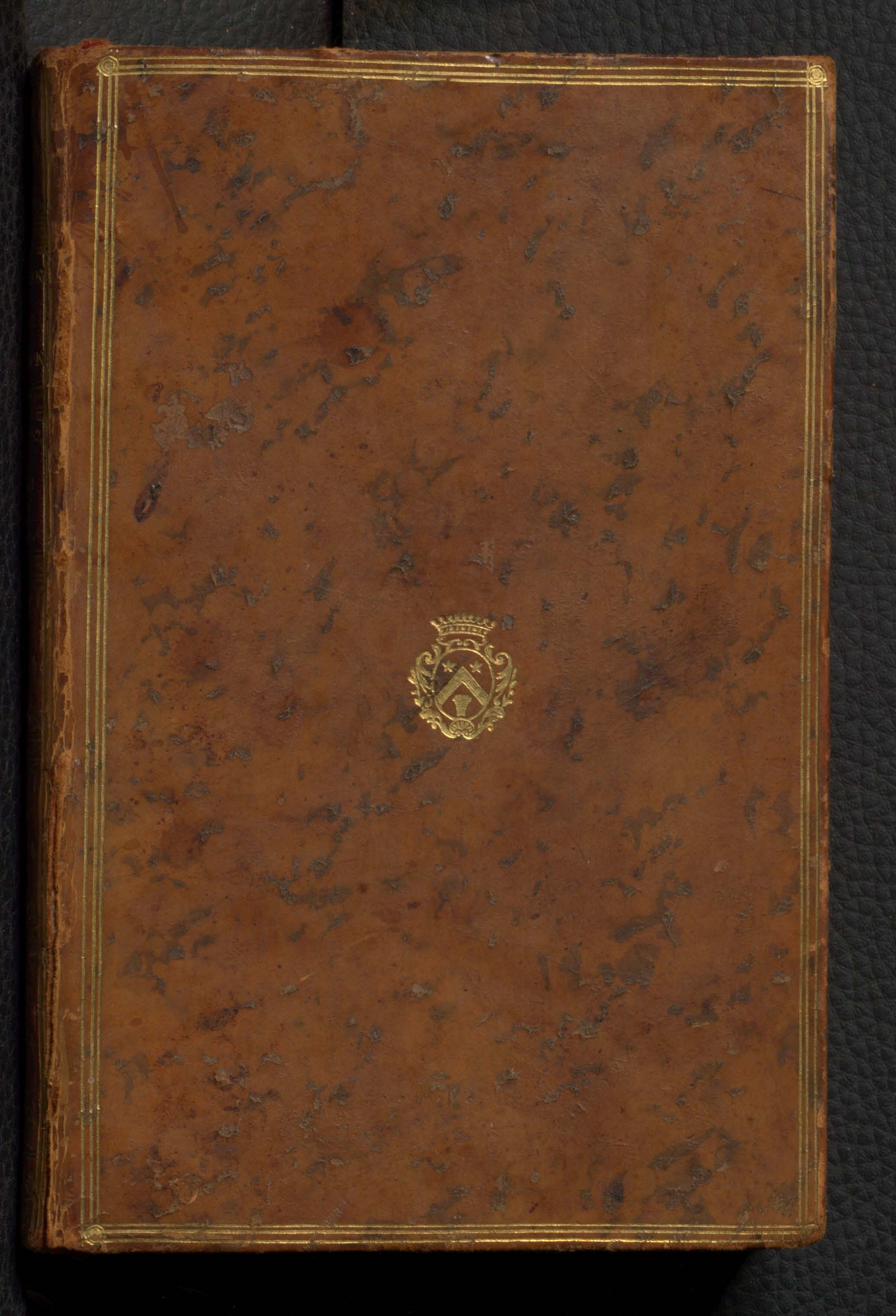
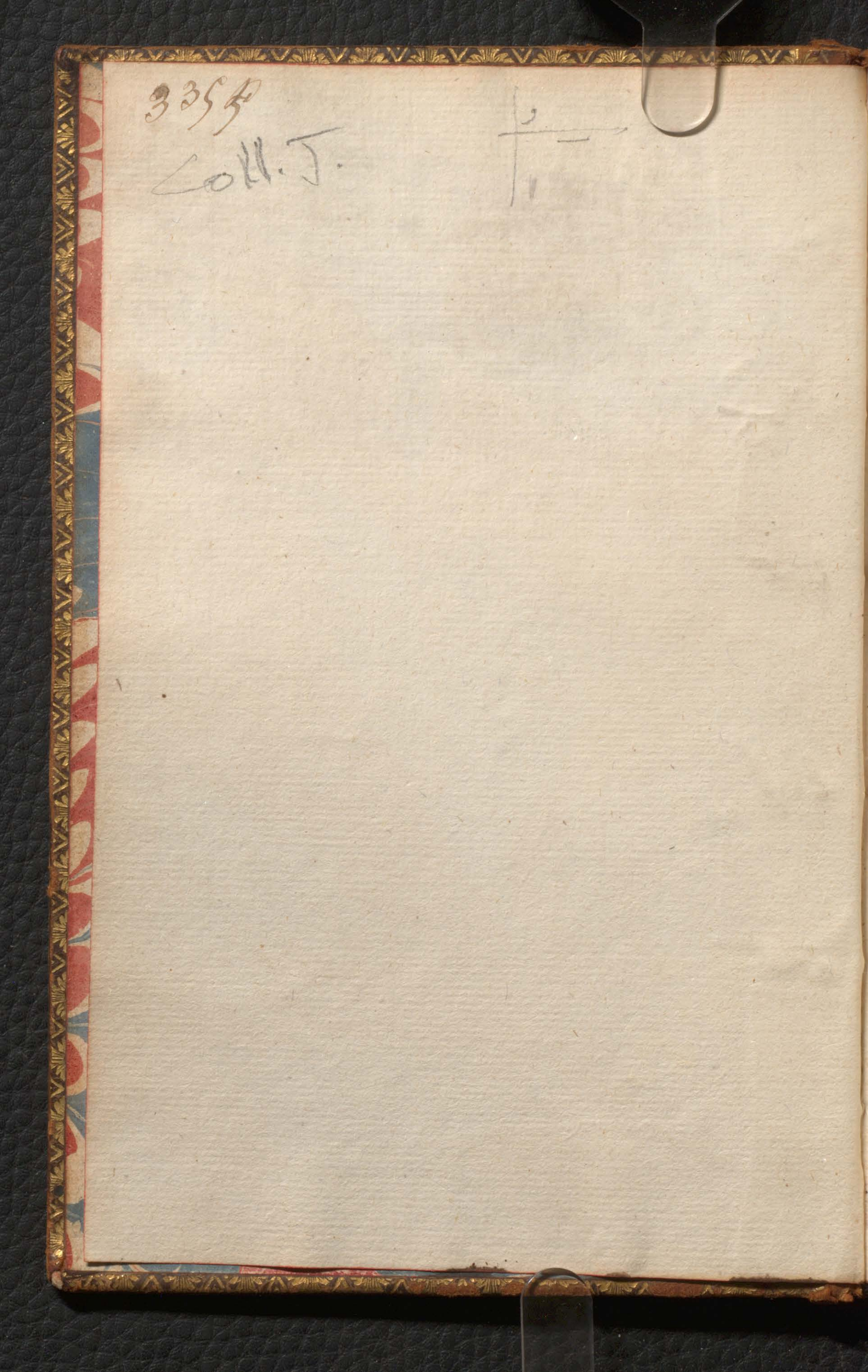
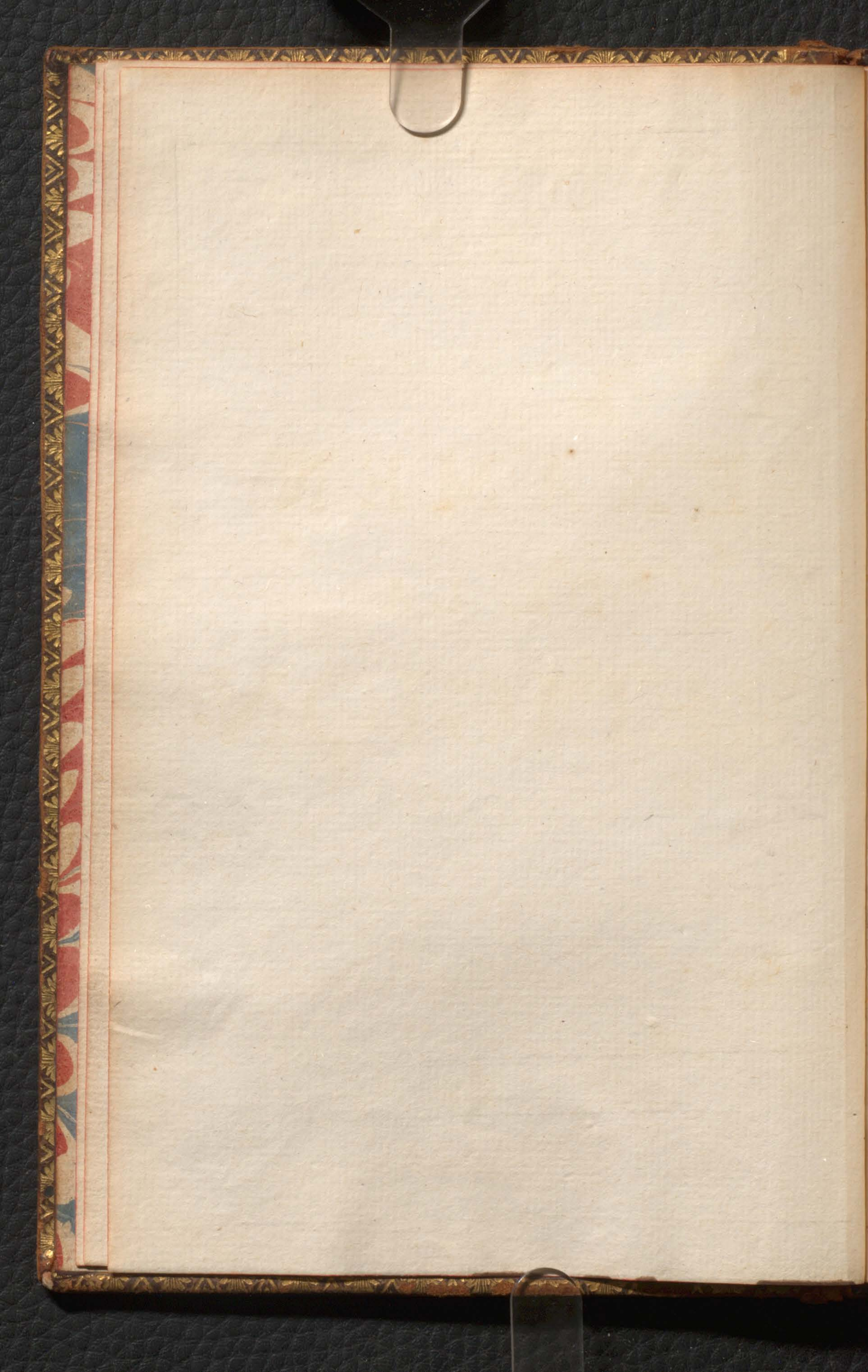



PIDANSAT DE MAIROBERT




3354
Coll. J.



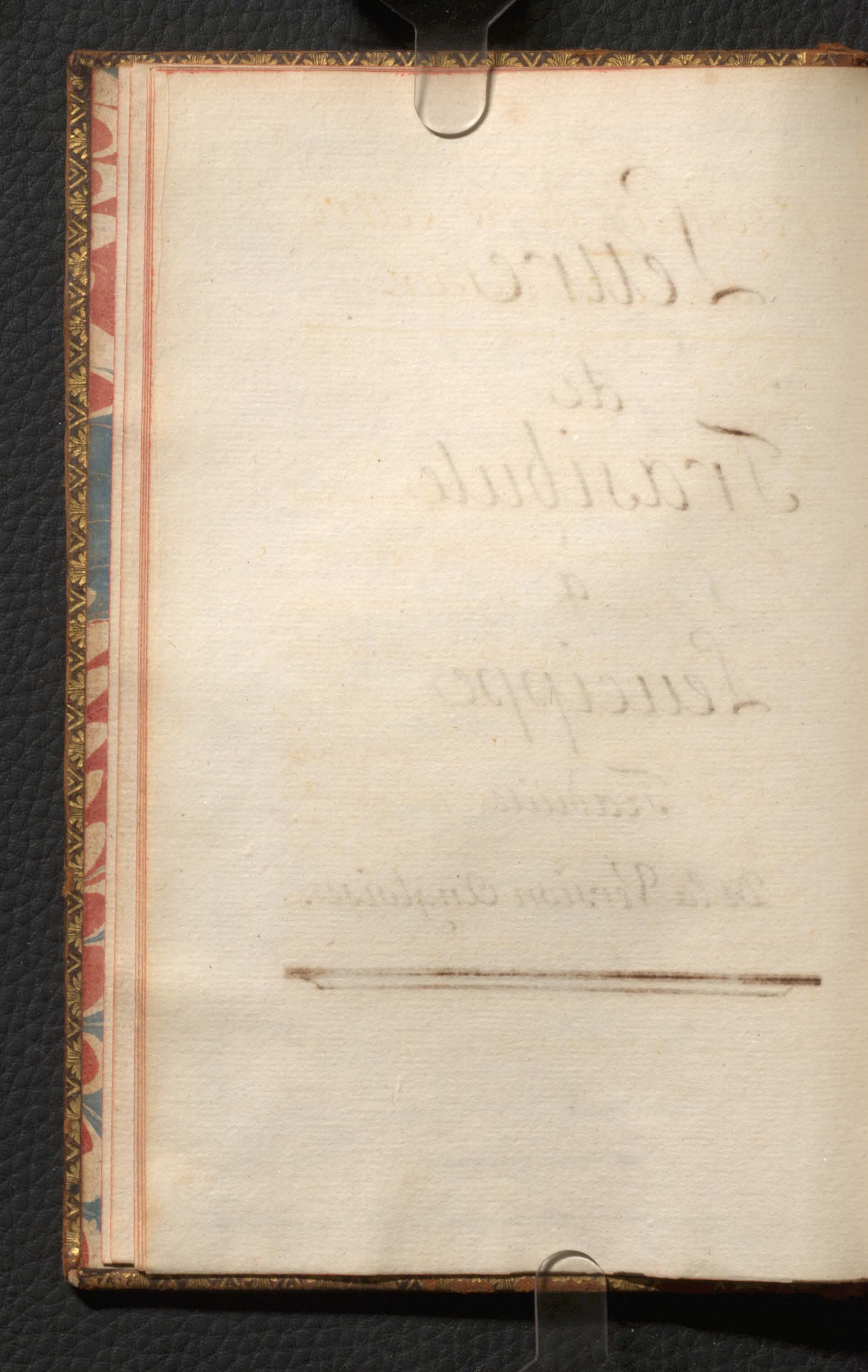
EXAMEN
DE LA
RELIGION.

Lettre de Trasibule à Leucippe.

Le Philosophe ou Reflections sur les Philosophes

Lettre sur la Resurrection des Corps

Lettre
de
Trasibule
à
Leucippe
Traduite
De la Version Angloise.



Fragment d'une Lettre du Traducteur.

. . . .

Celui qui m'a communiqué ce manuscrit anglois, m'a assuré qu'il ~~etoit~~ fort rare même en Angleterre, et que, quoique l'on n'y soit point difficile sur le chapitre de l'impression, il ne croïoit pas que l'on permit celle de cette lettre: c'est ce qui m'a déterminé à la traduire en françois pour m'assurer pendant le séjour que j'ai été obligé de faire à la campagne... Je vous envoie ma minute, vous laissant le Maitre absolu d'en faire tel usage que vous jugerez à propos . . . .
. . . .

Cet ecrit est resté non pas enseveli dans la poussiere des Cabinets, mais precieusement conservé par les amis de l'auteur* qui a été longtems inconnu a la plus part des gens de Lettres, aujourd'hui que la mort l'a enlevé a la patrie, il est juste de lui restituer le tribut d'eloge que l'on doit à son ouvrage. a la lecture on sentira la necessité ou il s'est trouvé de travestir ses idées pour les rendre moins chocquantes aux prejugés du siecle il ecrivoit dans un tems (en 1722.) ou l'esprit philosophique n'avoit pas encore fait les progrés qu'il a acquis depuis quelques années, quelle espace immense il a parcouru? doit on s'en feliciter et devons nous applaudir a ce triomphe de la raison.

* M. freret secretaire perpetuel de l'academie Royale des inscriptions et belles Lettres, (mort en 1749) un des plus sçavants hommes de ce siecle.

Fragment d'une Lettre Du Traducteur François.

* * * * * * * * * *

Je ne connois cet ouvrage que par la traduction angloise. Milord W. qui en avoit une copie manuscrite la prêta à un de mes amis pendant le séjour qu'il fit en France il y a quelques années; cet ami eut la permission d'en garder une copie qu'il m'a communiquée depuis: Milord W. assuroit que ce manuscrit etoit très rare, et que le fameux Toland qui en avoit oüi parler, l'avoit cherché long-tems inutilement; il ajoutoit que bien des gens le croïoient une veritable traduction d'un ouvrage ancien; et en effet il faut convenir que si cet ecrit est moderne,

Fragment d'une lettre du Traducteur

Son auteur n'a pas mal réüssi à se donner l'air d'un ancien, il s'étend sur des arti=
=cles très indifferents aujourd'hui sur les différentes sectes réligieuses des Grecs, des Egyptiens, des Chaldéens; il parle fort peu des Juifs, et ne dit qu'un mot de la secte des Chrétiens qu'il regarde comme un mélange du Judaïsme et de la Religion Egyptienne.

Il m'a semblé qu'il y avoit quelques endroits dans lesquels un Moderne auroit profité des découvertes de nos nouveaux Metempsicosiens, pour développer ses idées d'une maniere plus nette, et pour donner plus de force à ses raisonnemens.

A l'égard du stile, il est difficile d'en juger sur une traduction qui ne m'a pas paru extrêmement litterale: comme il m'a semblé que l'Ecrivain Anglois n'avoit

pas

pas fait de scrupule de substituer plusieurs termes de nos Scholastiques latins à ceux du Philosophe grec ; j'ai cru qu'il m'étoit aussi permis de ne pas m'assujettir à conserver ses termes, je les ai paraphrasés, et je leur en ai substitué d'autres plus clairs afin de me rendre plus intelligible.

Comme vous entendez parfaitement la langue angloise, je vous envoie l'original avec ma traduction, vous priant de l'examiner, et de me dire si j'en ai bien rendu le sens ; car vous remarquerez aisément que je ne me suis attaché qu'à cela, et que j'ai pris de grandes libertés quant à la phrase et quant au stile.

Les phrases longues et entortillées ne seroient pas supportables en françois, et je ne sçai si elles ne seroient pas condamnables en elles-mêmes : il me semble

8. Fragment d'une lettre du Traducteur

que les Anglois commencent à sentir les défauts de ce Stile, et leurs nouveaux Ecri=
=vains y tombent plus rarement, au moins autant que j'en puis juger par la comparaison des ouvrages modernes avec les anciens.

Préface du Traducteur Anglois.

Cet ouvrage a été véritablement traduit du grec; comme je me crois obligé de l'assurer pour prévenir les Lecteurs qui pourroient avoir quelque Scrupule sur son antiquité; un Medecin grec qui pas=
=sa ici au retour d'un voyage d'Italie et de france pour s'embarquer sur la flotte de Smirne, me le prêta il y a quinze ans. Il etoit dans le même volume avec d'au=
=tres ouvrages de Porphire et de Jam=
=blique, le tout d'une main Syrienne.

Cependant ce Médecin qui ne paroit habile homme, assuroit qu'il etoit au moins du dixiéme Siécle. L'Auteur de cette lettre etoit un de ces Philosophes qui regardant toutes les Religions comme des Soins po=
=litiques, croïoit qu'il suffisoit de ne point choquer celle de la Société où l'on vivoit, mais qu'au fond la pratique exacte en etoit fort inutile. Ce qu'il dit des Chrétiens et des Juifs marque qu'il vivoit vers le Second Siécle du Christianisme; il en parle avec modéra=
=tion, et si tous les hommes lui avoient ressemblé, les Chrétiens n'auroient pas eu tant à souffrir. Au reste, comme il ne nous est connu que par cette lettre, non plus que cette femme à laquelle il écrit, je n'en puis rien dire ici. Quant à son Stile, quoi=
=qu'il affecte le langage athénien, comme

tous

tous les autres Ecrivains de ce Siécle là, il lui échappe si souvent des termes et des tours de phrases semblables à ceux que l'on remarque dans les Ecrivains du Nouveau Testament, que je ne puis m'empêcher de croire qu'il ne fut originaire de Syrie, où l'on parloit un grec corrompu et mêlé de Ma=
=cédonien, comme Saumaise l'a fait voir. Il y a quelques circonstances dans la lettre qui me font croire que la personne à qui il l'écrit, en etoit aussi: c'est apparemment par cette raison qu'il parle si fort au long des Juifs et des Chrétiens. Quoique la plus=
=part des anciens paroissent peu instruits de leur Religion, elle devoit cependant être connüe dans la Syrie où il y avoit un grand nombre des uns et des autres répandus dans toutes les villes et y faisant

un commerce considérable.

J'aurois souhaitté pouvoir conser=
=ver une copie du texte grec; mais
m'étant contenté de le traduire pour le
faire voir à un de mes amis en atten=
=dant que je pusse en faire faire une
copie figurée exactement, des affaires
domestiques m'obligerent de partir pour
un voyage, au retour duquel j'appris
que le Medecin avoit été s'embarquer
et avoit remporté son manuscrit dont
il n'avoit jamais voulu se défaire.

Lettre de Trasibule à Leucippe.

La Dévotion est sans doute, ma chere Leucippe, la plus douce et la plus désirable de toutes les passions, lorsqu'elle est sincere et continüe; il est même inutile qu'elle soit éclairée et raisonnable pour nous rendre heureux. La Superstition qui ne nous propose que des choses absur=des et basses pour objet de notre respect et de notre amour, peut fournir des plaisirs aussi grands que la piété fondée

Lettre de Trasibule à Leucippe.

Sur les idées les plus nobles et les plus su=
=blimes de cette Philosophie qui prétend
nous découvrir la nature du Souverain Etre.

Ce n'est pas la qualité des objets en eux même
qui en fait le prix; c'est l'idée que nous
en avons, et la vivacité des sentimens
qu'ils nous inspirent. Un Prêtre fortement
touché par une maussade paysanne de
son hameau goutera entre ses bras un
plaisir aussi vif, et sera aussi parfai=
=tement heureux que l'étoit Adonis
comblé des faveurs de la plus belle des
Déesses: La mesure de notre amour fait
la mesure de nos plaisirs et de notre
bonheur.

Ainsi je me garderai toujours avec
soin de combattre l'opinion d'un homme
touché d'une dévotion affectueuse, sincere

et

et continue : affoiblir sa persuasion, ce seroit détruire sa félicité ; mais pour celui qui n'a que des accès passagers d'une dévo=
=tion intermittente, celui pour lequel la dévotion est une passion triste qui lui fait envisager la Divinité comme un être tou=
=jours irrité contre les hommes ; attaquer sa persuasion, c'est entreprendre de le guérir d'un mal qui empoisonne tous ses plaisirs, qui aigrit toutes ses peines, et qui change sa vie en un supplice con=
=tinuel.

Ne vous y trompez pas, ma chere Leucippe, il n'y a point au monde de gens plus malheureux que les Dévots de cette derniere espece : semblables à des amants haïs et méprisés, ils n'envi=
=sagent la Divinité comme le seul objet

capable de faire leur bonheur, que pour désespérer d'en obtenir jamais la possession. Les dévots dont j'ai parlé d'abord, sont dans une situation toute opposée. Ce sont des amants tendres, respectueux, passion=
=nés, qui n'ont d'autre inquiétude que celle de ne pas répondre assez parfaitement à la tendresse que sent pour eux l'objet de leur amour. La Divinité est pour eux une Maîtresse tendrement chérie qui joint à cet empire doux et puissant que l'a=
=mour exerce sur nos coeurs, toute l'autorité que s'acquièrent sur notre esprit l'admi=
=ration, l'estime et l'amitié. Leur amour est exempt des craintes et des tourments cruels de la jalousie; tous les instants de leur vie sont des instants de jouis=
=sance, et d'une jouissance dont rien

n'affoiblit

n'affoiblit ni ne partage le sentiment.

Les Dévots de cette espece ajoutent une ferme croyance à tout ce qu'on leur annonce de la part du Souverain être; ils obéissent avec transport à ses moindres ordres; ils goutent la joie la plus pure et la plus voluptueuse dans les sacrifices qu'ils lui font de leurs passions, de leurs desirs, de leurs opinions, de leur raison même. Plus la victime qu'ils immolent leur etoit chere, plus leur satisfaction est parfaite; parce qu'ils ne voient dans ces sacrifices que le droit qu'ils acquierent par eux sur l'objet de leur amour.

Cette peinture de la dévotion continüe est, je l'avoüe, bien tentante, et si je croyois, ma chere Leucippe, que vous

puissiez jamais parvenir à cet heureux état, je serois le premier à vous presser d'entrer dans un sentier qui ne produit que des fleurs sous les pas de ceux qui y sont entrainés par une persuasion vive, sincere et continuë; mais il faut y être entrainé. Le sentiment de la dévotion est une véritable passion, et vous me l'avez dit vous même, on n'est point maître de se donner des sentimens et des passions. Notre ame ne peut se procurer cette espece de mouvement qui les forme; il ne peut être excité en elle que par les impressions qui lui viennent du dehors: à cet égard elle n'a d'autre force que celle de sentir ce qui se passe en elle même, lorsque l'im=pression qu'elle a reçûe, commence à se développer. Je sçai que dans la situation

où vous vous trouvez, la dévotion vous seroit d'un avantage infini pour char=mer les ennuis inséparables de votre solitude; mais c'est une passion qui ne vient pas toujours nous saisir lorsque nous l'appellons. N'ayez recours qu'à vous même et à votre complaisance naturelle pour addoucir les rigueurs de votre esclavage. Vous êtes née douce, vous sçavez vous por=ter de bonne grace à la contrainte à laquelle vous n'êtes pas en état de résister: La nature vous a faite telle qu'il faut être pour obtenir plus facilement qu'une autre la paix et le repos de ceux auxquels le sort vous a assujettie.

Croyez moi, cette disposition est la plus heureuse de toutes celles que l'on peut apporter en entrant dans ce monde

que nous habitons: car ce monde n'est autre chose que l'assemblage d'un nombre infini d'êtres qui agissent et réagissent sans cesse les uns sur les autres par des desirs et des forces differentes. Cet univers n'auroit pu être tel qu'il est, si ces desirs n'avoient été opposés les uns aux autres, et comme ces desirs se détruisent mutu=ellement, ils ne peuvent être tous satis=faits en même tems; les uns forment des obstacles aux autres, et la victoire est toujours du coté où se trouve le plus grand dégré de force.

Le plaisir est attaché à la satisfaction de ces desirs, et la douleur à la rencontre de ces obstacles; et cette douleur est d'au=tant plus vive que l'ardeur et la vivacité de ces desirs étoient plus grandes. heureux

ceux

ceux qui par la disposition naturelle de leur tempérament, desirent la paix et la tranquilité avec plus d'ardeur que tout le reste, il ne leur en coute qu'un peu de com=plaisance pour l'obtenir de ceux au milieu desquels ils vivent!

Peut-être la souveraine bonté et la sagesse de ce premier être sur la nature duquel nos Philosophes sont si peu d'accord entr'eux, exigeoient-elles de lui que le plaisir résultat de toutes les combinaisons que produisent la variété et l'opposition de ces desirs?

Mais qui nous a dit qu'il y eut une telle souveraine bonté et sagesse qui existât quelque part hors de cet univers et séparément des êtres parti=culiers dont il est l'assemblage? Qui

nous a dit, pour parler plus nettement, qu'il y eut hors de nous une divinité telle que nos Poëtes nous dépeignent le Destin, ce Souverain des Dieux et des hommes doué d'intelligence et de volonté et possédant souverainement la bonté, la Justice, la prudence et toutes les autres qualités qui sont des perfections dans les êtres semblables à nous.

Prenons garde que l'idée que nous nous en sommes faite n'ait pas plus de réalité que celle que les Ancêtres des Romains, sous l'empire desquels nous vivons maintenant, avoient de leur République. Ils la concevoient comme je ne sçai quel être distingué de tous les Citoyens particuliers qui la composoient. C'est ainsi qu'ils en parloient

tous

tous, et c'est en conséquence de cette idée qu'ils exigeoient que chaque Citoyen lui sacrifiât ses interêts, son bonheur et sa vie; quoique le repos et la félicité de cette République ne fut autre chose que le repos et la félicité de tous les Citoyens particuliers.

Il n'y a que trop souvent dans le langage ordinaire des hommes de sem=blables termes qui n'existent dans l'esprit de ceux qui les proferent, que comme une espece de phantôme auquel ils attribuent une réalité que n'a jamais eûe l'image confuse qui les accompagne. Les mots de Divinité, de destinée, de providence, sont de ce nombre; et delà vient que ceux qui parlent de ces choses, ne sont d'accord ni entr'eux, ni avec eux-mêmes: ils varient sans cesse, ne conviennent de

rien, s'amusent mutuellement d'erreur, et ne font qu'entasser absurdités sur absur=dités, lorsqu'ils entreprennent d'éclaircir ou seulement de développer les idées qu'ils prétendent avoir. Si nous n'étions accoutumés dès l'enfance à trembler au seul nom du phantôme de la Divinité, nous ne pourrions nous empêcher de les regarder comme des hommes livrés à un véritable délire. Car c'est un délire de prendre ses propres visions pour des êtres réels et existants hors de nous mêmes. Les hommes attaqués de cette espece de délire vont plus loin : non seulement ils reglent toute leur conduite sur ces apparences chimériques, mais encore ils veulent forcer les autres hommes à voir ces objets qui n'existent point, et ils les contraignent

contraignent de se conformer à leur con=
=duite, et de suivre les exemples qu'ils leur
donnent. Comme leur délire est contagieux
le nombre des fanatiques est devenu si —
considérable que les gens sages sentant
l'impossibilité de résister à cette multitude
de furieux, ont pris le parti de respecter —
cette folie et de feindre souvent d'être attaqués
du même mal, lorsqu'ils n'avoient que cette
voie d'assurer leur tranquilité.

Le fanatisme dont je vous parle —
devient encore plus dangereux, lorsqu'il
saisit ces hommes durs, hautains, impé=
=rieux, insociables, qui ne regardant que
eux-mêmes et leur propre satisfaction, —
n'ont jamais gouté ce sentiment volupteu=
=eux que les ames bien nées éprouvent en
faisant le bonheur de la société dans —

laquelle elles se trouvent. Ce fanatisme eteint toutes les passions douces et naturelles, il fortifie toutes celles qui sont contraires à la nature et à l'humanité, et l'on peut assurer qu'il est la source la plus abondante des maux qui affligent l'espece humaine. Malheur à ceux qui se trouvent liés avec de tels hommes, il n'y a qu'un seul parti à prendre, c'est celui de la complaisance, et heureusement elle vous coute moins qu'à un autre.

Cette complaisance ne doit pourtant pas aller, ma chere Leucippe, jusqu'à vous laisser empoisonner par la conta=
=gion de ce mal. Dissimulez, renfermez vos sentiments au dedans de vous, feignez même, s'il le faut, pour obtenir la paix, mais craignez de vous laisser entamer

sur le chapitre du phantôme ; il n'y va-
pas moins que du repos et du bonheur de
toute votre vie ; la moindre foiblesse vous
réduiroit dans le plus déplorable de tous
les états.

Croyez moi, vous êtes née d'un carac=
=tere d'esprit trop juste, trop pénétrant et
trop étendu, pour que vous puissiez vous
livrer sans retour au délire de l'éducation :
Vous ne serez jamais persuadée que par-
une pleine et entière conviction d'esprit.

Les absurdités dont fourmille tout sys=
=tème religieux quel qu'il soit, révolteront
toujours votre raison, malgré tous les -
efforts que vous pourrez faire pour la-
soumettre. Vous n'aurez pas plustôt don=
=né entrée dans votre esprit à ces phanto=
=mes religieux que la mélancholie de votre

tempérament jointe à la délicatesse et à l'inquiétude naturelle de votre cœur ennemi de son propre repos, vous fourniront sans cesse mille nouveaux sujets de terreur; mille scrupules de toute espece s'empa=reront de votre ame, vous en serez perpétuellement déchirée, et je craindrois que votre corps, sur lequel la situation de votre ame a tant d'empire, n'y succom=bât à la fin.

De quelques succès que fussent suivis tous les efforts que vous pourriez faire pour exciter en vous cet heureux délire dont j'ai fait plus haut la pein=ture, vous ne parviendriez jamais qu'à une dévotion foible et intermittente; vous n'auriez jamais que de courts accès interrompus par des intervalles de

raison, ce qui est peut-être la plus doulou=
=reuse situation où puisse se trouver l'es=
=prit humain. Le passage continuel d'un
de ces états à l'autre formera un tissu de
sentimens douloureux que je ne puis —
comparer qu'à l'état d'un amant trahi et
méprisé, qui dans les instants de sa fureur
rougit de l'amour qu'il a senti pour une
maitresse indigne, qu'il pense n'aimer —
plus, parcequ'il croit devoir la haïr, et qui
dans l'instant suivant déteste ses premiers
sentiments et voudroit en effacer le sou=
=venir avec des flots de son sang, et se
sent dévorer par une passion qui ne peut
être ni détruite ni satisfaite.

Cet état, le plus cruel et le plus amer
de tous ceux que l'on peut imaginer, n'est
cependant encore qu'un leger crayon de

celui auquel se trouve un tempérament mélancolique livré à la dévotion intermi=
=tente.

La persuasion d'un tel homme n'est jamais assez vive pour qu'il ne soit point frappé de l'absurdité de ce qu'il croit, son amour est foible, et pour peu qu'il soit remué par des passions opposées aux loix qu'il regarde comme émanées du souverain être, s'il tente de les combattre, sa résistance est accompagnée d'un sentiment très douloureux, parcequ'il n'est que foiblement affecté de la bonté et de la réa=
=lité de l'objet auquel il sacrifie ses passions. C'est un esclave qui obéit par la crainte de déplaire à un Tyran capri=
=cieux qu'il ne peut aimer et qu'il n'ose haïr. s'il cede aux passions qui l'entrainent,
alors

alors la persuasion qui étoit trop foible pour le retenir, devient assez forte pour le tourmenter : son coeur est sans cesse bourrelé et déchiré par le repentir et les remords de sa foiblesse à laquelle il a succombé. S'il est d'un caractere d'esprit délicat, attentif, timide, les manquemens les plus legers lui paroîtront des crimes énormes, et il sera perpétuellement dans les transes mortelles d'un coupable qui va paroître devant le plus redoutable de tous les Juges. Si nous considérons l'état d'un tel homme lorsque, son délire l'abandonnant, il fait quelques pas pour retourner au bon sens, et à la raison, il ne les fait presque jamais ces pas que par le secours de quelque passion violente qui l'agite et lui prete une force étrangere ; et comme cette force

lui vient par une espece de fievre de l'ame, elle l'abandonne bientot pour le laisser retomber dans un état de désespoir et de regret, tel que celui que nous avons décrit. Dans l'instant même qu'il est libre du délire de la dévotion, il n'ose jetter les yeux sur sa conduite passée, il la regarde comme une extravagance et comme une folie, il regrette les sacrifices qu'elle lui a fait faire au chimérique objet de sa dévotion, et le meilleur parti qu'il puisse prendre alors, c'est de se regarder comme un être digne de mépris et de moqueries; mais il n'est pas assez heureux pour demeurer longtems dans cet état, il retombe bientôt dans son premier délire, et sa vie entiere n'est qu'un passage continuel de la honte au repentir et du repentir à la honte.

Partagé

Partagé sans cesse entre deux sentiments opposés et douloureux qui l'agitent tour à tour, il voudroit éteindre une persuasion qui le gêne : tantôt il voudroit en l'aug=
=mentant etouffer en lui les mouvemens et les desirs qui y sont opposés, mais tous ses efforts sont vains ; jamais la persuasion n'est assez forte pour qu'il puisse avec plai=
=sir agir en consequence, et jamais elle n'est assez affoiblie ni assez parfaitement détruite pour pouvoir se livrer sans remords aux desirs qu'elle condamne.
Ainsi se passe sa vie entiere dans les combats les plus douloureux : il en sort sans en avoir joüi, souvent avant le terme ordinaire par l'impression qu'ont fait sur ses organes les combats qui les ont détruits, et presque toujours l'esprit troublé

et déchiré par les terreurs que lui inspire l'incertitude du sort qui lui est préparé.

Voilà l'état auquel vous réduiroit la dévotion, ma chere Leucippe, si jamais vous aviez le malheur d'en être atteinte. Je vous connois mieux que vous ne pensez; j'ai étudié votre tempérament, et je vous trom=perois, si je vous parlois autrement. — Lorsqu'une personne de votre caractere a commencé une fois à secouer le joug des opinions reçues dans l'enfance, elle doit aller en avant, s'en délivrer tout-à-fait, et regarder toute religion comme une opi=nion Tyrannique, inventée pour dominer les esprits, et à laquelle il faut que les sages se conforment à l'exterieur pour le bien de la paix, lors sur tout qu'ils se trouvent liés avec quelques uns de ces hommes

dont on devient l'Ennemi, quand on refuse d'être leur esclave; mais pour ce qui est du coeur et de l'esprit, le même sage doit les con=
=server libres et indépendants de toute opinion à laquelle la pure raison ou la loi victorieuse du plaisir ne nous force point de nous sou=
=mettre. Si vous etiez dans une autre situ=
=ation que celle où vous vous trouvez main=
=tenant, ma chere Leucippe, je me conten=
=terois de ces reflexions générales et de celles qu'elles vous donneront occasion de faire; mais votre interêt m'est trop cher pour ne pas tacher de vous fournir un préservatif contre les atteintes d'un mal dont je crains la contagion pour vous.

L'esprit humain est naturellement superstitieux, et cette disposition prend encore de nouvelles forces, lorsque, comme vous,

on est exposé à l'ennui et à la bassesse d'une solitude désagréables. Elevée au milieu de Rome, vous vous trouvez reléguée à l'ex=trémité de l'Empire dans un lieu où vous n'avez aucun des amusements ou des sociétés que vous fournissoit cette Capitale du monde; et pour comble de disgraces, tout ce qui vous approche, contribue encore à augmenter votre ennui. Comme cette situa=tion vous rend plus susceptible de la conta=gion, il faut attaquer le mal dans ses formes.

Ainsi je vais commencer par chercher quelles sont les sources de la superstition, et ce que sont en général les Religions; je vous exposerai quels sont les differents systêmes entre lesquels les hommes se sont partagés à ce sujet, et les motifs de crédulité

sur

sur lesquels ils sont appuyés ; après quoi j'examinerai quelles sont nos connoissances, comment nous distinguons celles qui sont vraies et certaines d'avec les autres qui sont fausses et non prouvées : enfin ce que les connoissances certaines nous apprennent sur la nature de Dieu et de notre ame, et sur la Religion en général.

Les vües et les notions de notre esprit sont bornées et circonscrites dans des limites infiniment étroites, et il apporte en naissant une curiosité, une passion de sçavoir que rien ne peut satisfaire. On ne se lasse jamais de voir de nouveaux objets, et la vie entiere se passe à chercher les moyens de remplir le vuide et l'inquiétude que laissent en nous les connoissances les plus étendües, dès que nous les avons acquises.

38. Lettre de Trasibule à Leucippe.

Nous ne pouvons connoître ~~tout~~ aucune chose parfaitement, pas même notre propre substance, et cependant nous voulons rendre raison de tout. L'aveu de notre impuissance eut été trop douloureux pour notre orgueil; pour l'éviter, nous avons pris le parti de nous payer de raisonnemens vagues et de suppositions obscures et chimériques; par exemple, lorsqu'il s'est agi de rendre raison de l'arrangement et de la conduite de l'univers, on a imaginé des Dieux, c'est-à-dire des êtres intelligens êtres puissants placés au dessus de nous, auxquels on a attribué tous les effets dont la cause étoit inconnüe. Bientôt après on les a regardés comme les auteurs de tous les biens et de tous les maux qui nous arrivent.

...L'habitude de recevoir ~~cette~~ ces opinions comme

comme vraies, et la commodité que l'on y trouvoit pour satisfaire à la fois la pa=resse et la curiosité de notre esprit, les a fait regarder comme démontrées, malgré les absurdités dont elles fourmillent, et cette persuasion est devenüe si vive chez quelques nations que les raisonnemens les plus sensés et les persécutions les plus violentes n'ont pu leur oter la croyance qu'ils donnent à des fables extravagantes. Les Egyptiens croient encore aujourd'hui que le corps d'un animal, qu'un fruit, qu'une plante sou=vent destinée par la nature pour servir d'aliment aux hommes, se changent dans la substance même de la Divinité, dont ils prétendent cependant avoir des idées plus hautes et plus sublimes que le reste des nations. L'opinion de l'existence

et du pouvoir souverain de ces Dieux étant une fois établie, le desir si naturel aux hommes de se rendre heureux, c'est-à-dire, de jouir des biens et des plaisirs, et d'éviter la douleur, dont on les avoit fait les dispensateurs, les a portés à chercher les moyens de se rendre ces Dieux favorables; on s'en est fait une idée pareille à celle de ce que nous connoissons de plus puissant parmi les hommes; on les a regardés comme nos Rois et nos souverains, et on les a traités sur ce pied là. On a commencé à leur témoigner la soumission par des salutos, des adorations et des protestations d'attachement; on leur a fait des promesses et des voeux; pour les engager à nous faire du bien, on leur a fait des présents, car les sacrifices de toute espece qu'on

leur

leur offre, ne sont autre chose; on a essayé de les gagner par des louanges et des flat=
=teries: on a cru que l'attention à leur rendre ces devoirs etoit un seur moyen de leur plaire, et que l'on ne pouvoit y man=
=quer sans attirer leur colere contre une négligence qui nous rendroit criminels.

Quelques nations ne s'en sont pas même tenu là. Comme les Rois qu'ils voyoient, etoient des Tyrans cruels et féroces, ils ont cru que les Dieux etoient des Etres aussi impitoyables et aussi méchants qu'eux: ils ont cru que pour prévenir leur courroux et la haine qu'ils portent au genre humain, il falloit se faire volontairement une partie des maux que leur colere et leur malignité prenoit plaisir à verser sur les hommes, que

cela seul pouvoit les appaiser et nous ga=
=rantir des effets funestes de cette haine.
Cette opinion est la Source des jeunes, des
macérations, des flagellations, des incisions
et de toutes les pratiques barbares par les=
=quelles tant de Nations prétendent honorer
la Divinité. Les Brachmanes de l'Inde,
les Prêtres d'Osiris, ceux de Mithra, d'Adonis,
d'Atis, et ces vagabonds qui promenent
par les provinces les Simulacres de la
Déesse de Syrie, et de celle qui est adorée à
Comane, nous fournissent des exemples des
effets de cette façon de penser.

Il y a même des peuples entiers qui
n'ont pas borné là l'idée injuste et bar=
=bare qu'ils s'étoient fait de la Divinité;
le sang des victimes ordinaires ne leur a
pas paru suffisant pour appaiser les
Dieux

Dieux cruels et alterés du sang des mortels; il falloit selon eux leur immoler des victi=
=mes humaines, et que le sang versé sur les autels par la main d'un autre homme, sauvât celui de toute la nation que les Dieux auroient fait couler à grands flots, si l'on n'avoit pris soin de les appaiser par ces exécrables sacrifices. Je n'ai pas besoin de recourir aux fables d'Iphigénie et d'Oreste pour en trouver des exemples à la honte de l'humanité: il n'est presque aucune nation qui n'ait souillé ses autels par ce culte impie; et malgré la lumiere de raison qui éclaire aujourd'hui l'uni=
=vers, cette fureur subsiste encore de nos jours. Les Celtes, les Tyriens et les Romains même n'ont pu s'en guérir; car ces misé=
=rables Esclaves qu'ils obligent d'être dévoués

à une mort volontaire dans les Spectacles qui accompagnent les fêtes de leurs Dieux, sont des victimes qu'ils leur immolent.

Mais comme les événements ne répondoient pas toujours aux desirs de ceux qui avoient offert ces Sacrifices, on a cru qu'ils ne leur étoient pas toujours agréables. Le choix des victimes propres à les toucher est devenu une des principales attentions du culte. On s'est fait un art de conjecturer le Succès qui suivroit les Sacrifices par les moindres circonstances qui les accompagnents. Bientôt cet art a passé pour une méthode sûre de découvrir l'avenir, et delà sont nées toutes les especes differentes de la Divination augurale, qui malgré l'expérience que l'on fait tous les jours

de sa

de sa fausseté, conduit les Nations entières dans les occasions les plus importantes. Comme on avoit imaginé un rapport nécessaire entre les évènements fortuits que le hazard offre à notre vüe, et les arrêts des Destinées, on se persuada aussi que les songes et les images trompeuses qui se présentent à nous dans le Som=meil, etoient un tableau où les Dieux nous présentoient l'image de l'avenir qui nous regardoit. On se fit une Science de l'art d'expliquer ces songes.

Cette opinion de l'existence et du pouvoir de ces Dieux dispensateurs des biens et des maux, est ce qui a enfanté toutes les différentes Religions qui inon=dent la terre.

Comme cette matière m'a toujours

paru d'une importance infinie, puis que c'est d'elle que dépend, à ce que prétend le plus grand nombre des hommes, non-seulement le bonheur et le malheur de cette vie, mais encore celui de l'état où nous entrons à notre mort; je l'ai examinée avec soin, je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit me l'éclaircir, et m'en instruire; j'ai etudié chacune de ces Sectes, j'ai lu les livres sacrés de celles qui en ont, et j'ai interrogé avec attention les Prêtres et les Sçavants des Sectes qui n'ont point de semblables livres: par cet examen j'ai appris que les hommes ne suivoient, à proprement parler, que deux systemes sur la nature de la divinité, qui même ne sont pas fort opposés dans le fond, et qui ne different entr'eux

que sur

que sur la forme du culte qu'ils croient lui être dû, et sur la nature des pratiques par lesquelles ils espèrent se la rendre favorable. Vous en allez juger, ma chere Leucippe, par une exposition très exacte, quoiqu'assez courte, pour être le résultat d'une étude de plusieurs années.

Le premier système est celui des Egyptiens, des Indiens, des Grecs et de la plus grande partie des Peuples de l'Occident.

Le second est celui des Chaldéens, des Juifs, des Persans et de quelques autres Nations orientales.

Ceux qui ont suivi le premier système, croient que l'univers est gouverné par plusieurs Dieux, ayant chacun une force qui leur est propre, en sorte que, quoique subordonnés les uns aux autres, ils sont

néanmoins indépendants à certains egards et dans certaines choses, ensorte quils peu=
=vent s'opposer à l'exécution de leurs volontés mutuelles, et qu'aussi ils peuvent être divisés et même en dispute les uns avec les autres. A leur tête est une Divinité qui semblable à nos Magistrats et à nos Rois maintient le bon ordre parmi eux, et les gouverne sui=
=vant certaines loix. Ce Chef des Dieux est plus puissant que chacun des Dieux inférieurs pris en particulier; mais s'ils etoient tous ligués et réunis contre lui, il ne pourroit leur résister, et son pouvoir céderoit au leur.

Au dessus de tous ces Dieux est le — Destin, la Nécessité, la Nature, puissance aveugle qui regle cependant toutes choses de maniere que les Dieux mêmes ne font

qu'exécuter

qu'exécuteur ses loix, et ne sont dans l'univers que comme les Magistrats d'une République bien policée où la raison et la loi gouverne tout; mais comme il agit nécessairement sans choix et même sans connoissance, il est inutile de lui rendre aucun culte.

Ce Système est celui qui résulte de toutes les traditions religieuses des Grecs, et des ouvrages de leurs premiers Poëtes dans lesquels ils puisent toute leur Théologie. Ce n'est pas qu'ils l'exposent avec cette clarté; ils n'en ont pas développé les conséquences, car il n'est pas fort ordinaire aux hommes de chercher à mettre de l'ordre et de la netteté dans leurs idées religieuses, mais c'est ce qui se présente aux esprits attentifs qui les examinent.

Les Egyptiens et les Indiens ajoutent

à cette premiere Supposition que ces Dieux tant les Supérieurs que les Inférieurs viennent souvent converser avec les hommes: qu'alors pour se rendre sensibles à eux, ils prennent des corps grossiers semblables à ceux des hommes ou des animaux, que dans cet état ils sont sujets à toutes les infirmités de la nature qu'ils ont revêtue et même à la mort par laquelle ils se dépouillent du corps dans lequel ils etoient envelopés pour retourner dans leur état naturel de gloire et de béatitude.

Vous sçavez quelles sont encore aujour=d'hui les opinions des Egyptiens au sujet du Boeuf Apis qui n'est selon eux que le Dieu Osiris qui vient de tems en tems habiter parmi les hommes sous la forme d'un veau conçu miraculeusement et connoissable

à certaines

à certaines marques extérieures dont les Prêtres sont instruits.

Osiris n'est pas la seule Divinité Egyp=
=tienne qui se soit ainsi métamorphosée, tous les autres Dieux en ont fait autant autrefois; c'est pour cela qu'ils sont repré=
=sentés sous cette figure dans leurs temples, et que certaines especes d'animaux leurs sont consacrés, le Belier à Ammon Pere d'Osiris, le Chien à Anubis &c. Mais il n'y a guéres en qu'Osiris qui ait assez aimé les hommes pour continuer de venir habiter parmi eux, comme il arrive lors qu'il y paroit un Apis. Cette Epiphanie ou ma=
=nifestation, car c'est ainsi qu'ils la nomment, est un sujet de joie pour toute l'Egypte; mais sa retraite qui arrive à la mort d'Apis en est un sujet de douleur. C'est

alors un deuil public dans tout le pays, et ce deuil dure pour les Prêtres d'Osiris jusqu'à l'apparition d'un nouvel Osiris, avant laquelle il se passe quelquefois plus d'un Siecle. Osiris etoit selon eux un de leurs plus anciens Rois qui n'etoit autre que le Dieu devenu homme, et qui regnoit 15000 ans avant Amasis le dernier Roi d'Egypte: ainsi ils racontent ses avantures, sa naissance et sa mort.

Dans les Siecles suivants la recon=noissance des ~~[illegible]~~ Peuples ou la flaterie des Poëtes a fait regarder les Princes qui avoient quelque conformité avec Osiris ou avec les autres Dieux, comme de nouvelles incarnations de ces Divinités: on leur en a donné le nom, et on leur a attribué leurs actions; et delà est venüe ~~la~~ toute

toute la confusion qui regne dans leur histoire sacrée qui n'a été formée que sur la tradition des peuples. Ainsi on y voit plusieurs Mercures ou Theuts, et plusieurs Princes dont les avantures se retrouvent dans l'histoire d'Osiris. Parmi nos dévots de Bacchus, les Spirituels qui ont été admis aux mysteres les plus cachés, dans lesquels on ne parvient qu'avec bien des peines, pré=tendent sur l'autorité de je ne sçai quelles révélation attribuée à Orphée, que le fils de Sémelé, cet enfant dont elle accoucha au milieu d'un orage, n'etoit autre chose qu'une nouvelle incarnation d'Osiris qui etoit venu prendre un corps humain dans le sein de la fille de Cadmus. C'est pour cela, disent-ils, que les avantures de Bacchus grec ressemblent si fort à celles d'Osiris.

C'est ainsi qu'il faut expliquer les expédi=
=tions de Bacchus dans les Indes, ses
exploits dans la guerre des Géants, la mort
qu'il reçut par leurs mains, et la vie qui
lui fut rendüe. Quoique certainement au
tems de Cadmus dont nous connoissons
l'histoire, il n'y ait eu aucun héros grec
qui ait porté le nom d'Osiris, ni qui ait
fait la conquête de l'orient.

Au reste la Religion Egyptienne a
souffert de grandes altérations depuis la
ruine de leur royaume par les Perses.
Autrefois on faisoit un point capital de
croire sans examen, de s'interdire tout
usage de la raison. On appelloit alors
profondeur impénétrable et mystere
respectable tout ce qui étoit un Scandale
pour elle. Depuis que les Grecs se sont
mêlés

mêlés avec eux, leurs Prêtres ont voulu devenir Philosophes, et ceux qui se mêlent de raisonner, ont tout tourné en allégories, sans penser qu'elles étoient détruites par les cérémonies qu'ils pratiquent à leurs fêtes.

Les opinions des Indiens ne nous sont plus inconnües: nous avons eu ocasion de nous en instruire par le commerce de ces Bracmanes qui accompagnoient les ambassadeurs de la Taprobane(x).

Vous les avez vûs à Rome: c'est une opinion constamment reçüe parmi eux, que leurs Dieux, et sur tout celui dont les Brachmanes tirent leur nom, sont deja venus plusieurs fois parmi les hommes, et qu'ils y viendront encore pour les instruire

(x) la Taprobane, à présent l'isle de Sumathra, ou celle de Ceïlan. vid. Diod. sic.

et pour les tirer des erreurs où ils tombent en éteignant la lumiere de leur raison.

Le dogme de la Transmigration des ames est très ancien chez eux ; plusieurs de leurs coutumes n'ont point d'autre fondement, et ce n'est pas de Pithagore qu'ils l'ont reçu, ce Philosophe n'a jamais été chez eux, et leur Religion est plus ancienne que lui.

Au reste ils croient comme les Egyptiens que la Divinité revêtüe d'un corps est assujettie à toutes nos miseres, à nos besoins, à nos maladies, et à la mort même. Dans leur Systême les Dieux s'etant dépouillés, en prenant une forme visible, de cette toute puissance qui est l'appanage de la Divinité, et dans les dangers où ils se sont trouvés, ils ont eu seulement recours à l'addresse

et aux

et aux moyens humains qui souvent — n'ont pas été capables de les en tirer.

Les Grecs avoient deja des Traditions et un culte reglé dez le tems de la barbarie, mais ce culte ne subsiste plus; il a été entie=rement alteré par le mêlange de la Religion Egyptienne. Cette Religion s'introduisit dans la Grece par l'établissement des deux Colonies d'Argos et d'Athenes; mais rien ne la répandit tant que les conquêtes de Sésostris qui plusieurs siécles avant la guerre de Troie porta le culte des Dieux Egyptiens dans l'Asie mineure et dans la Thrace dont il soumit une grande partie. Orphée venu de Thrace l'alla apprendre dans la Grece qu'il parcourut toute par un motif religieux.

C'est alors qu'il institua les mysteres

de Bacchus à Thebes, et plusieurs autres dont il passe pour fondateur. Les Grecs encore grossiers ne prirent qu'une partie des dogmes Egyptiens. qu'ils ne connoissoient même que fort imparfaitement. ceux que Sésostris avoit laissés dans les pays nouvellement conquis, n'etoient pas selon les apparences instruits du fond des dogmes; ils ne connoissoient que les cérémonies extérieures: ainsi il n'est pas surprenant que les histoires auxquelles elles avoient rapport, se soient si fort altérées. Cela est arrivé dans des pays plus voisins de l'Egypte, comme la Phrygie et la Syrie où les mysteres d'Atis et d'Adonis n'ont conservé qu'une ressemblance imparfaite avec ceux d'Osiris, quoiqu'il soit constant que ces trois Divinités sont une seule et même chose.

Les Grecs.

Les Grecs accomoderent donc les tradi=
=tions Egyptiennes avec celles qu'ils avoient
depuis longtems, et ils donnerent à leurs
divinités les attributs des Dieux Egyptiens:
ils ne comprirent pas que ces Dieux n'a=
=voient des corps que pour un tems dans le
Systême des Egyptiens, et que pour se rendre
sensibles aux hommes, lorsqu'ils vouloient
converser parmi eux. Ils ne donnerent à ces
Dieux que la seule figure humaine, mais
ils crurent qu'elle leur etoit naturelle et
que les dieux ne pouvoient se dépouiller
de ces corps. Ils les firent à la vérité dia=
=phanes, brillants, infiniment plus legers
et plus robustes que les notres; mais cepen=
=dant sujets à la douleur, à la lassitude,
aux besoins du dormir et du manger; ils
etoient immortels, mais non invulnérables,

comme vous l'avez vu dans Homere où Venus blessée par Diomede est pansée par Machaon le médecin des Dieux. Après leur avoir donné des corps sujets en partie à nos infirmités, il n'eut pas été raisonnable de leur ôter le besoin que la nature a rendu la source de nos plaisirs les plus vifs. Les Dieux furent donc exposés aux traits de l'amour : non seulement ils épouserents des Déesses avec lesquelles ils eurent des Enfants qui peuplerent l'Olimpe, mais ils ne dédaignerent pas de s'embraser pour de simples mortelles, et les Déesses à leur tour abandonnerent la gloire de l'Olimpe pour venir chercher les faveurs des hom=mes ; elles ne croïoient point s'avilir par ce commerce ; les plus farouches succombé=rent à cette foiblesse, et selon les Arcadiens

les montagnes

les montagnes de la Carie pourroient ren=
=dre bon compte de ce qui se passoit dans les
rendez-vous nocturnes que Diane donnoit
à Endymion. Ces idées étoient autorisées par
la pratique introduite dans l'Orient pour
favoriser les débauches des Prêtres de plusi=
=eurs Dieux. On feignoit que le Dieu devenu
sensible aux charmes de quelque beauté mor=
=telle la vouloit honorer de ses faveurs; la
religion s'en mêloit, et la plus prude ne
pouvoit être cruelle sans sacrilege. Il y
avoit certaines Déesses qui n'avoient que
des Prêtresses; ces Prêtresses n'osoient faire
l'amour, la sagesse leur étoit ordonnée,
elles se servoient du même artifice, et
par là ménageoient leur honneur et
leurs plaisirs.

Comme il arriva que quelques-uns

des Enfans qui naquirent de ce commerce, se rendirent illustres, on en fit des héros, des hommes d'une espece Supérieure, et bientot les grands hommes eurent honte de n'avoir qu'une origine ordinaire: ils voulurent sortir des Dieux, et l'imposture leur réüssit dans des tems simples et grossiers, par l'amour que les hommes avient alors pour le merveilleux de ce genre. La chose n'a plus été si facile dans la suite. Alexan=dre tenta vainement d'être le fils de Jupiter, il eut beau brouiller sa mere Olympias avec Junon, en la faisant passer pour la rivale de cette Déesse, il n'est et ne sera jamais regardé que comme le fils de Philippes.

Les Barbares de l'occident dont les Religions nous sont connües, ne paroissent pas avoir suivi un autre systême que

celui

celui des Grecs, si cependant on peut appel=
=ler Systême un amas confus de Supersti=
=tions grossieres et de traditions contradictoi=
=res.

Les Romains quoique très polies et
ayant egalé dans la Science du raisonne=
=ment les Grecs, quils ont Surpassé par
l'éclat et l'étendüe de leurs conquêtes, les
Romains n'ont point de Systême reglé. La
raison en est que chez eux la Religion est
une partie du Gouvernement politique.
Les Magistrats sont, à proprement parler,
les Prêtres de la Republique, et ils n'ont
regardé la Religion que comme un moyen
propre à conduire la populace. Ainsi ne
s'embarrassant point qu'elle se livrât à
la Superstition la plus grossiere, pourvû que
l'ordre public ne courut point risque d'en

être troublé ; ils ont admis le culte de toutes les nations qu'ils ont soumises, et par le mélange de tous ces dogmes différens, la Religion ancienne a été comme étouffée : il y a cependant beaucoup d'apparence qu'elle avoit un grand rapport à celle des anciens Grecs dont les Romains tirent leur origine, s'en étant separés avant le tems de Sésostris. On reste la preuve que les Romains n'ont regardé le culte des Dieux que comme un établissement politique, c'est la liberté que leurs plus grands hommes, revêtus des premieres magistratures, se sont donnée impunément de l'attaquer dans des ouvrages publiés sous leur nom et sans que la considération et l'estime où ils etoient, en ait reçu aucune atteinte.

Le second Systeme qui est celui des

Chaldéens, des Juifs, des Persans et de quelquees autres Nations voisines, comme les Arabes, n'admet, à proprement parler, aucune autre Divinité que la cause premiere et universelle dont les ordres sont seulement ses instruments et ses Ministres.

Les Juifs ne s'en sont pas encore tenus là, quoiqu'ils fassent quelque mention des Divinités Subalternes, Démons, Intelligences, Génies, et qui sont comme les Lieutenants de l'Etre Suprême, de l'Etre par excellence, c'est néantmoins à lui seul qu'ils rapportent tout ce qui arrive dans l'univers, et ils croient que l'on ne peut s'addresser à ces Génies ni leur rendre aucun culte sans déplaire à ce premier Etre. Dans leurs Livres Sacrés, que j'ai lus avec grand soin, parcequ'ils les ont traduits en notre langue,

c'est à lui seul que l'on rapporte tous les évé=
=nemens, sans faire aucune attention aux
causes prochaines sensibles, ni aux moyens
corporels dont il s'est servi. Sa nature n'y est
point expliquée: on se contente de lui donner
un nom qui, suivant l'interprétation des
plus habiles de leurs Prêtres avec lesquels
je me suis entretenu, signifie seulement,
Celui qui existe, comme si on avoit voulu
marquer par là que Dieu est le seul qui
existe par lui même, et que tout le reste de
l'univers ne tient l'existence que de lui seul.
Aujourd'hui les Juifs sont devenus plus
curieux de Philosophie qu'ils ne l'étoient
autrefois; mais il paroit que toutes les
idées qu'ils ont là dessus; ils les tiennent des
Grecs ou des Chaldéens de qui nous allons
parler.

Ces peuples

Ces peuples avoient du Dieu Suprême à peu près la même idée que les Juifs; mais comme il habite, ainsi qu'ils le disent en termes formels, une lumiere pure et inacces=sible à des êtres aussi grossiers et aussi imparfaits que nous le sommes, il ne nous gouverne pas immédiatement, mais par l'entremise des intelligences et des Génies qui nous conduisent d'une maniere pour l'ordinaire invisible et insensible. Les plus puissants et comme les Chefs de ces Génies habitent le Soleil, la Lune et les autres astres, tandis que la populace des Génies subalternes est attachée aux autres êtres inanimés de la nature, Pierres, Métaux, Plan=tes &c. Les Genies supérieurs agissent sur nous et sur la nature par le moyen de la ~~[illegible]~~ lumiere et des influences des astres

et avec le concours des Génies inférieurs attachés aux Etres particuliers.

C'est sur cette opinion qu'est fondée leur astrologie, ou leur art de prédire les événements futurs que doivent produire les aspects ou le concours de ces divers astres, en conséquence des regles établies par les observations faites depuis plusieurs milliers d'années, du rapport qui s'est trouvé entre la disposition de ces astres avec les événemens arrivés parmi les hommes.

Mais cette doctrine supposant que, comme le concours et le mouvement des Astres n'est point arbitraire, puisque le calcul nous met en état de prédire sûrement le cours et la rencontre de ces astres, les événemens futurs sont nécessaires, la volonté des Intelligences qui sont attachées

aux astres, ne peut les changer.

La Superstition ne trouvoit pas là son compte: les hommes ne se contentent pas d'espérer les biens et de prévoir les maux; ils veulent obtenir les premiers et éviter les seconds, et cela ne se pouvoit dans la suppo=sition de la nécessité des évenemens. Il fallut donc en faire une autre. On se persuada que les Dieux etoient maitres des évenemens, qu'ils pouvoient changer les regles qu'ils s'etoient imposées, qu'il ne s'agissoit que de se les rendre favorables, que de forcer les Genies ennemis à se rendre par l'in=tervention des Genies qui etoient les plus puissants. Lors qu'on désespéra de gagner les Genies superieurs, on tâcha de s'assurer de ceux qui etoient attachés aux Plantes, et aux Pierres, et d'en réünir un grand nombre.

On regarda les Génies comme des hommes, et on se conduisit avec eux sur ce pied là ; on travailla à former en sa faveur des ligues et des traités parmi ce peuple intellectuel. C'est là ce que l'on nomme la Magie Chaldéenne qui est, — comme vous voyez, différente de celle que l'on connoît parmi les Grecs, et qui n'a pour objet que l'évocation des Manes et des — Phantômes qui habitent les Royaumes sombres de Pluton ; quoique peut-être il ne fut pas difficile de la rapporter à celle des Chaldéens qui admettant des — Esprits malfaisants et cruels parmi ces génies, croïoient qu'on ne pouvoit se les rendre favorables que par des crimes et des meurtres.

Je n'entre point dans le détail des

moyens que l'on employa, les plus absur=
=des ne furent point rejettés. Comme cette
opinion n'avoit aucun fondement réel, il
ne faut pas s'étonner si l'on y fit entrer
toutes les extravagances et toutes les absur=
=dités dont vous voyez qu'elle est remplie.
Je crois pourtant que dans le commence=
=ment la Médecine et les effets singuliers des
remedes tirés des plantes, des métaux et des
certains animaux, furent le motif de la
plus part de ces pratiques, à l'imitation
desquelles on en institua d'autres qui ne
produisoient rien.

Ces deux Sectes opposées ont donc formé
ce que nous appellons Astrologie ou Magie:
la derniere passa en Egypte: le pays etant
plus fertile et plus varié dans les produc=
=tions de la Nature, donna lieu aux hommes

curieux de ces sortes de connoissances, de faire un grand nombre de découvertes singulieres; elles les mirent en etat de faire des choses extraordinaires que la populace attribua à l'opération de ces genies avec lesquels ils feignoient d'avoir commerce par ce secours de la Magie et de ses opéra=tions; on mêla ensemble la Magie et l'astrologie, on crut que l'observation des aspects de certaines étoiles augmentoit la force des sacrifices, par la force desquels on s'imaginoit évoquer les intelligences; et c'est ce que pratiquent aujourd'hui ces supersti=tieux qui inondent ces Provinces sous le nom de Chaldéens et de Pithagoriciens.

Les Mages de Medie et de Perse ne sont pas differents des Chaldéens, si ce n'est qu'ils admettent nettement deux sortes d'Intelligences inférieures

inférieures, les unes bienfaisantes, et les autres cruelles et malfaisantes. Le nom de la premiere espece est Oromades (oromaze) et celui de la Seconde Orimanes (arimane); car je ne crois pas que l'on doive leur at=tribuer l'opinion de ceux qui font de ces deux especes de Génies Deux Dieux Suprêmes, et égaux en puissance sans cesse opposés l'un à l'autre, dont les combats mutuels forment tous les êtres particuliers qui sont un mélange de la substance de ces deux premiers principes, et qui par cette raison sont composés de lumiere et de tenebres, de matiere et d'esprit, de vertus et de vices, de plaisir et de douleur. Les plus habiles des Mages avec les quels je me suis entre=tenu, m'ont assuré que cette opinion étoit regardée comme une erreur, et qu'elle étoit

formellement opposée aux sentiments de Zoroastre : ils conservent ses ouvrages dans lesquels il ne reconnoit qu'un seul principe supérieur auquel il donne le nom de Mithra, qu'ils traduisent amour, union, Justice, termes qui signifient tous qu'il le considéroit comme un être d'une nature bienfaisante, comme la cause de toutes les productions, comme celle de l'ordre et de l'arrangement de l'univers, comme le lien qui en unissoit toutes les parties et qui empêchoit leur dissolution. Le Soleil étoit la vivante image de Mithra ; l'instrument le plus efficace qu'il employa après le Soleil, étoit le feu, et ils prétendent que le respect qu'ils temoignoient à Mithra, dont ils étoient les symboles naturels, avoit donné lieu aux Grecs de supposer qu'ils rendoient

aux deux êtres un culte bien eloigné de leurs principes, qui leur deffendent de reconnoi=
=tre d'autres Dieux que Mithra. Au reste les Mages qui etoient assez instruits de nos opinions, me disoient que l'on ne pouvoit pas leur attribuer le dogme des deux prin=
=cipes égaux avec plus de fondement que l'on nous attribüeroit à tous en général le sentiment de quelqu'une des Sectes de Philosophie qui sont reçües parmi nous.

Voilà, ma chere Leucippe, toutes les sectes Religieuses essentiellement differentes que nous connoissons parmi les hommes. Toutes les autres en sont des modifications formées souvent par l'assemblage de di=
=verses opinions prises des Systêmes op=
=posés; telle est, par exemple, la nouvelle secte formée dans le Judaïsme, et qui

commence à se répandre dans le monde: ce sont ces gens que l'on nomme Chrétiens. Ils croient tous en général comme les Juifs qu'il n'y a qu'un seul être suprême qui gou=verne l'univers, et que cet Etre a envoyé sur la terre un homme extraordinaire pour instruire le genre humain de ce qu'il falloit croire et de ce qu'il falloit observer pour lui être agréable. Ils croient aussi que cet homme est venu changer la loi particu=liere que le Dieu souverain avoit donnée aux Juifs: mais sur le reste de leurs dogmes ils ne sont pas d'accord entr'eux; les uns, et il semble que c'est le plus grand nombre, ont adopté les dogmes des Egyptiens et des Indiens, et disent que l'auteur de leur secte n'etoit pas un simple homme, que c'etoit Dieu même qui avoit pris un corps, et

quoiqu'il ait perdu la vie dans les tour=
=mens, ils n'en sont pas plus embarassés
que les Egyptiens le sont de la mort cruelle
d'Osiris. Ils prétendent mettre l'honneur
de la Divinité à couvert par je ne sçai quelles
merveilles qui l'ont suivie, à ce qu'ils disent,
et dont ils prétendent que ses sectateurs ont
été les témoins, quoiqu'ils soient les seuls
qui en parlent. D'un autre coté plusieurs
d'entr'eux ont adopté beaucoup de rêveries
prises des Chaldéens modernes sur la
nature et les propriétés de ce Souverain
Etre, ainsi que sur les différentes especes
d'Intelligences auxquelles ils rendent un
culte qui est condamné par les autres,
quoiqu'ils conviennent de l'existence de ces
Démons bien ou malfaisants qui est établie
par les prodiges qu'ils attribuent à —

à l'auteur de leur secte.

Parmi les differentes opinions religieuses que je viens de décrire, il n'y en a aucune dont les dogmes soient établis sur les lumieres de cette raison pure et universelle, qui éclaire egalement tous les hommes et qui fait que la différence des tems, des lieux, des langues, des coutumes et des opinions ne met aucune varieté entr'eux, telle qu'est celle qui leur découvre les premiers principes de la Morale ou les vérités de la Géométrie: ces opinions sont absurdes ou tout au moins des suppositions gratuites et sans fonde=
=ment; elles sont toutes opposées l'une à l'autre: dans le détail des conséquences que l'on en tire, les uns croient que le premier Etre gouverne tout par lui même et par des volontés particulieres, et donne

une attention

une attention distincte à chaque objet par=
=ticulier, comme les Juifs et les Chrétiens:
les autres croient qu'il se repose sur les Gé=
=nies ou Intelligences particulieres, comme
les Chaldéens, les Egyptiens et les Grecs; et
parmi ceux là les uns ne le regardent que
comme une cause aveugle destituée de con=
=noissance et d'intelligence, tels sont les —
Egyptiens et les Grecs qui n'ont jamais —
addressé de voeux au Destin, qui ne lui ont
jamais bati de temple, et qui n'ont établi
aucun culte reglé en son honneur. Ce qu'ils
nomment fortune est une espece de divi=
=nité particuliere qu'ils font présider à ces
événements dont on attribüe la cause au
hazard, parceque on n'imagine pas ce qui
les a pu produire.

Cet oubli du Destin et de la fortune dans

le culte est d'autant plus etonnant que les hommes en ont sans cesse le nom à la bouche, qu'ils l'invoquent seule, qu'ils lui attribüe les bons succés, qu'ils se prennent à elle des mauvais, et que le portrait injurieux qu'ils en font en la traitant de volage, d'in=constante, d'aveugle, de fantasque, lorsqu'ils déclament contr'elle dans leurs plus grands emportements, prouve que dans ces instans même ils reconnoissent son existence et son pouvoir.

Pour les Chaldéens, quoiqu'ils rendent un culte à leur Bélus qui est le maître et le Roi des Dieux, l'habitude où ils sont de voir des Monarques inaccessibles à leurs Peuples, et qui se tenant enfermés dans le fond de leurs Palais gouvernent de là leur Empire par le moyen de leurs Satrapes, les empêche

de croire qu'il se faille addresser à l'Etre Suprême, mais plustot aux Genies qu'il a établis entre lui et les hommes. Quelques-uns comme les Chaldéens croient que les Dieux inférieurs sont des esprits purs, c'est-à-dire sans un corps semblable au notre, qui ne sont susceptibles d'aucune des passions ni d'aucune des infirmités auxquelles nous sommes assujettis, et qui ne peuvent devenir malheureux. D'autres comme les Egyptiens et les Grecs croient que les Dieux même les plus puissants sont revêtus de corps materiels: quelques-uns croient, comme les Grecs, que ces Dieux sont toujours sujets à nos passions, à nos foiblesses, à nos besoins, peuvent être blessés, devenir malheureux, et assez malheureux pour regretter la mortalité.

Les fables de nos Poëtes conformeren

cela à nos plus anciennes traditions, ne sont remplies que des exemples de ce que j'avance. Uranus mutilé par Saturne et dépouillé de sa couronne, comme Saturne chassé du thrône par son fils Jupiter et chargé de fers: les amours de Jupiter, ses déguisements honteux pour jouir de ses Maitresses parmi lesquelles on n'a point honte de placer sa Mere et ses filles; les querelles des Dieux, leurs combats, les périls qu'ils coururent lorsqu'ils furent attaqués par les Géants, et lorsqu'obligés de se déguiser sous la forme de divers animaux, ils échaperent à peine à leur poursuites, une infinité de faits semblables sur lesquels je n'ai pas le tems de m'étendre, prouvent ce que nos ancêtres ont pensé des Dieux.

Les Egyptiens, les Indiens et les Chrétiens

après eux ont du moins cru que, tandis-
que non seulement les Dieux, mais le sou=
=verain Etre, la premiere cause de l'univers
s'etoit revêtüe du corps d'un homme ou d'un
animal pour venir converser parmi nous,
il avoit été exposé à tous les accidents aux=
=quels l'espece dont il avoit pris la figure,
etoit sujette; ensorte que de même qu'Osiris,
Adonis et Atis avoient souffert une mort
cruelle, et que le Dieu des Chrétiens avoit
péri par un supplice honteux et destiné aux
plus vils esclaves, le Boeuf Apis pouvoit
tomber sous le couteau du Boucher, comme
il est arrivé sous Cambise, et servir d'ali=
=ment aux hommes, comme il arriva sous
Ochus qui fit servir le Boeuf Apis sur
sa table, et régala sa Cour aux dépens de
la substance divine.

Il n'y a pas moins d'opposition dans le culte et dans la pratique qu'il faut observer dans ces differentes sectes pour devenir agréable aux Dieux. La plus part égorgent des bêtes pour se rendre favorable la Divi=nité. Juifs, Chaldéens, Egyptiens, Indiens, tous croient que la vapeur du sang qu'ils versent, que la fumée et l'odeur des viandes qu'ils brulent sur les autels, contribuent au bonheur des Dieux, et les engagent par re=connoissance à leur accorder les graces qu'ils en veulent obtenir. Les Chrétiens me semblent les plus sages de tous, puisqu'ils n'ont point de sacrifices et que dans leurs assemblées, ils se contentent de temoigner leur amour et leur reconnoissance au sou=verain être par des Cantiques, des prieres et des actions de graces qui accompagnent

des repas

des repas simples et conformes à la fruga=
=lité de leur vie ordinaire. Je me suis
instruit de ce qui se passe dans ces assem=
=blées, et je puis assurer que les abominations
qu'on leur impute, sont bien eloignées de
leur caractere et de leurs moeurs. Si ces
assemblées nocturnes causent quelque dés=
=ordre, il est infiniment moindre que celui
dont tous nos Mysteres sont accompagnés,
même ceux d'Eleusis ; car les mysteres
d'Adonis, de la Déesse de Syrie, d'Atis, de
Bacchus &c. sont si décriés parmi nous
que des gens graves auront honte d'y
être initiés.

Ces Sacrificateurs ne conviennent ni
dans le choix des victimes, ni dans
la maniere de les immoler, ni dans le
lieu où ils se passent, ni dans les

jours où ils doivent être faits.

Quelques uns croient que les Dieux ne peuvent être satisfaits, si l'on ne dépeu=
=ple l'univers, si l'on n'égorge des hommes sur leurs autels; il faut être homicide, et quelquefois même Parricide pour leur être agréable; et ils ne favorisent parmi les Tyriens et parmi les Carthaginois que ceux que les loix punissent dans les Sociétés. En Syrie et à Babilone les filles croiroient irriter contr'elles le Souverain Etre, si elles n'alloient dans le Temple de Vénus servir aux plaisirs des Etrangers que le hazard y conduit, ensorte que ce qui s'appelle ailleurs Débauche, prostitution, est là un acte de piété qui honore la Divinité.

A l'égard des autres Dieux, ils ont des gouts différents auxquels ils se sont assujettis;

celui-ci veut un boeuf d'une telle taille et d'une telle couleur; un autre veut des mou=tons; un autre veut un Tigre, une Chevre; il y en a même dont le gout bizarre veut se repaitre de la fumée d'un animal dont les nations policées n'oseroient faire leur aliment.

Quant aux moeurs que ces Dieux exigent, il y en a très peu qui se soucient que l'on observe ou que l'on viole les loix de la morale: et comment s'en soucieroient-ils? Parmi les Grecs, par exemple, qui n'ont pas un de leurs Dieux, sur tout des plus puissants, qui ne se soit souillé de quelque crime, de quelque vice abominable, ou du moins qui n'ait fait quelqu'action honteuse et infame; le meurtre, le vol, la débauche, la prostitution, la colere, la

vengeance, forment tous les traits de leur histoire, et il n'y a point de Republique qui voulut avoir des Cytoyens faits comme Eux.

Les Egyptiens, les Juifs et les Chrétiens semblent avoir un peu plus d'égard aux moeurs, et il faut avouër que les préceptes de leurs Sectes les ont eu principalement en vûes; mais et les uns et les autres croient que, quoiqu'on ne puisse être agréable aux Dieux sans la pratique de la vertu, néan=moins cette vertu est inutile et fausse auprès du Souverain Etre sans la croyance de certains dogmes spéculatifs souvent très absurdes et toujours destitués de vérité et d'évidence, et sans l'observation de cer=taines cérémonies vaines et puériles et la plus part du tems douloureuses, comme celle de la Circoncision, ou du moins

fatigantes

fatigantes et contraires à la raison, à la nature et aux besoins de la Société; en sorte que les vertus auxquelles ils donnent le prix, sont celles qui consistent à nous priver du plaisir pour lequel la nature, c'est-à-dire, le Souverain Etre nous a donné une pente invincible, et à nous en priver sans qu'il en revienne aucun avantage à la Société. La tempérance et la Sobriété ne suffisent pas selon eux pour faire un homme vertueux, il faut s'abstenir de presque toutes les especes d'alimens, jeuner, souffrir volontairement la faim et la soif, ne boire et ne manger qu'autant qu'il est absolument nécessaire pour ne pas mourir. Telle est la doctrine des Prêtres Egyptiens et des Chrétiens. Les Juifs ne vont pas jusques là, mais en récompense, il

faut pour se rendre agréable au Souverain Être s'abstenir de certains animaux; et dans leurs principes celui qui mange du cochon, ne déplait pas moins aux Dieux que celui qui mange de la chair humaine. Selon les Chrétiens, les plaisirs de l'amour que le Souverain Être a rendus les plus vifs de tous, parcequ'il les a attachés à la plus nécessaire de toutes les actions, à celle de qui dépend la conservation de l'espece humaine; ces plaisirs, si naturels, sont criminels par eux-mêmes; ils ne condamnent pas seulement l'abus de ces plaisirs et les moyens de les obtenir contraires au bien général de la Société, mais l'usage le plus reglé et le plus légitime que l'on en peut faire. Si tous ne condamnent pas absolument le mariage,

comme

comme font plusieurs d'entr'eux, au=
moins il est aisé de voir par les éloges
qu'ils font de la virginité et du célibat, que
=ils regardent tous les autres états comme
imparfaits et comme une tolérance pour
la foiblesse humaine. Plusieurs ne se
contentent pas de ces souffrances qui =
naissent de l'abstinence des besoins les
plus pressants, ils y joignent la douleur
actuelle et positive: ils déchirent leurs =
corps, se fouëttent, se découpent dans
l'espérance qu'en cet état ils plairont à
ce Dieu duquel je ne puis croire qu'ils aient
une autre idée que celle d'un Etre méchant,
cruel et se réjouissant à voir souffrir
les hommes.

Ces sentiments étant trop absurdes
et trop opposés entr'eux pour être fondés

Sur les lumieres de la raison naturelle, de la vraie raison, comme vous l'avez vu; il faut examiner par où ils peuvent être appuyés, et comment je connoîtrai qu'ils sont vrais.

Je remarque d'abord que tous ceux-qui les soutiennent, m'assurent en parti=culier qu'ils ont la vérité pour eux, et que leur persuasion est egalement vive, et en effet je vois que pour défendre ces opinions ils ont fait et ont souffert ce-que les intérêts les plus chers ne font point faire pour la conservation de ce que nous avons de plus précieux. Comme leurs opinions sont toutes opposées entr'elles, et que la vérité est une, elle ne peut se trouver dans toutes ces differentes-Sectes à la fois, il pourroit facilement

arriver qu'elle ne fut dans aucune; car ce n'est pas une chose bien rare de trou=
=ver des Gens dont la persuasion est plus forte que les raisons qu'ils ont de croire. ainsi c'est à moi à examiner — avant que de choisir, celle qui sera la mieux prouvée. Comme elles allèguent toutes avec une égale raison la persuasion où elles sont de la certitude de ces moyens pour plaire au Souverain être, je ne puis supposer que cette persuasion ait nécessairement été pro=
=duite dans les premiers qui l'ont eûe, par des preuves évidentes de la vérité des choses qu'ils croient, parceque, de leur propre aveu, l'erreur et la fausseté ont excité le même dégré de persuasion que la vérité. ainsi je suis en droit de demander à voir leurs preuves et à les examiner.

Ces preuves consistent dans l'autorité des Dieux, ou du souverain Dieu qui leur a, disent-ils, révélé que ces opinions étoient vraies; mais comme ce Dieu ne peut faire que des choses opposées soient vraies en même tems, il ne doit y avoir qu'une de ces opinions qui jouisse de cet avantage. Voyons quelle sera celle à qui nous l'accorderons.

Les Grecs n'emploient aucune révélation pour établir leur Religion: les oracles qu'ils prétendent subsister parmi eux et par le moyen desquels les Dieux les instruisent, supposent la Religion et ne l'établissent point: ils ne parlent que dans des occasions particulieres et sans vouloir philosopher ni dogmatiser; ils répondent tant bien que mal aux questions qu'on leur fait pour sçavoir quel sera le sort d'une maladie,

ou le Succès d'une entreprise, et tout se bor=
=ne à ordonner quelques sacrifices. D'ail=
=leurs les oracles sont moins anciens que
la Religion qui etoit deja toute établie, lors=
=qu'ils ont commencé. Plusieurs d'entr'eux
ont cessé, d'autres ont pris leur place qui
ont à leur tour perdu leur crédit par le
Succès qu'ont eu des Oracles encore plus
nouveaux. D'ailleurs l'obscurité et l'ambi=
=guité de tous ces oracles, la fausseté ma=
=nifeste du plus grand nombre des réponses
qu'ils rendent, montrent évidemment qu'ils
n'ont aucun avantage sur les prédictions
de ces Imposteurs vagabonds qui courent
les Provinces pour mettre la Superstition
des ignorants à contribution. En effet ces
Oracles sont tellement décriés que les Gens
les moins pénétrants ne les consultent

que par maniere d'aquit. Nos Grecs n'ont nuls livres sacrés, toute leur Religion est fondée sur des Traditions confuses, et dont l'origine est non seulement obscure, mais remplie de contradictions. Il n'y a qu'à lire le recueil qu'hermes en a fait compilant ce qu'il avoit tiré des archives des Temples les plus célebres ; l'ouvrage de Théophraste d'Evese.. ou ceux de nos historiens qui ont ecrit sur les antiquités des nations et des villes de la Grece, elles font toutes remonter leur origine si haut qu'elle se confond avec l'histoire des Dieux ; et cette partie de l'histoire est si incertaine qu'elle n'a point d'autre nom que celui d'inconnüe, de fabuleuse. Si nous consultons les Poëtes, outre que les monumens d'Orphée le plus ancien de tous sont certainement

d'un tems

d'un tems très postérieur, et qu'Aristote croïoit même que cet Orphée dont on montroit les ouvrages, n'avoit jamais existé, ils ne servent de rien pour établir la Religion. Ses révélations prétendües, son commerce avec les Dieux, ne nous apprennent point qu'ils lui aient donné autorité de rien annoncer de leur part aux hommes, et qu'ils lui aient fourni les moyens de prouver qu'il avoit véritablement reçu d'eux cette autorité. Le Minos des Crétois a été à la vérité un Legislateur célebre, mais son commerce prétendu avec les Dieux et ses retraites dans les antres sacrés du mont Ida ne peuvent servir à établir la vérité de la Religion des Grecs, quand même ces révélations ne seroient pas de pures fables, puisque les Crétois instruits

par Minos lui même regardent et ont toujours regardé les Dieux de la Grèce les plus célebres comme des hommes nés, élevés et morts dans leur isle où ils ont été ensevelis, ainsi que leurs tombeaux en faisoient foi, et suivant les inscriptions même de ces tombeaux recueillies par hermes. En effet loin que les Prêtres des Dieux prétendent établir la vérité de leurs dogmes sur les révélations de Minos et sur le temoignage des Crétois, ils les traitent de menteurs, sans penser que ceux qui étoient nés comme les autres hommes, qui avoient vécu dans un corps sujet aux mêmes infirmités qu'eux, devoient aussi avoir été sujets à la mort; et pour le prouver, je ne veux pas d'autres témoignages que ceux d'hesiode et d'homere qu'ils regardent

comme

comme des hommes inspirés. Mais comme nous avons vû que la Religion des Grecs venoit des Egyptiens, peut-être sera-ce parmi eux que nous trouverons les preuves de la vérité de cette Religion que nous cherchons.

Les Egyptiens prétendent qu'Osiris ou le Souverain Dieu lui même a habité parmi eux, qu'il les a gouvernés sous la forme d'un homme, qu'il a fondé leur Monarchie et leur Religion; mais ils n'ont aucun livre de lui. Le plus ancien Législateur de l'Egypte étoit Manése selon quelques-uns, ou selon d'autres son fils Athotis; c'est le Theut ou le Thot de Platon, que ce Philosophe prétend être le Mercure des Grecs, et que quelques-uns font l'Inventeur de l'Ecriture et de la plus part des arts.

Il laissa des livres contenants les préceptes de ce qu'il falloit croire et pratiquer au sujet des Dieux pour leur être agréable. Un de ses Descendants de même nom que lui transcri=vit ces livres dans un caractere plus aisé à lire que celui dans lequel ils avoient été écrits d'abord. Les Egyptiens prétendent avoir conservé ces livres.

Manéthon et Sanchoniation en ont publié quelque chose dans leurs ouvrages, mais malgré cela ces livres ne subsistent plus, et quand ils subsisteroient, les Prêtres conviennent eux-mêmes qu'ils ont perdu l'intelligence de ces hyéroglyphes ou carac=teres sacrés dans lesquels ils etoient écrits: ils ne peuvent expliquer qu'à peine les inscriptions qui sont sur leurs obélisques, quoique gravées dans un tems bien postérieur.

Quand

Quand même ils prétendroient les entendre, comme la signification de ces caracteres n'étoit qu'allégorique, c'est-à-dire arbitraire, on est en toujours endroit de douter de l'interprétation qu'ils y donneroient. N'ayant point ces livres et ne pouvant nous assurer ni de leur authenticité ni de leur véritable intelligence, ne pouvant les examiner par la comparaison des monuments contemporains ni par ceux des tems qui les ont suivis; nous n'avons d'autres preuves de la vérité de ce qui y étoit contenu que le témoignage de ceux qui prétendent que leur Religion est celle qui y étoit enseignée, et comme nous l'avons vu, ce témoignage n'a aucune force, puisque la persuasion étant égale dans toutes les differentes Religions, elle ne sert de rien pour prouver la vérité d'aucune

en particulier.

Mais qui m'assurera que ces livres quelqu'ils soient, contenoient la Religion révélée aux Egyptiens? Je vois les villes de ce pays partagées sur cette matière, et un nombre presqu'infini d'opinions non seulement différentes, mais encore oppo=
=sées les unes aux autres: chaque ville ou du moins chaque Province a sa Divi=
=nité qu'elle prétend être la seule, et se fait un point de Religion de massacrer ce que les autres adorent. Vous sçavez quelles haines cette division de sentiments entre=
=tient parmi eux; les cruautés qu'ils exer=
=cent les uns contre les autres à ce sujet; la peine qu'ont les Magistrats à les con=
=tenir, et vous êtes instruite que les efforts successifs des Persans, des Grecs et des Romains

pour abolir

pour abolir la Religion Egyptienne, viennent seulement comme étant propre à inspirer à ceux qui la professent, les sentiments de la haine la plus barbare et la plus féroce pour ceux qui ont des opinions différentes. Les persécutions qui s'excitent de tems en tems contre eux, contre les Juifs et contre les Chrétiens ne partent que d'une source de politique. Les Romains sont trop sensés et trop tolérans pour croire que la Société ait droit de punir l'erreur et l'extravagance, à moins qu'elle ne devienne une manie capable de troubler la paix et le bon ordre, comme il arrive dans ces Religions où l'on se croit obligé pour plaire aux Dieux de contraindre les autres hommes à penser comme soi.

Laquelle de ces différentes traditions Egyptiennes préférerai-je aux autres?

Toutes allèguent des révélations expresses en leur faveur, toutes citent des livres dans lesquels ils prétendent qu'elles sont écrites. Chacune prétend jouir du même privilege à l'exclusion des autres; mais comme aucune ne peut prouver le droit qu'elle s'attribûe, je suis obligé d'en revenir à la raison dont on vouloit m'empêcher de me servir; et cette raison me fait voir que ces dogmes sont composés de fables absurdes extravagantes, infâmes même, et telles que les Ecrivains les plus décriés ne contien=nent rien de pareil; que les pratiques que l'on m'impose, sont incommodes, puériles, extravagantes, contraires à la nature et aux principes du sens commun. Le jeûne, l'abstinence totale de certains animaux, les veilles, les flagellations, la

réitération de certaines paroles mystérieuses sont destituées de sens, et presque toujours d'un sens raisonnable.

La raison ne peut concevoir qu'on sup=
=pose l'existence d'un Dieu et d'un Dieu qui ait exigé qu'on lui rende un culte particulier, que ce soit par un tel culte qu'on puisse lui devenir agréable. Les descriptions et les images que l'on me donne de ces Dieux sont même telles qu'il n'est aucun homme qui ne prît la fuitte et ne fut saisi de terreur la plus vive à la vüe d'un être qui auroit la figure de ces Dieux: ainsi c'est ailleurs que chez les Egyptiens qu'il faut chercher la révélation.

Les Indiens ont à la vérité des livres qu'ils soutiennent très anciens, pour lesquels ils ont une vénération infinie et qu'ils

prétendent avoir reçues de leurs Dieux mê=
=mes : mais pour ce qui m'a été dit de ces
livres quils montrent difficilement aux
Etrangers, qui sont écrits dans une langue
difficile à entendre et différente de celle que
l'on parle présentement ; ils contiennent
deux sortes de dogmes ; les uns sont des
dogmes philosophiques exposés d'une ma=
=niere figurée à travers delaquelle on voit
clairement que leurs auteurs etoient des
Philosophes qui ne distinguoient pas la
Substance divine de celle del'univers, qui
croient que nos ames et nos corps sont au=
=tant de parties ou de modifications dela
Divinité, et qui par conséquent nedoivent
aucun culte au Souverain Etre, parceque
l'on ne peut s'en rendre à soi même ; ils
ajoutent à cela que les ames et les corps
ne sont

ne font par la naissance et par la mort que prendre de nouvelles formes et passer d'un etat dans un autre, et que ce qui regle le sort de chacun de ces états est une certaine fatalité qui a attaché le bonheur à la vertu et l'infortune au vice. Tous les evénemens sont nécessaires selon eux, et par conséquent n'y ayant point de liberté, il n'y a ni mérite ni démérite au sens où nous entendons ces mots, par conséquent on ne peut ni plaire ni déplaire au souverain être; et comme tous les evénemens sont nécessaires, on ne doit pas esperer que le culte qu'on lui rend, soit capable de changer le sort qui nous est destiné.

A ces principes théologiques on a joint plusieurs fables absurdes des avantures de leurs dieux, dont plusieurs sont ridicules

et qui ne sont point de la même main que le reste des traditions historiques, qui quoique confuses montrent que ces Peuples ont con=servé la mémoire des tems antérieurs à toutes celles des autres Nations.

Comme ce qu'il y a de plus ancien dans ces livres détruit le culte par lequel ces peuples prétendent honorer les Dieux et même l'existence des Dieux selon que le peuple les conçoit; vous voyez, ma chere Leucippe, que l'on ne peut les regarder comme le fondement d'une Religion vé=ritable et qu'il ne faut pas s'y arrêter.

Les Persans ont des livres sacrés écrits selon eux par Zarates ou Zoroastre, mais c'est par le dernier de ceux qui portoient ce nom, et qui n'a vécu que du tems de Cirus et de Darius fils d'hystaspes, dont il est

parlé dans ces ouvrages. Les Persans pré=
=tendent que ces livres ont été dités par
Mithra lui même, et si l'on en excepte un
grand nombre de pratiques puériles et ridi=
=cules qui semblent cependant avoir eu
leur fondement dans des réglemens conve=
=nables à la nature du climat et tournées
en cérémonies religieuses par la superstition
des peuples antérieurs à Zoroastre qui
n'étoit que le Réformateur de l'ancienne Re=
=ligion ; ils contiennent des préceptes confor=
=mes à la raison. C'est par le respect et
la reconnoissance qu'on adore le Souverain
Etre ; on ne suppose point qu'il nous ait
donné de préceptes differents de ceux que
la Nature nous inspire. La douleur passe
dans cette Religion pour un mal, et il
faut la fuir ; le plaisir est un bien, et pourvû

qu'on ne le recherche que par les moyens conformes aux lois, c'est-à-dire, de manière que l'ordre de la société ne soit point violé, on est agréable au Souverain Etre.

De toutes les Religions que nous con=
=noissons, celle-ci est la plus sensée; mais après tout son Instituteur ou plustôt son Restaurateur n'étoit qu'un simple homme qui ne nous prouve point qu'il y ait eu un autre droit que celui de la raison. Les merveilles que l'on prétend qu'il a faites pour convaincre ses compatriotes de la vérité de sa mission, ne sont pas trop bien établies: elles n'ont point été connues hors de son pays, et dans son pays il y a un grand nombre d'hommes qui les rejet=
=tent. D'ailleurs les pratiques religieuses de ceux qui le regardent comme l'interprete

du Souverain Etre, sont contraires à ses principes; ils font consister la Religion dans l'observation de quelques cérémonies vaines et qui, supposée l'idée qu'il nous donne lui même du Souverain Etre, ne peuvent être regardées tout au plus que comme des usages particuliers à ceux qui au milieu desquels il vivoit, et qui etant devenus comme sacrés pour eux, ne pou=voient être déracinés de leur esprit sans violence, et il ne faut pas l'employer pour ôter aux hommes des opinions indifferentes à la tranquilité publique. Ainsi les dog=mes Persans sont moins une Religion qu'une secte de Philosophie qui dans ce qu'il y a de raisonnable ne contient rien qui ne lui soit commun avec celles de toutes les autres Nations.

Les Chaldéens prétendent avoir eu des livres sacrés, mais ils ne peuvent plus nous les montrer. Ce que Berose en a tiré pour composer son histoire, fait remonter si haut l'origine de leur nation et de leur Religion que cela n'est appuyé que sur des traditions bien confuses. Ils rapportent pour établir leur antiquité des observations astronomi=
=ques. Il est certain que le mouvement des astres a été connu et déterminé chez eux il y a longtems; leur Religion en dépend pour ainsi dire, et ce motif les a obligés de s'y appliquer de très bonne heure: mais il s'en faut bien qu'ils en aient qui puissent prouver cette antiquité de plusieurs myri=
=ades (ou 10000) d'années qu'ils donnent à leur Nation; puisque leurs observations suivies ne remontent qu'à quatre ou cinq siècles

au dessus

au dessus d'Alexandre, et que la plus an=
=cienne des observations antérieures re=
=cueillies par Calisthenes et envoyée par
lui à Aristote ne précède pas de deux mille
ans la conquête de Babilone et la défaite
de Darius.

Les Chaldéens n'ayant donc plus de livres
sacrés, nous ne pouvons sçavoir laquelle
des deux sectes qui les partagent, suit la
doctrine de ces livres. Il paroit que celle qui
fait profession de la plus pure astrologie
ne doit point avoir de culte religieux, —
car tout etant nécessaire, l'observation des
loix ne dépend point de notre volonté, et
par conséquent nous ne pouvons être ni
agréables ni désagréables au Souverain Être
par l'observation des loix que la Religion —
impose, et il ne peut en avoir établi une.

La Seconde Secte qui suppose que les Dieux et les hommes agissent librement, peut seule former une Religion; elle pré=tend que les hommes peuvent converser avec les Dieux, elle enseigne même les moyens de lier ce commerce, et elle prétend que ces moyens sont infaillibles: le livre qui court parmi nous sous le nom d'Oracles de Zoroastre en est rempli, mais aucun de ceux qui observent ce qu'il prescrit, n'a pu venir à bout d'y réussir. Nos prétendus Mages de Chaldée ne sont tout au plus que des fourbes dont les prestiges absur=des peuvent à peine séduire la plus vile populace, loin d'en imposer aux gens éclairés qui les examinent; cela seul doit prouver que la Religion qu'ils annoncent, est fausse, puisque les préceptes qu'elle

nous donne, ne peuvent produire les effets qu'ils en attendent.

D'ailleurs ces préceptes sont si insensés et leurs pratiques si absurdes que cela seul pourroit nous persuader que ce n'est qu'un tissu d'extravagances et de puérilités imaginées d'abord par des fourbes qui vouloient se rendre recommandables au reste des hommes, et que l'ignorance, la crédulité et la superstition ont grossi de jour en jour.

La Religion des Juifs et des Chrétiens est la seule dont il me reste à examiner le fondement. Je les joins ensemble parceque les derniers supposant la vérité des livres reçus par les premiers, et n'ayant prétendu que réformer leur Religion, n'en doivent pas trop être distingués.

Les livres des Juifs nous sont connus

eux mêmes les ont traduits en notre lan=
=gue, ainsi nous pouvons les examiner.

Ces livres sont de plusieurs sortes, les
uns attribués à leur Legislateur et portant
son nom; les autres écrits depuis lui: mais à
la pluspart des Gens que Dieu inspiroit et
auxquels même il découvroit l'avenir afin
qu'ils le révélassent à leur nation.

Le premier de ces livres attribué au
Législateur des Juifs contient l'histoire du
monde depuis sa premiere origine jusqu'à
son tems. Les quatre suivans contiennent
le détail de leurs loix, de leur police eclé=
=siastique et civile.

Leurs traditions historiques sur l'ori=
=gine du monde jusqu'au tems de celui-
duquel ils croient qu'est descendue toute leur
Nation, qui ne se regarde que comme une
seule

Seule famille partagée en douze tribus sor=
=ties des douze fils de cet homme : ces traditi=
=ons, dis-je, sont assez conformes à celles des
Chaldéens, si ce n'est qu'ils abregent les tems
infiniment plus qu'eux. Les uns et les
autres croient que depuis le premier —
homme jusqu'à celui sous lequel arriva
cette grande inondation qui fit périr tout
le genre humain à l'exception d'une seule
famille qui repeupla toute la terre, il n'y a
eu que dix générations : mais la confor=
=mité ne va pas plus loin. Ce livre des
Juifs ainsi que les suivants, suppose l'exis=
=tence d'un Dieu unique qui a fait le —
monde et qui le gouverne, mais ne nous
explique point ce qu'il est, et quelle idée nous
devons nous en former. Au reste ce livre
contient bien des choses qui ne se peuvent

expliquer que par des Allégories forcées et qui ne sont guéres dignes de la Majesté du Souverain Etre dont il nous donne des idées assez puériles. Les Juifs eux mêmes conviennent qu'il y a des choses insérées dans ce livre, de même que dans les suivants, qui ne peuvent avoir été écrites que long-tems après le Législateur; ensorte qu'ils ne sont point venus à nous tels qu'ils etoient sortis de ses mains, ce qui donne une grande atteinte à leur autorité. d'ail=leurs il y a des contradictions manifestes entre quelques endroits, ce qui ne convient pas à un ouvrage dicté par le Souverain Etre dont la Sagesse doit être supérieure à celle de tous les hommes. Ces difficultés sont encore plus fortes dans les ouvrages suivants. Ceux qui contiennent leur histoire

sont

sont imparfaits, et d'ailleurs sont écrits avec une obscurité et une secheresse infinie, et ne peuvent être regardés que comme des Extraits faits par des Particuliers de livres plus étendus auxquels on renvoie à tout moment.

A l'égard de leurs livres écrits par des hommes inspirés, on voit dans leur histoire que rien n'étoit plus commun parmi eux, que de trouver des Gens qui se persuadassent d'avoir commerce avec le Dieu suprême, et qui donnant les mêmes preuves de la réalité de leurs révélations que donnoient ceux qui sont regardés comme des véritables Prophêtes, passent néanmoins parmi les Juifs pour des Imposteurs: ainsi il ne reste plus de marque à laquelle on puisse distin=guer les vrais Prophêtes d'avec les faux.

En général on peut observer que les ou=
=vrages de ces hommes inspirés, étant sup=
=posés écrits dans des tems antérieurs, nous
n'avons point de preuve qu'ils soient de ces
tems là, et que leurs auteurs aient verita=
=blement prédit ce qui est depuis arrivé.
Nous ne sommes point seurs que leurs
prédictions n'aient point été ajustées après
coup avec les evénements par ceux qui les
ont mis en ordre. Ce qu'il y a de certain,
c'est que de l'aveu même des Juifs, il n'y a
plus de Prophêtes parmi eux; ainsi nous
sommes obligés de les en croire sur leur
parole, lorsqu'ils nous assurent que ce Dieu
se communiquoit jadis à eux.

En examinant le systeme de leur Reli=
=gion et la suite de leur histoire, nous voyons
qu'ils sont persuadés que le Souverain Etre

les a choisis parmi tous les autres peuples de la terre pour leur déclarer de quelle ma=
=niere il vouloit être adoré; et que pour vû qu'ils fussent fideles à ses loix, il leur promit de les combler de bonheur: que pour les convaincre que c'étoit véritablement lui qui avoit dicté cette loi, il fit en leur faveur les plus grandes merveilles: mais il semble qu'il lui étoit plus facile de déranger toute la nature, de bouleverser les élémens, d'ar=
=rêter le cours du Soleil, de rendre solides la mer et les fleuves, d'épaissir la rosée pour en faire une nourriture &c. que de toucher leur coeur et de persuader leur esprit. C'est, dis-je, un grand sujet de révoquer en doute la vérité de ces prodiges; car s'ils etoient véritablement arrivés, ils auroient produit dans ceux qui en avoient été les témoins, la

persuasion la plus vive. Cependant nous voyons par leur histoire que leur Législa=
=teur ne fut occupé pendant sa vie qu'à appaiser les séditions qui s'excitoient contre lui, et que les chatimens les plus severes et les plus tyranniques ne pouvoient les empê=
=cher d'abandonner le culte du Dieu qu'il leur prêchoit, pour suivre celui des divinités d'un autre pays. A peine fut-il mort qu'ils oublierent les loix qu'il leur avoit données, et la suite de leur histoire pendant plusieurs siécles n'est qu'un tissu de passages du culte de leur Dieu à celui des divinités étrangeres, jus=
=qu'à ce qu'enfin leurs villes et leur Royaume furent détruits par les Chaldéens qui les em=
=menerent en assyrie pour peupler la ville de Babilone et les environs ; ils passerent près d'un siécle dans ce pays, et ne revinrent

habiter leur patrie que lorsque Cirus crai=
=gnant la puissance de Babilone nouvelle=
=ment conquise, résolut d'affoiblir cette ville
en lui otant la meilleure partie de ses habitants.
Depuis ce tems ces Juifs auparavant si
rebelles à leur Dieu, malgré les prodiges éclatants
qu'il opéroit tous les jours à leurs yeux, devin=
=rent fideles à sa loi, et ont témoigné pour
elle le zèle le plus vif et le plus ardent, non
seulement ils n'ont point adoré les divinités
étrangeres, mais lorsqu'un des Rois de Syrie
descendu de Séleucus voulut les contraindre
d'adorer les Dieux de la Grèce, et de violer les
loix de leur Dieu en mangeant des ani=
=maux qu'elle leur interdit, ils souffrirent
avec constance les tourmens les plus cruels
plustôt que de violer cette loi, et de se souiller
parcequ'ils regardoient comme des abominations.

Cependant ils n'avoient alors pour les soutenir ni Prophêtes ni prodiges, et néan=
=moins leur persuasion étoit plus vive que dans les tems où leur histoire suppose que Dieu leur en envoyoit tous les jours; cette persuasion n'a été produite que par l'idée où ils etoient que ces prodiges rapportés dans leur histoire etoient véritables. Quel effet auroient-ils donc du produire sur ceux que l'on prétend en avoir été témoins, puis=
=que la seule opinion qu'ils sont arrivés, fait aujourd'hui une telle impression sur leurs Descendants? Il faut conclure delà que ces prodiges n'ont jamais été, mais qu'ils ont été inserés après coup dans une histoire faite par celui qui les ramena de Babilone, qui établit leur nouveau gou=
=vernement, qui rebâtit leur ville avec

le temple

le temple de leur Dieu, et qui regla la forme de leur Religion entierement abolie.

Selon les promesses positives de leur Dieu ils doivent être heureux et florissants tant quils seront fideles à sa loi. Jamais ils ne l'ont été davantage que depuis leur retour de Babilone, et jamais ils n'ont été plus malheureux. Exposés à la tyrannie des successeurs d'Aléxandre ils ne se sont sous=traits à leur puissance que pour retomber sous celle des Romains qui lassés enfin de leurs continuelles révoltes ont détruit leurs villes, ont exterminé la plus grande partie de la nation, ont dispersé le reste dans les Provinces de l'Empire où la persécution continuelle qu'on leur fait, ne les peut ébranler, loin de leur faire abandonner leur Religion.

Que peut-on penser de la vérité des promesses qui leur ont été faites au nom de Dieu, sinon que ce n'est qu'une addresse de leur Législateur qui vouloit faire im=pression sur un peuple superstitieux, et qui voulant profiter de cette disposition de leur esprit, tournoit en prodiges tout ce qui leur arrivoit d'extraordinaire, suivant le langage de ces peuples dans lequel ce qui arrive de plus ordinaire passe pour une action immédiate de Dieu? Comme les livres de ce Législateur ont passé successivement par bien des mains, qui y ont changé et ajouté ce qui leur a plu, il n'est pas éton=nant qu'ils se trouvent remplis d'autant de prodiges racontés suivant les idées qui s'en étoient répandües parmi une nation grossiere, crédule et superstitieuse.

Ainsi

Ainsi je conclus que leur Religion ne conserve pas plus de marques de Divinité que celle des Indiens, des Egyptiens et des Chaldéens; de marques subsistantes de la certitude des révélations sur lesquelles elle est fondée, et que tout dépend de la tradition his=torique et de la croyance de ceux qui la reçoi=vent.

Depuis la ruine et la dispersion des Juifs il s'est élevé parmi eux une nouvelle secte que l'on nomme Chrétiens du nom de leur Législateur: je vous en ai déja parlé. Ces gens supposent la vérité de la loi et de toutes les révélations judaïques, mais ils prétendent que le bonheur promis aux Juifs n'étoit pas un bonheur tel qu'ils l'imaginent consistant dans la gloire, dans la richesse, dans l'abondance et dans la tranquilité de

leur empire, n'ayant jamais eu aucun avan=
=tage sur les autres nations dans la jouissance
de ces biens; mais dans la connoissance de la
vérité, dans la pratique de la vraie vertu, —
dans une espece de béatitude Stoïcienne qui —
pendant cette vie peut se trouver dans l'état
le plus malheureux, et après la mort dans
le commerce du Souverain Etre avec lequel ils
converseront, et qu'ils connoîtront alors —
intimement.

Ils ajoutent que cette loi donnée aux
Juifs n'étoit qu'une loi particuliere qui devoit
finir au bout d'un certain tems, après lequel
le culte des Juifs et les pratiques gênantes de
leurs cérémonies seroient abolies; qu'alors
l'Etre Supreme n'exigeroit d'autres adorations
des hommes que le respect, l'amour, et la —
reconnoissance joints à la pratique exacte

d'une vertu

d'une vertu sublime et portée plus loin que les Philosophes ne l'ont jamais poussée. Ils assurent que ce tems est arrivé, que Jesus-Christ est celui que Dieu a envoyé parmi les hommes pour leur enseigner le moyen de lui devenir agréables, que c'est celui que Dieu avoit tant de fois promis aux Juifs et qui devoit les tirer de l'état malheureux où ils se trouvoient plongés, et c'est ce que signifie selon eux le titre de Christ qu'ils lui donnerent, car il avoit un autre nom. Les Juifs au contraire soutiennent que tout ce qui a été prédit de cet homme, qui doit relever leur nation, ne peut se prendre allégoriquement. Ils disent que ce sera un Roi puissant qui les rassemblera et qui rétablira leur Empire et l'étendra sur toutes les Nations; et il faut avoüer qu'en effet

leurs livres ne nous en donnent point une autre idée, et que l'on n'y trouve rien qui fa=
=vorise l'explication des Chretiens.

La secte des derniers dépend de la vérité de celle des Juifs sur laquelle elle est entièrement fondée; ainsi il suffiroit d'avoir détruit la premiere pour se dispenser de parler de celle-ci. Mais par elle même elle est destituée des preuves suffisantes. Nous n'avons aucun livre de ce Christ, et quoique ses disciples en aient ecrit plusieurs, il y en a quelques uns qui ne parlent que par ouï-dire, et dont les auteurs ne prétendent point avoir été té=
=moins des faits qu'ils rapportent. Ainsi on peut leur refuser sa créance. Pour les autres ce sont des ouvrages obscurs, inconnus au public et que les Chrétiens cachent avec un grand soin aux Juifs et aux Etrangers.

ainsi comme ces livres n'ont point été expo=
=sés à la critique et à la contradiction, le
silence de leurs Ennemis sur les faits qui y
sont soutenus, ne peut être cité comme un
aveu de leur vérité.

D'ailleurs ces livres sont remplis de pro=
=diges faits par cet homme à la vûe de
toute la Nation Juive, de maladies incurables
guéries en un instant sans employer aucuns
remedes, de gens morts depuis plusieurs jours
auxquels il a rendu la vie. C'est une chose
absurde, vû la maniere dont les hommes
sont faits, que de supposer que l'on ait persé=
=cuté un homme pour lequel Dieu se déclaroit
d'une maniere si éclatante, qu'on l'ait arrêté
et qu'on l'ait fait mourir comme un mal=
=faiteur, quoique sa vie paroisse fort inno=
=cente et que l'on n'apperçoive en lui aucune

action qui peut causer le moindre trouble dans la Société.

D'ailleurs une partie de ces livres sont pleins de puérilités et d'absurdités, et l'on ne peut sauver les contradictions qui se trouvent parmi ceux qui sont les plus purgés. Ainsi il n'y en a aucun qui porte quelque caractere auquel notre raison se doive soumettre, et qui la force de reconnoître que les opinions qui y sont contenües sont d'une certitude au dessus de celle des vérités fondées sur l'u=sage de cette raison, et que par conséquent nous devons les recevoir, quoiqu'elles ne pa=roissent pas s'accorder avec ces dernieres.

Vous voyez, ma chere Leucippe, par tout ce que je viens de rapporter que la vérité de ces Religions dépend de l'autorité que ceux qui nous attestent les faits sur-

lesquels

lesquels ils sont fondés, doivent avoir sur notre esprit, et du degré de croyance que nous devons ajouter à leurs discours. Les prodiges et les témoignages visibles que nous ne pouvons attribuer aux hommes, ne subsistent plus actuellement; nous ne sommes obligés de croire la vérité de ce qu'on nous en conte, que de la même façon que nous croyons les événemens passés depuis long-tems, et ils ne peuvent tout au plus qu'a=voir une certitude historique. Or qu'est-ce qu'une telle certitude? On s'y prête dans les choses indifférentes et qu'il ne coute rien de croire; mais si l'on prétendoit en conséquence de certains faits historiques nous dépouiller de ce que nous possédons, nous assujettir à des pratiques gênantes, incommodes et douloureuses, nous priver de ce qui nous

est le plus cher, interdire tous plaisirs, tout repos, en un mot détruire notre bonheur, ne devons nous pas examiner avec la derniere rigueur les titres sur lesquels on se fonde, ré=sister aussi longtems que nous pourrions le faire avec raison, et ne nous rendre qu'à la derniere évidence ? Après tout il ne s'agit pas moins ici que de la liberté de notre corps, de notre entendement, de notre volonté que l'on prétend réduire en esclavage. Il me semble que la chose vaut bien la peine de la défendre et de ne nous point rendre sans combat. Je vous l'ai déja dit, toutes ces Religions emploient des preuves de même espéce pour montrer la vérité de ce qu'elles contiennent. Je vois de tous les cotés une égale persuasion, un zéle égal, un egal dévoüement pour des dogmes dont on se dit

prêts

prêt à Sceller la vérité de Son Sang. On s'ac=
=cuse mutuellement d'aveuglement, d'erreur,
de prévention, et l'on fait des merveilles tant
qu'il ne s'agit que d'attaquer les opinions des
autres Systêmes, on en triomphe hautement,
on met dans le plus beau jour leurs absur=
=dités, leurs contradictions, le deffaut de leurs
preuves ; mais cet avantage cesse dès qu'il
s'agit de deffendre ses propres sentiments et
passe du coté de ceux qui attaquent. La per=
=suasion la plus vive de certains dogmes
et de certains faits n'est donc pas une preuve
Suffisante pour en établir la vérité ; car cette
persuasion est egalement dans tous les partis,
et la vérité ne peut être que dans un Seul.
Je ne Sçai même par quelle fatalité il arrive
qu'à la honte de la raison humaine, les
Religions les plus absurdes, comme celles

des Indiens et des Egyptiens, sont celles qui fournissent les plus grandes marques de persuasion; les austérités affreuses auxquel=les ils s'assujettissent par un motif de Reli=gion, sont telles que les Supplices inventés par les Tyrans les plus cruels ne les egalent pas.

C'est donc à la raison à examiner leurs preuves et à décider en faveur de ce qui lui paroitra le mieux prouvé. Ainsi de leur propre aveu cette raison qu'ils veulent ban=nir, doit rentrer dans ses droits. Il seroit trop injuste de vouloir bien l'employer lors=qu'il s'agit de combattre et de rejetter les autres opinions, mais d'en interdire l'usage quand il faut examiner la sienne propre. D'ailleurs il n'y auroit aucune Secte qui ne prétendit avoir ce privilege; et si cela etoit,

ce seroit encore à la raison à décider entr'elles sur cette prétention.

Rapportons nous en donc sincérement et de bonne foi à la raison, l'unique Juge dans ces matieres; ne croyons que ce qu'elle nous apprendra: elle ne nous peut tromper; si elle le pouvoit faire, il n'y auroit plus de regle constante parmi les hommes, et nous voyons cependant qu'ils conviennent dans la connoissance et dans l'usage d'un grand nombre de vérités.

S'ils different entr'eux, s'ils se trompent en beaucoup de choses, c'est qu'ils se hatent de prononcer avant que de l'avoir consultée; c'est qu'ils prennent pour son langage celui de leurs préjugés ou quelques opinions spé=culatives que l'accoutumance et la sou=mission aveugle à l'autorité des autres

hommes, leur fait regarder comme des vé=
=rités. Il s'agit donc d'éviter la précipitation
dans ses raisonnemens, et de rejetter les prin=
=cipes dont la vérité n'est pas fondée sur
un sentiment intérieur vif et distinct; il s'agit
de ne point parler des choses que nous ne
connoissons point, et de ne pas prendre pour
des idées éclairées et nettes ces images con=
=fuses qui accompagnent les termes que
les Ecoles Philosophiques ont rendu familiers
parmi nous.

Leurs abstractions ne vous sont pas
inconnües; je pourrois en employer le lan=
=gage sans craindre de vous effrayer; mais
ces subtilités ne nous seroient d'aucun usage:
les vaines spéculations des Philosophes sont
au moins inutiles pour trouver la vérité.
Sans avoir etudié leurs sophistiqueries sur
la nature

la nature du vrai et des idées, un sens droit, une certaine justesse d'esprit naturelle dont les hommes ne sont dépourvües que lorsqu'ils l'ont eteinte eux-mêmes par l'abus qu'ils ont fait de leur raison, leur suffit pour connoitre quel parti ils doivent prendre dans les occasions communes de la vie, où ces prétendus Maitres de la sagesse sont si ignorants, quoique ce soient celles où l'on a plus besoin de se servir de sa raison.

Ainsi sans nous engager dans les definitions philosophiques et la discussion trop scrupuleuse de leurs opinions, voyons ce que c'est que la raison, quelle est la nature de nos connoissances qu'elle doit regler, et quelle est la maniere dont nous devons nous con=duire pour en faire un bon usage: tâ=chons seulement de n'employer les termes dont nous nous servirons que dans le sens

auquel ils sont employés par ceux qui par=
=lent et qui raisonnent avec justesse.

Nous n'apportons en naissant qu'une disposition à connoître, c'est-à-dire, à sentir et à appercevoir les impressions que nous recevons des autres êtres, lorsqu'ils agis=
=sent sur nous. Ces impressions sont ce que nous appellons connoissances, idées, perceptions ou appercevances. Ceux de nos Philosophes qui soutiennent que nous naissons avec des idées et des connoissances actuelles, avancent une chose également contraire à l'expérience et à la raison. Nous sommes convaincus, en réfléchissant sur nous mêmes, que nous acquérons nos connoissances successivement et à l'occasion des différentes impressions que nous recevons des objets et des réflexions

que

que nous faisons sur ce que nous sentons. Nous commençons par avoir des idées particulieres des choses, et par la suite en comparant ces diverses perceptions, nous en formons des idées générales et univer=selles. D'ailleurs il n'y a que deux manieres de concevoir les idées; ou bien elles font une impression actuelle de quelque objet, et en ce cas nous ne pouvons les avoir sans être avertis de leur présence par le sentiment qui les accompagne. ou bien ces idées sont le souvenir d'une impression reçüe autre=fois, et alors ce souvenir de l'impression est accompagnée d'un sentiment qui la fait reconnoître pour un souvenir, en sorte qu'on la distingue parfaitement d'une idée actuelle, et que l'on se souvient de l'avoir reçüe dans un tems antérieur.

Les prétendües idées innées devroient être de ce dernier genre et ne faire que se ré=
=veiller en nous à la présence des objets: mais cela est contraire à l'expérience. — Nous n'avons aucun sentiment qui nous porte à soupçonner seulement que nous avons ~~été~~ eu autrefois ces idées que nous — croyons acquérir, et qu'elles ne font que se réveiller dans notre esprit où ~~elles~~ elles — étoient gravées sans qu'il s'en apperçut. — Mais sans nous engager dans l'examen de ces opinions, continuons à voir ce qu'il y a de constant sur cette matière.

Les impressions des objets laissent en nous comme une trace et un vestige — d'elles mêmes qui se réveille quelquefois — pendant l'absence des objets qui les avoient excité. C'est là ce qu'on nomme Mémoire et souvenir

souvenir, sentiment par lequel j'ai connois=
=sance des impressions qui ont été en moi,
mais qui est accompagné d'une apperceuance
au moins confuse de la distinction qui est
entre le tems auquel je les ai reçues et celui
auquel je m'en souviens. Toutes ces impres=
=sions sont accompagnées d'un sentiment
agréable ou désagréable; s'il est vif, on le
nomme Plaisir, ou, Douleur: s'il est foible,
c'est satisfaction, complaisance, ou bien, -
Ennui, déplaisance, Mésaise.

Le premier de ces sentimens nous pousse,
pour ainsi dire, vers les objets; nous porte
à faire effort pour nous en approcher, pour
nous y joindre, pour nous y attacher, pour
augmenter la force et la vivacité du senti=
=ment que nous éprouvons, pour en pro=
=longer et pour en perpétuer, s'il étoit pos=

=sible, la durée, pour le renouveller quand il cesse, pour le rappeller quand il nous a quitté; nous aimons les objets qui nous procurent de tels sentimens, nous en jouissons lors que nous les éprouvons à leur occasion, nous les cherchons et nous en desirons la possession lorsque nous ne l'avons pas, nous la regrettons lorsque nous l'avons perdûe.

Le Second sentiment au contraire, c'est-à-dire celui de la Douleur, nous porte invin=ciblement à faire effort pour le repousser loin de nous, à fuir les objets qui nous le font éprouver, à craindre leur impression, à la détester, à la haïr. Nous naissons telle=ment disposés que nous recherchons le plaisir et que nous fuyons la douleur; et cette loi que la Nature a gravée en nous, est d'une telle austérité que nous ne pouvons

nous empêcher

nous empêcher d'y obéir dans toutes les actions de notre vie, parcequ'il n'y en a aucune, quelle qu'elle soit, qui ne soit pas accompagnée de l'un de ces deux sentiments ou plus fort ou plus foible. le plaisir est attaché à toutes les actions nécessaires à la conservation de la vie, et la douleur à toutes celles qui y sont contraires; afin que sans examen et sans ré=flexion l'amour du plaisir et la haine de la douleur nous portent à faire les unes et à nous abstenir des autres.

L'impression de plaisir ou de douleur une fois reçûe, nous ne sommes plus les maitres de la prolonger ou de la faire durer; elle a une certaine mesure que tous nos efforts ne peuvent changer. Il y a des plai=sirs et des douleurs non seulement plus ou moins durables, mais encore plus ou moins

vifs et qui nous rendent plus ou moins heu=
=reux. souvent une impression qui avoit
commencé par un sentiment agréable, mais
leger, se termine par une douleur infiniment
vive; souvent au contraire c'est par une legere
douleur qu'il faut acheptev la jouissance des
plus grands plaisirs. Enfin le plaisir et la
douleur sont perpétuellement mêlés et joints
l'un à l'autre : nous ne sommes pas faits
pour gouter les plaisirs purs. A notre arri=
=vée dans le monde nous nous laissons con=
=duire à l'impression actuelle de plaisir ou
de douleur qui nous affecte. En cela nos enfants
ne different pas des petits des Bêtes; les uns et
les autres se livrent avec un égal aveuglement
à l'impression actuelle sans prévoir les con=
=séquences et les suites de cette impression;
et comment pourroient-ils les prévoir ces —
conséquences

conséquences? prévoir n'est autre chose que se souvenir qu'une telle impression semblable à celle que nous éprouvons, a été suivie d'une autre toute différente et infiniment plus vive, et que nous devons craindre quelque chose de pareil, et cela ne se peut que par le moyen de l'expérience et des réflexions sur les impres=sions répétées que nous avons reçues des objets. Il y a même des hommes qui ne sortent presque jamais de l'enfance à cet égard et qui n'acquierent jamais cette faculté de prévoir; et il y en a peu qui dans le cours de leur vie n'éprouvent plus d'une fois que les impressions vives et les passions violen=tes, sur tout celle de l'amour la plus forte de toutes, mettent souvent les plus prudents dans la situation des enfants qui ne pré=voient rien, et qui se laissent emporter

par l'impression qu'ils éprouvent dans l'instant.

A mesure que nous avançons en âge, nous acquérons plus d'expérience, et comparant les objets nouveaux et inconnus avec l'idée et l'image d'un plus grand nombre d'objets connus dont la mémoire conserve les emprein=tes, nous jugeons des uns par les autres qu'ils nous seront plus ou moins utiles, ou plus ou moins nuisibles, qu'ils nous cause=ront du plaisir ou de la douleur, par con=séquent qu'il les faut rechercher ou qu'il les faut eviter.

Cette faculté de comparer ensemble non seulement les objets présens pour choisir celui qui ne procure le plus grand plaisir, mais encore les objets obscurs et qui n'existent que dans notre mémoire, est ce qui constitue

la Raison

la Raison ; c'est la balance avec laquelle, rappellant ceux qui sont éloignés de nous, nous connoissons ce que nous en devons pen=ser par le rapport qu'ils ont entr'eux, mais de telle sorte qu'ils ont toujours l'apparence du plus grand plaisir qui l'emportera. Voila, ma chere Leucippe, ce que c'est que cette Raison dont les hommes tirent tant de vanité, et qu'ils se sont attribuée à l'exclusion des animaux, je ne sçai sur quel fondement. Si la Raison n'est pas autre chose que ce que je viens de dire, il semble qu'elle devroit être moins rare qu'elle ne l'est parmi les hommes, et que nous devrions toujours la trouver prête à nous conduire. Cela est vrai aussi dans presque toutes les occasions où nous voulons appliquer notre esprit à des choses vraiment utiles, comme celles qui —

regardent la satisfaction des besoins du corps: elles ne nous manque jamais, à moins que nous ne soyons dans le sommeil ou dans un état de folie ou de démence reconnu pour tel par tous les hommes, c'est-à-dire atteints de cette maladie qui nous met hors d'état de comparer absolument les objets présens avec les absens. nous n'avons lieu de nous plaindre du peu d'étendüe et de certitude de nos connoissances que dans certaines occa=sions ou les connoissances nous seroient d'une utilité assez médiocre.

Pour expliquer ceci j'entre dans le détail des divers genres de connoissances et par conséquent j'examine leur nature.

Dans toutes les impressions que nous recevons, il y a en même tems perception ou apperceváance des objets, et sentiment

ou apperceváance

ou appercevance de l'effet qu'ils produisent en nous: ces deux choses ne peuvent être séparées. Nous considérons un objet comme présent à notre esprit, duquel il est apperçu, et nous sentons que cette perception nous met dans une certaine situation.

Ce sont néanmoins deux choses différentes, la perception nous fait penser principalement à l'objet que nous considérons, et ce n'est que par conséquence que nous pensons à l'im=pression agréable ou désagréable que cet objet fait sur nous. Quelquefois même la perception de l'objet est suivie, et l'émotion si foible que nous n'y pensons presque pas. Le sentiment au contraire nous fait penser d'abord et principalement à nous, et ce n'est que par un retour de réflexion que nous pensons à l'objet qui nous cause l'impression agréable

ou désagréable que nous ressentons.

Chacune de ces deux espèces d'impressions se subdivise encore, c'est-à-dire, le sentiment et la perception, car je me servirai de ces deux termes pour exprimer ces deux sortes d'im=
=pressions.

Quoique tous nos sentimens soient excités ou du moins soient accompagnés en nous par le changement ou par le mouvement qui arrive dans les organes de notre corps, on les distingue néanmoins en deux classes. Les premiers ont un rapport si marqué et si vif avec certaines parties de notre corps que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ces endroits l'impression agréable ou désagré=
=able que nous sentons. On nomme ces . . . . . .

* ** ** ***

Il y avoit en cet endroit du manuscrit une lacune

une lacune dont le Traducteur Anglois n'a pas marqué l'étendüe ; je crois qu'elle ne nous a rien fait perdre d'absolument néces=
=saire : l'Auteur Grec y examinoit la nature des sensations et des perceptions ; en en-
rassemblant ce quil dit à ce sujet dans la suite, il m'a semblé quil y établissoit deux espéces de sensations ; les unes qui etoient accompagnées de la perception de quelque objet corporel distingué de nous, et agissant sur notre corps ; ce sont là celles quil nom=
=me sensations proprement dites ; les au=
=tres qui n'etoient accompagnées que de la perception du changement excité en nous, et de notre état soit agréable soit douloureux, sont ce quil nomme Sentiment intérieur.

En l'egard des perceptions ou du sentiment par lequel nous sentons l'éxis=

=tence et la présence d'un objet, sans consi=
=dérer s'il agit sur nous, il m'a semblé que
l'auteur Grec en proposoit de diverses classes;
mais comme il n'est pas facile d'imaginer
en quel ordre il les avoit rangées, je crain=
=drois de donner mes propres idées pour
les siennes, si j'entreprenois de suppléer à
ce qui manque au manuscrit sur cet article.

* * *

Toutes nos perceptions de même que
nos Sentiments sont excités en nous ou du
moins accompagnés d'un mouvement et d'un
changement dans les organes de notre corps:
mais ces mouvemens n'ont pas tous la même
cause. Les uns sont produits par l'action des
objets extérieurs qui frappent nos sens, la vûe,
l'ouïe, le toucher; et ceux là portent clairement
et distinctement avec eux l'idée de quelque
chose

chose de distingué de nous. Les autres mouve=
=mens sont excités en nous par des agents
intérieurs, comme pourroit être le cours plus
ou moins rapide des liqueurs qui coulent dans
notre corps, et les altérations qui y arrivent.
Ces mouvements ne nous donnent ordinaire=
=ment que la perception des changemens qui
arrivent dans nos sentimens, et dans l'état
intérieur de notre ame. Néanmoins pen=
=dant le sommeil ou même pendant la
veille, lorsque les liqueurs viennent à s'en=
=flamer et à bouillonner d'une maniere ir=
=réguliere, leur mouvement devenu plus
rapide nous donne des perceptions assez
vives d'objets corporels que nous croyons
exister réellement hors de nous et agir sur
nous. Lorsque pendant la veille cet état est
accompagné d'un dérangement sensible

qui altère la constitution du corps, et qui met la vie en danger, on le nomme Maladie. Si ce dérangement n'est pas sensible et que cet etat devienne comme habituel, on nomme fous et insensés ceux qui y tombent.

Dans les perceptions qui nous viennent des objets exterieurs par la voie des Sens, nous sommes rarement trompés; car quelque chose qu'il ait plu à de grandes sectes de Philosophes de dire contre les Sens, nous sommes rarement trompés par leur témoignage lorsque nous ne hâtons point trop nos jugemens, et que nous consultons ces sens avec attention. Si c'est un objet qui frappe plusieurs Sens à la fois, nous les interrogeons tous, nous répétons l'impression pour connoitre si elle sera uniforme, nous nous mettons dans differents points de vûe, nous rappellons

les impressions

les impressions qui ont précédé, celle sur laquelle nous sommes en doute; nous la comparons avec celles qui la suivent pour voir si la suite et la liaison de nos perceptions s'accordera avec elle; nous consultons les autres hommes pour voir s'ils reçoivent les mêmes impressions que nous, et nous avons soin de préférer ceux qui apportent les mêmes précautions pour se pré=
=server d'erreur. Alors comparant tous ces témoignages nous nous déterminons en faveur de ceux qui se réunissent, et nous cédons à la conviction qu'ils excitent en nous. C'est par là que nous nous empêchons d'être séduits par les prestiges de l'optique, et que nous redres=
=sons un bâton qui nous paroit courbé lorsqu'une partie trempe dans l'eau. En com=
=parant ainsi plusieurs impressions du même objet, en le tournant de plusieurs cotés,

en faisant usage de tous les sens qu'il peut affecter, on parvient au dernier degré de la certitude, c'est-à-dire, la certitude géométrique dont toutes les connoissances sont cependant fondées sur le témoignage des sens. En con=
=sultant la suite et la liaison des idées qui précédent et qui suivent celle dont nous sommes en doute, nous distinguons l'état du sommeil et celui de la veille, et ces appari=
=tions subites et momentanées qui nous donnent souvent des perceptions infiniment vives; nous comparons l'état à ce qu'ils nous paroissent avant et après, et comme nous n'y appercevons rien de semblable dans le tems intermédiaire ni rien qui y ait rapport, nous concluons que nous avons dormi, ou que sans tomber dans le sommeil, nous avons eu quelques instants de délire qui

n'est

n'est après tout que le songe d'un homme éveil=
=lé. L'expérience nous apprend donc qu'il n'est
pas ordinaire de nous tromper sur les objets
dont la perception nous vient par les sens
extérieurs, ou que du moins l'erreur n'est pas
dangereuse, puis qu'elle est aisément reconnüe.

Les perceptions intérieures, c'est-à-dire
celles qui ne sont point produites par les sens
extérieurs, sont de plusieurs espèces: les unes
ne nous présentent d'autres objets que nous
mêmes et l'état où nous sommes, c'est-à-dire
nos sentimens intérieurs: celles-là ne nous
abusent jamais, car je ne crois pas sentir
du plaisir ou de la douleur que je n'en sente
effectivement. Si ce sentiment est accompagné
d'une perception confuse de quelque partie
de mon corps à l'occasion delaquelle je crois
recevoir cette sensation agréable ou douloureuse,

il pourra peut-être arriver que je me trompe quelquefois en la rapportant à cette partie, mais l'erreur n'est pas de consequence, et je n'y tombe que pour avoir décidé avec trop de précipitation; ainsi ces perceptions intérieures ne sont pas celles sur lesquelles les hommes sont d'opinions différentes ni sur lesquelles ils courent risque de se tromper.

Mais il y a des perceptions intérieures d'une autre espèce; ce sont celles qui nous représentent un objet comme éxistant hors de nous, ou du moins comme distingué de nous de quelque maniere que ce soit, ainsi qu'il arrive lorsque nous réfléchissons sur nos pensées, sur nos perceptions, sur nos sentimens, en un mot sur les propriétés et les opérations de notre esprit: il

est visible

est visible que toutes ces choses devenant alors l'objet de notre esprit, sont apperçues par lui. Or ce qui apperçoit n'est pas la même chose que ce qui est apperçu.

Ces perceptions représentatives d'un objet distingué de nous sont encore de differentes espèces. Si elles nous représentent les objets comme absens et comme ayant été autrefois présens à notre esprit, c'est ce que l'on nomme Mémoire; si elles nous offrent les objets sans nous avertir de leur absence, c'est ce qu'on nomme Imagina=tion, et c'est cette Imagination qui est la source de la plus part de nos erreurs. — Lorsque l'objet nous affecte vivement, nous sommes portés à croire qu'il est présent non seulement de cette présence objective, c'est-à-dire de cette présence sans

laquelle il ne peut être apperçue, mais present de la même maniere que le sont les corps qui agissans sur nos organes excitent en eux des sensations qui nous avertissent de la présence réelle et extérieure de ces corps.

La mémoire nous rappelle l'impression des objets; mais comme les objets ont chacun un grand nombre de faces, de rapports et de propriétés, il est presqu'impossible que nous les ayons toutes examinées, et encore plus rare que nous ayons conservé toutes ces anciennes impressions et qu'elles se présentent nettement à notre esprit lorsque nous nous en souvenons: l'oubli efface plusieurs choses de notre mémoire, et il ne nous reste que le souvenir confus d'avoir reçu autrefois une impression à l'occasion d'un certain objet, mais nous n'avons aucune idée nette de cette ancienne impression, et souvent

même

même ce souvenir confus s'efface totalement. Il arrive delà que comme il y a plusieurs faces semblables ou presque semblables dans des objets néanmoins très différents, nous ne pouvons les distinguer lorsqu'ils sont présens, et que nous les confondons lorsque nous nous en souve=nons. Par exemple, vous ne sçavez ce que c'est que la Ciguë, cette herbe dont on em=ploie le jus pour finir les jours des Criminels d'Athenes, on s'en servit pour ôter la vie à Socrates; cette herbe est un poison. Il y en a une autre qui lui est presque semblable, mais qui est très saine, et qui sert de nourriture à des Nations entieres: il faut que les herbes soient l'une auprès de l'autre pour les dis=tinguer aisément, leur différence est presque imperceptible, et lorsque l'une des deux est seule présente aux yeux, ceux qui n'en ont

par une connoissance parfaite, les confon=
=dent ensemble. La raison de cela est qu'a=
=yant des propriétés communes ou presque
communes, elles ne nous peuvent faire dis=
=cerner la distinction qu'il y a entre les deux
plantes auxquelles elles appartiennent; nous
nous Souvenons tout au plus qu'il y a dela
différence entr'elles, mais l'absence de l'une
des deux emporte l'idée nette de leur diffé=
=rence.

Si l'oubli efface les impressions des corps,
si notre esprit n'en reçoit pas même toujours
des images exactement ressemblantes aux
objets qui agissent sur nos organes extérieurs,
que sera-ce lors qu'il s'agit de comparer des
objets qui n'agissent que sur les ~~seuls~~ sens
intérieurs, de comparer entr'elles diverses
perceptions et diverses idées et des souvenirs
de perceptions

de perceptions et de sensations, ou des senti=
=mens intérieurs pour connoitre les rapports
qui sont entr'eux.

Vous voyez à combien de méprises et
d'erreurs nous sommes sujets par le défaut
de notre Mémoire : l'Imagination en fournit
encore un plus grand nombre. La source la
plus abondante de ces erreurs vient de ce que
nous supposons que les objets de ces percep=
=tions intérieures ont une existence propre,
et qu'ils existent séparément de nous, de même
que nous les concevons séparément : ainsi il
faut commencer par examiner si toutes les
choses qui sont distinguées entr'elles, le sont
de la même façon. Il y en a qui le sont
tellement qu'elles ne peuvent pas subsister
ensemble ; par exemple, la superficie d'un
même corps ne peut être tout à la fois noire

et blanche dans toutes ses parties, mais elle peut passer successivement d'une de ces couleurs à l'autre. Un sentiment ne peut être à la fois agréable et désagréable ; un même corps ne peut être en même tems plus et moins étendu qu'un autre ; c'est là la plus grande distinction qui puisse se trouver. — Deux choses qui sont distinguées de cette maniere, le sont tellement qu'elles s'excluent l'une l'autre, que l'existence de l'une emporte la non existence de l'autre, et que par consé=quent elles ont chacune une existence séparée. Mais il y a une autre sorte de distinction, lors=qu'un corps passe d'une couleur ou d'une forme à une autre, lorsque nous éprouvons successivement des sentimens différents, il est clair que nous demeurons les mêmes, c'est le même corps qui change de couleur ; cependant

le corps

le corps n'est pas sans couleur, puisqu'il peut cesser de l'avoir sans cesser d'être le même. La figure d'un corps n'est pas sa couleur, son mouvement, son étendüe, sa dureté; ces choses sont différentes entr'elles, puisque l'une peut exister sans l'autre et être détruite sans que l'autre cesse d'exister. Mais sont-elles distinguées de la même maniere que les choses qui ne peuvent exister en même tems? non, sans doute, puisqu'elles existent ensemble. Il n'y a donc nulle raison d'assurer que ces choses aient une existence séparée et distincte de celle des corps qu'elles affectent et dont elles sont les propriétés. La même force par laquelle un corps blanc existe, est celle par laquelle sa blancheur existe, la blancheur ne peut exister à part et sans aucun corps, quoiqu'il pût se faire qu'il n'y eut aucun corps

blanc. Cette distinction est celle qui se trouve entre les choses qui peuvent être separées, quoiqu'elles puissent se trouver ensemble, et qui nous causant des impressions différentes, peuvent être considerées separément et deve=nir autant d'objets de nos perceptions.

Cette distinction est celle que je nomme objective, ou imaginée, à la différence de celle qui se trouve entre les choses qui ne peuvent subsister ensemble, et que je nomme réelle ou exclusive. Suivant cette derniere distinction, les choses entre lesquelles elle se trouve, ont une existence propre que je nomme réelle ou exclusive; au lieu que les autres n'ont qu'une existence objective ou imaginée, par laquelle les choses existent seulement dans notre esprit.

Il est d'une conséquence infinie de ne pas confondre ces deux genres de distinction,

et conséquemment les deux genres d'existence qui les accompagnent. Vous ne pouvez croire de combien d'erreurs cette confusion est la source. Dans les Mathématiques, par exemple, les Géomètres qui ont la grandeur ou quantité de ces corps pour objet, se sont accoutumés à considérer des points, c'est-à-dire, des éten=
=dües, sans longueur, largeur ni profondeur; des lignes, c'est-à-dire, des étendües, qui n'ont que de la longueur; des surfaces ou des éten=
=dües ayant de la longueur et de la largeur, mais sans aucune profondeur; et enfin des solides ou des corps qui ont ces trois dimensions. Ils conviennent eux-mêmes qu'il n'y a ni ne peut y avoir aucun corps qui existent com=
=me ils imaginent leurs points, leurs lignes et leurs surfaces; que ces corps mathémati=
=ques n'ont qu'une existence objective, ne

sont que dans notre esprit, au lieu que tous les corps naturels sont réellement étendus en tout sens; c'est là dessus qu'est fondée la certitude de leur démonstration de la divisi=bilité de la matière à l'infini; c'est parceque quelque petites que soient les parties d'un corps, elles seront toujours étendües en tout sens. — C'est pourtant en conséquence de leur premiere supposition, et pour avoir confondu l'existence réelle avec l'existence objective, que les atomistes ont composé l'univers d'atomes ou de petits corps qui n'ont ni solidité ni étendüe, qui sont cependant d'une dureté infinie, et qui sont figurés avec une variété inconcevable. Ces ato=mistes ont cru que parceque les Géometres pouvoient considérer l'une des propriétés de l'étendüe sans faire attention aux autres, elles existoient séparément et l'une sans l'autre.

Il est vrai

Il est vrai que les plus habiles atomistes ne donnent point en cette erreur, mais plusieurs de leurs disciples l'ont fait, et cela me suffit pour la justesse de l'exemple que je viens d'apporter pour vous faire sentir comment on confond l'existence objective avec l'existence réelle. Si nous pouvons nous tromper si lourdement faute de distinguer entre l'existence réelle des corps qui sont hors de nous et l'existence objective des perceptions qui sont dans notre esprit, que sera-ce lorsqu'il s'agit de comparer nos perceptions et même les rapports qui sont entr'elles ?

Nous n'allons pas jusqu'à croire que nos sentimens existent séparement de nous : le sentiment de la piquure, celui de la douleur, celui du plaisir n'est point distingué de moi qui le sens, mais il est distingué de mon esprit qui l'apperçoit, qui en a la perception, qui réflechit dessus,

qui le compare avec un autre sentiment, com=
=me le sentiment de l'existence et de la distinction
réelle est accompagné de plus de clarté que l'au=
=tre, parceque celui que nous appercevons à
l'égard des corps qui sont ce que nous apperce=
=vons d'une maniere plus lumineuse: nous ju=
=geons qu'il y a une pareille distinction entre
toutes les choses que nous concevons vivement;
c'est par là que les différentes opérations de
notre esprit, c'est-à-dire nous mêmes en tant
que pensants, que sentants, que raisonnants,
sont distinguées de nous comme une partie l'est
du tout dans la composition duquel elle entre.
Cet Esprit lui même est différent de notre ame,
c'est-à-dire de ce qui nous anime, de ce qui nous
rend vivants. Dans notre esprit on distingue
entre l'entendement et la Volonté, c'est-à-dire ce
qui apperçoit de ce qui sent et qui veut ou ne
veut pas

veut pas. Nos perceptions elles-mêmes sont dis=
=tinguées de nous et entr'elles. Entant qu'elles
apperçoivent les objets présens et leurs rapports,
et les rapports de ces rapports, ce sont des pensées;
en tant qu'elles nous rappellent les images des
choses absentes, ce sont des idées.

Cependant toutes ces choses ne sont que
diverses modalités ou manieres d'exister de
notre être, et ne sont pas plus distinguées entr'el=
=les ni de nous mêmes que l'étendüe, la solidité,
la figure, la couleur, le mouvement ou le repos
d'un corps le sont de ce même corps; et malgré
cela on a mis entr'elles une distinction réelle
ou absolüe, on en a fait autant de petites
entités dont nous sommes l'assemblage; en=
=sorte que nous sommes composés d'un million
de petits êtres aussi distingués entr'eux que le
sont les arbres qui composent une forest, et qui

éxistent chacun par des forces particulieres et distinctes.

A l'égard des Etres distingués réellement de nous, on a distingué d'eux-mêmes non seu=lement leurs propriétés, mais encore leurs rap=ports, c'est-à-dire ces mêmes propriétés consi=dérées comme semblables ou comme plus ou moins differentes, et l'on a donné de la réalité à ces diverses choses. On a observé que les corps agissoient les uns sur les autres, s'approchoient ou s'éloignoient, se frapoient, se repoussoient, et qu'ensuite de ces actions et de ces réactions il arrivoit des changemens en eux. En ap=prochant ma main d'un grand feu, j'y sens ce que l'on nomme chaleur; le feu est la cause, et la chaleur est l'effet. Comme pour abreger le discours, on a imaginé des termes universels qui convinssent généralement à toutes les idées particulieres

particulieres qui etoient semblables: on a nom=
=mé Cause en général tout être qui produit
quelque changement dans un autre être distin=
=gué de lui, et Effet tout changement produit
dans un être par un autre. Comme ces termes
excitent en nous au moins une image confuse
d'Etres, d'actions, de réactions, de changements,
l'habitude de s'en servir a fait croire que l'on
en avoit une perception nette et distincte; on
l'a eu perpétuellement à la bouche, et l'on est
venu enfin jusqu'à imaginer qu'il pouvoit
exister une Cause qui fut distinguée réellement
de tous les corps, et qui sans mouvement et
sans action pouvoit produire tous les effets
imaginables. On n'a pas voulu faire attention
que tous les Etres particuliers agissants et ré=
=agissants sans cesse les uns sur les autres
produisoient et souffroient en même tems des

changemens; que le même Etre qui etoit Cause dans l'instant présent, etoit Effet dans le précédent, c'est-à-dire que celui qui produit un changement par son mouvement, a souffert un changement par l'action d'un autre, et que ce changement est ce qui le met en état d'en produire un autre; qu'il peut même être en même tems Effet à l'egard d'un être, et Cause à l'égard d'un autre: que lorsque je pousse un corps avec le bâton que je tiens à la main, le mouvement de ce bâton qui est l'effet de mon impulsion, est la cause de la progression du corps.

On a supposé contre ce qui est démontré par l'expérience, qu'il y avoit des Causes absoluës, des Causes qui n'etoient ni ne pouvoient être Effet. Cependant le mot de Cause ne signifie autre chose que la perception du changement que produit un corps sur un autre, considéré par

rapport au corps qui le produit; et le mot d'Effet, le changement considéré dans celui qui le reçoit.

La progression infinie des Etres qui ont été successivement Cause et Effet, a bientôt fa=tigué l'esprit de ceux qui ont eu la curiosité de rechercher la cause de tous les effets. Sentans leur attention épuisée par la considération de cette longue suite d'idées, ils ont pris le parti de remonter tout d'un coup à une Premiere Cause qu'ils ont imaginée comme la Cause universelle à l'égard delaquelle toutes les Cau=ses particulieres sont des effets, et qui n'est l'effet d'aucune Cause. Ils n'en ont d'autre idée que celle de quelque chose qui produit tout: ce qui est non seulement la maniere d'être des choses, mais encore leur existence. Voilà tout ce qu'ils en sçavent. Ce n'est ni un Corps, ni un Esprit, ce n'est pas même un Etre à

la maniere des Etres particuliers; en un mot ils n'en peuvent dire autre chose, si ce n'est que c'est la Cause Universelle.

Vous sentez par tout ce que je vous ai dit, que ce n'est là qu'une Chimere et qu'un Phantô=me qui n'a tout au plus qu'une existence ob=jective, et qui n'est point hors de l'esprit de ceux qui le considérent. C'est pourtant là le Destin des Grecs, le Dieu de nos Philosophes et celui des Chaldéens, des Juifs et des Chrétiens, c'est-à-dire de ceux qui parlent le plus sensément sur la Religion.

Ceux qui n'ont pas reconnu cette Cause universelle, et qui se sont contentés d'admettre des Causes particulieres, les ont le plus souvent distinguées des corps.

Comme ils voyoient que souvent le même changement ou effet etoit produit par

des actions

des actions ou causes differentes, et que la même action ou la même cause produit des Effets ou changemens differents; ils ont imaginé des Causes particulieres mais distinguées des Etres corporels sensibles. Les uns ont fait les Causes douées d'intelligence et de Volonté, comme ceux qui ont admis des Dieux, des Génies, des Démons, des Intelligences bonnes et mauvaises. D'autres qui ne pouvoient pas concevoir que ces causes agissent volontairement et avec connoissance à notre maniere, ont supposé des influences ou écoulemens des astres, je ne sçai quelles facultés ou vertus, le hazard et mille autres termes ténébreux qui ne signifient autre chose que des causes aveugles et nécessaires. Je me suis étendu beaucoup sur cet article de la difference entre la distinction réelle et la distinction objective, parceque comme vous

le voyez, c'est delà que viennent les variétés qui se trouvent dans les opinions pratiques et spécu=
=latives des hommes. Ils donnent une existence réelle à beaucoup de choses qui n'ont que l'existence spéculative. Comme ce n'est que la liaison et la suite qui est entre les diverses actions et réactions des corps, qui en fait regarder quelques-uns ainsi que la cause des changements qui arrivent; delà on a dû souvent prendre une chose pour la cause d'un effet avec lequel elle n'avoit aucune liaison; et comme de ces changements ou effets résulte notre bonheur et notre malheur, notre plaisir et notre douleur; l'opinion que l'on s'est formée de ces causes est devenûe la regle et le principe de notre conduite. Tout cela est venu de notre imagination qui con=
=cevant comme présens réellement des objets qui ne l'étoient pas, nous a induits en erreur.

De même que notre esprit sépare des

propriétés

propriétés des êtres pour les considerer comme distinguées réellement, il lui arrive aussi bien souvent de réunir des propriétés différentes pour en faire de nouveaux composés. C'est ce qui lui arrive dans le sommeil, pendant lequel nos rêves sont un assemblage bizarre des images imparfaites et sans suite que nous avons reçûes pendant la veille par les sens extérieurs. Il y a des tems où nous rêvons tout éveillés, et en général ceux qui ont l'imagination un peu vive, sont presque toujours dans cet état. Delà ces fictions folles et monstrueuses des Poëtes et des Peintres, ces Chimeres, ces Centaures, ces Satyres, ces Sphinx, ces figures des Divinités d'Egypte, telles que les songes d'un malade seroit encore plus sensés. Mais après tout l'erreur la plus dangereuse n'est pas de croire qu'il existe de tels corps et de tels êtres, elle ne peut séduire que ceux qui

comme des enfans et de foibles femmes, trem=
=blent au nom des ...... et des lamies. C'est
à l'égard des perceptions intérieures que ces
réunions vicieuses de propriétés séparées produi=
=sent les plus grandes erreurs. On se persuade
que ces assemblages de propriétés sont des êtres
réels et qu'ils existent hors de nous. On a joint
ensemble les idées de Cause, d'Intelligence, de
Volonté, de Puissance, de Bonté ou de Malice et
l'on donne le nom de Dieu à cet assemblage.
On s'accoutume à le considérer comme quelque
chose de réel, on oublie que c'est son propre
ouvrage; à force d'échauffer son imagination
on en vient jusqu'à se persuader que non seu=
=lement sa volonté est cause de tout ce qui nous
arrive, mais que le moyen de lui plaire est
d'observer telles ou telles choses. Cette opinion qui
ne sert de rien pour rendre les hommes meilleurs
et plus

et plus vertueux, leur fait négliger les précautions de la prudence, et perdre l'usage de la Raison.

Dans les matières qui ne dépendent pas du sentiment extérieur ou intérieur, le commun des hommes est très disposé à s'en rapporter au témoignage d'autrui; s'ils ont une imagination vive et forte qui leur fasse parler des choses comme si elles etoient devant leurs yeux, si l'air du visage, le ton de la voix, le geste ne démentent point cette persuasion, on les regarde comme des gens plus éclairés que les autres; il suffit que dans le reste de leurs actions ils ne donnent aucune marque de folie. On n'examine point si ce qu'ils nous disent ne répugne point à ce que nous voyions et à ce que nous sentons de plus certain.

En réunissant et rassemblant ce que je viens de dire sur les causes de la variété des opinions humaines, il en résulte

1º Que les hommes s'accordent tous à chercher le plaisir et fuir la douleur.

2º Qu'ils conviennent encore assez à se déter=
=miner dans cette recherche et cette fuite par l'idée du plus grand plaisir et de la plus grande douleur.

3º Qu'ils ne conviennent pas à reconnoître les mêmes plaisirs et les mêmes douleurs pour les plus grandes; que la variété de la construction de leurs organes rend les uns sensibles à certaines choses qui effleurent à peine les autres.

4º Que cette différence paroit encore bien davan=
=tage dans les plaisirs et dans les douleurs de l'esprit, c'est-à-dire dans ces sentimens qui sont produits en nous par les organes intérieurs et par la perception des objets qui n'existent point hors de notre esprit, et qui peuvent être de d'au=
=tant plus d'espèces différentes qu'il y a de diver=
=ses combinaisons dans la disposition des organes

intérieurs

intérieurs et de diverses constitutions dans la nature des liqueurs dont le mouvement cause l'impression que reçoivent ces organes.

5.° Que les hommes confondant aisément la réalité des objets qui existent hors d'eux avec l'existence objective des Phantômes d'idées et de perceptions qui sont présens à leur esprit et à leur imagination ; ils se sont conduits à l'égard de ceux-ci comme ils font à l'égard des autres, s'étant accoutumés à dire que les objets extérieurs à l'occasion desquels ils éprouvoient leurs sensations, étoient causes de ces sentiments, et en conséquence se déterminant à chercher ou à fuir ces objets, ils en ont fait de même à l'égard des sentiments interieurs et des objets de leurs perceptions intérieures.

Ces objets sont devenus la cause de leurs sentiments, et il est arrivé que ces objets étant

infiniment variés, on a imaginé un nombre infini de causes différentes, et comme les sentimens intérieurs ont souvent plus de force que ceux qui viennent de dehors, ces causes intérieures et imaginées sont devenües les motifs les plus efficaces de nos actions.

Les erreurs dans lesquelles nous tombons à l'occasion de ces êtres objectifs, sont les plus nombreuses et les plus dangereuses. Elles viennent ordinairement de ce que nous n'apportons pas assez d'attention à les considérer, de ce que nous les confondons avec des êtres réels, de ce que nous décomposons et recomposons nos idées avec trop de précipitation et sans examiner si les diverses qualités que nous joignons ensemble, ont jamais été unies ensemble réellement, si même elles ne s'excluent pas l'une l'autre directement, ou si du moins elles ne sont point

inséparables

inséparables de certaines propriétés qui s'excluent mutuellement. Par exemple, à la premiere vûe nous croyons qu'il peut exister une puissance, une cause, et une sagesse infinie, parceque nous ne considérons que les propriétés de sagesses, de causalité, de Puissance, et celle de l'existence des choses finies que nous voyons exister: mais nous ne faisons pas réflexion que le terme d'Infini est incompatible avec l'existence de quelque chose de fini, c'est-à-dire qu'il emporte avec lui l'impos=sibilité d'exister. Qui dit une force infinie, une quantité infinie, dit quelquechose que l'on ne peut déterminer, dont on ne peut avoir une idée juste et ressemblante, parceque quelqu'étendüe qu'elle soit, elle sera au dessous de la chose que l'on voudra représenter. Un nombre infini est celui qui ne peut être ni conçu ni exprimé: car supposé qu'il y en eut un tel, on demande si l'on ne peut

par en oter une certaine partie, la moitié, par exemple; cette moitié est finie, on peut la compter et l'exprimer; mais en la doublant, on aura la somme égale au nombre infini, laquelle sera déterminée et à laquelle on pourra au moins ajouter une unité, alors cette somme sera plus grande qu'elle n'étoit; cependant elle étoit infinie, c'est-à-dire telle que l'on ne pouvoit rien y ajouter, et malgré cela on y peut ajouter; elle est donc en même tems finie et non finie ou infinie; elle a donc des propriétés exclusives, et c'est la même chose qu'un corps blanc qui n'est pas blanc, c'est-à-dire une chimere, de laquelle nous ne pouvons rien dire, si ce n'est qu'il n'y a aucun tems dans lequelle elle puisse exister.

Ce que j'ai dit d'un nombre ou d'une quantité infinie, je le dirai d'une cause ou d'une puissance, d'un mouvement &c. parceque

comme

comme il y a divers degrés de force, et d'action, c'est-à-dire des causes plus ou moins produisantes, plus ou moins étendûes, je regarde ces degrés comme des unités dont la somme exprime la quantité de force et d'action qu'ont ces causes, et j'en dis tout ce que je dirois des nombres, c'est-à-dire qu'une force ou une cause infinie audessus de laquelle on n'en puisse concevoir ou que l'on ne puisse augmenter en la doublant, est impossible, n'existe point, n'a point existé, et n'existera jamais.

Examinons maintenant quelle peut être la cause de l'erreur où nous tombons à l'égard de l'existence objective que nous confondons perpétuellement avec l'existence réelle; elle vient cette erreur de ce que nous attribuons à nos idées objectives des propriétés et une existence qui ne conviennent qu'aux objets réels et hors de nous, de ces mêmes idées. Lorsque je vois un bâton

plongé à moitié dans l'eau, je suis tenté de croire qu'il est courbé, et à n'en croire que mes yeux, je lui attribuërai la propriété de la cour=bure; cependant cette propriété ne convient qu'à la façon dont j'apperçois le bâton, ou, ce qui est la même chose, à la perception du bâton, et point dutout à ce bâton lui même: la preuve en est qu'en consultant plusieurs sens diffé=rents, et le regardant en diverses situations je m'assure qu'il est droit, et que la cause de mon erreur n'est venuë que de l'attribution que je lui ai faite d'une propriété qui au fond n'appartenoit qu'à l'idée que je m'en étois formée: lorsque je dors, quelque vives que soient les impressions que j'ai reçües de mes songes, je connois à mon réveil que les objets de ces perceptions et de ces sentimens n'existoient point hors de moi à la maniere des objets de

mes sensations

mes sensations et perceptions extérieures.

Suivons le même procédé dans la considé=ration de ces objets intérieurs qui ne sont pré=sens qu'à notre esprit, comparons les entr'eux, et que ceux qui nous donnent des images vives, nettes, distinctes, des images toujours semblables, soient la regle à laquelle nous comparions ces images confuses, obscures et voltigeantes qui nous séduisent pour l'ordinaire. Non seulement nous verrons qu'elles ne sont que dans notre esprit, mais qu'elles y sont accompagnées d'un sentiment très fort et très constant de leur non éxistence, et que ceux qui leur donnent cette existence, forment des Phantômes spirituels qui n'ont pas plus de réalité que les chimeres et les Sphinxs; ou plutôt qu'ils se servent de termes auxquels ils ne peuvent pas attacher plus de sens qu'à ceux de noire blancheur,

de froide chaleur, de dure mollesse, qui joignent ensemble des idées incompatibles.

Je n'ai pu m'empêcher de prévenir dans ce que j'ai dit ci-dessus une partie de ce que j'avois à dire sur ce que la raison nous apprend au sujet de cette Premiere Cause, de ce Souverain Etre qui est l'objet du culte Religieux de tous les hommes; j'ai fait voir qu'une telle Cause in=finie n'etoit présente à notre esprit que d'une présence objective, et même qu'elle y etoit com=me non existante et comme impossible.

Quelque chose que nous disent les Philoso=phes partisans du Systeme Religieux pour nous prouver l'existance d'un être tel que leur Dieu, ils ne prouvent autre chose sinon qu'il n'arrive rien qui ne soit l'effet d'une Cause; que le plus souvent nous ne pouvons connoître les causes immédiates des effets que nous voyons; que lors

que lors même que nous le pouvons, les causes sont elles-mêmes des effets à l'égard des autres causes antérieures qui les ont produits, et ainsi à l'infini : mais ils ne montrent pas qu'il faille en venir à une premiere Cause eternelle qui soit la cause universelle de toutes les causes particulié=res qui produisent toutes les proprietés des Etres, et même leur éxistence, et qui ne dépende elle même d'aucune cause. Il est vrai que nous ne connoissons pas la liaison, la suite et la progression de toutes les causes : mais que conclure delà ? L'ignorance d'une chose n'a jamais pu être un motif raisonna=ble de croire ni de se déterminer. Je ne sçai quelle est la cause d'un certain effet, je ne puis en assigner une qui me satisfasse, faut-il pour cela que je me contente de celle que me donnera un autre homme qui me dira qu'il en est satisfait, lorsque je verrai qu'une telle cause est impossible ;

lors qu'avec une ignorance égale à la mienne, il n'aura sur moi d'autre avantage que celui de la présomption par laquelle il croira sçavoir ce quil ignore. Il en est arrivé autant à un Marchand d'Aléxandrie, il avoit porté aux Indes entr'autres curiosités quelques unes de ces machines hydrauli=ques qui servent à marquer le tems, elles firent l'admiration de ces Barbares peu intelligents dans les Méchaniques. Ils chercherent longtems à deviner quelle pouvoit être la cause de ces mou=vemens, et n'en pouvant venir à bout, enfin l'un d'entr'eux plus hardi que les autres décida que ces machines etoient des animaux d'une certaine espèce, et parceque les autres ne pouvoient lui montrer que les mouvemens de cette machine vinssent d'un autre principe que de quelque chose qui fut semblable à ce qui nous fait mouvoir, il se croioit en droit de les obliger d'admettre son explication.

Les Philoso=

Les Philosophes et les Partisans du Système Religieux prétendent que, parceque nous ne pouvons expliquer les causes de tous les effets, ni parcourir la suite infinie des causes, il faut que nous admettions leur opinion de l'existence d'une cause universelle; mais tant qu'ils ne pour=ront me la rendre probable, tant qu'elle impli=quera contradiction dans mon esprit, et n'y en=trera qu'accompagnée du sentiment de la fausseté, je serai en droit de la rejetter. Quoique je ne puisse rendre raison de tout, et qu'il y ait bien des choses dans l'univers au sujet desquelles je demeure dans l'ignorance; un Philosophe ne doit point avoir honte de convenir de cette ignorance, quand il a lieu de croire qu'elle est invincible, et qu'il voit qu'elle lui est commune avec la plus raisonnable partie de son espece. Non, ma chere Leucippe, ce n'est pas de leur —

ignorance que les hommes doivent rougir, ce n'est point elle qui leur est dangereuse, une igno=
=rance modeste nous oblige de nous tenir en suspend, elle ne nous fait rien entreprendre témérairement; c'est la présomption ou la fausse persuasion de connoître qui nous empêche de remplir les devoirs naturels, qui nous expose à des maux réels, qui nous prive des avantages sur lesquels est fondé notre bonheur, et ce qui est de plus grande conséquence pour le genre humain, c'est elle qui a enfanté le fanatisme religieux et Philosophique qui n'a jamais servi qu'à troubler l'ordre public et à détruire le bonheur des particuliers. Ainsi je supporte sans dou=
=leur le vuide que les Déistes croient remplir par la supposition d'une cause intelligente, infinie en durée, en force, en propriétés et en actions. Cette supposition ne serviroit qu'à m'emba=

m'embarrassent de nouvelles difficultés. Quand je leur demande de m'expliquer la nature et les propriétés de cette cause, je trouve qu'ils ne s'accordent qu'en un seul point, qui est, que c'est la cause par excellence; mais sur le reste ils sont dans une variation continuelle, non seulement les uns avec les autres, mais encore chacun d'eux avec lui même à mesure qu'ils avancent dans le détail de leurs opinions, leur absurdité augmente par les suppositions par=ticulieres qu'ils sont dans la nécessité de faire à chaque pas. Que leur hypothese soit contra=dictoire, il est facile de le montrer. Dans tous les Systemes la derniere cause à laquelle il faut remonter, soit qu'on la nomme Destin, Nécessité, Nature, Cause universelle, Dieu suprême, est confondüe avec les Etres particu=liers. Car enfin, si la volonté permanente et

perpetuellement agissante de cette cause produit l'existence des êtres et de leurs propriétés, si cette existence n'est autre chose que la volonté de cette cause, ce n'est qu'un acte de sa volition, qu'un attribut, qu'une propriété qui n'est pas distinguée d'elle autrement que nos pensées le sont de nous, que la couleur l'est du corps coloré, l'action du corps agissant. Si Dieu est cette cause universelle, les êtres particuliers qu'il produit, n'ont qu'une existence objective, c'est-à-dire qu'ils participent de celle de Dieu, dont ils sont autant d'attributs, de propriétés et de parties, ensorte que Dieu n'est autre chose que l'assemblage de tous les êtres particuliers que l'univers renferme; opinion soutenue par un grand nombre de nos Philosophes sur tout par les Stoïciens qui ont entrepris d'y ajuster le culte de toutes les Nations en

changeant par des allégories très peu suivies toutes les Divinités en autant de parties de l'u=
=nivers, ou d'attributs des êtres particuliers. Les Platoniciens ont prétendu que cette cause devoit être absolument distinguée de l'univers, puisqu'elle l'avoit produit, et que la production et l'existence de tous les êtres est l'effet de son action ou de sa volonté. Voici ce qu'ils entendent par le terme de production.

Le mouvement est produit par un autre mouvement, la figure des corps est produite par la différence de couleur et de dureté de ces corps et de ceux qui les entourent immédiatement: la solidité ou dureté des corps est produite par la différence de la direction et de la quantité ou vitesse du mouvement des petites parties de ces corps et de celles de l'air qui les entourent. Nous avons l'idée de toutes ces choses, nous

les concevons aisément, parceque nous avons vû des corps acquérir ces diverses propriétés de mouvement, de figure, de couleur, de dureté. Nous avons été témoins des changements qu'ils ont soufferts, et des causes qui les ont produits en eux. Mais pour la cause de l'existence des corps et de la matière, comme nous n'en avons jamais vû passer du néant à l'être, nous ne pouvons comprendre ni comment cela se fait ni même que cela se fasse.

Ces termes de Production des êtres et de com=mencement de leur existence ne sont accom=pagnés d'aucune idée en nous: il vaudroit donc mieux dire, si nous ne voulons pas nous contenter de l'aveu de notre ignorance, que les corps et la matière existent par eux mêmes et par leurs propres forces, que leur existence est nécessaire. Ce qui nous ramene au Systême

des Stoïques

des Stoïques. Si la cause de cette existence est la volonté de Dieu, comme nous n'avons point l'idée d'une volonté sans un motif et une raison qui détermine à vouloir, parceque vouloir, c'est préférer une chose à une autre; on demande quel sera le motif de cette volon=té? Si ce sont les êtres mêmes, comment ce qui n'est pas et qui n'a jamais été ni en soi ni en ses idées, peut-il être conçû, être imagi=né, servir de motif et déterminer la volonté de Dieu? Si ce sont les idées de ces êtres que l'on suppose exister en Dieu, d'où lui sont-elles venûes? Ce ne peut être des êtres, qui n'ont jamais existé; elles sont donc aussi anciennes que lui; elles sont donc une partie de lui-même et de sa substance: mais Dieu dans cette hypothese conçoit-il les êtres comme devant exister? Si cela est, quelle est la loi qui

leur a imposé cette nécessité ? Ce n'est pas sa volonté, puisque sa volonté n'est point la cause de l'existence de ces idées ou perceptions, et qu'il n'est point le Maître de se les donner, de les produire ni d'y rien changer ; elles sont immuables et eternelles comme lui, mais cependant cette existence est nécessaire, et Dieu n'en est point la cause. Il y a donc une autre cause que lui, une autre cause nécessaire et dont il suit les loix, par conséquent il n'est pas la premiere Cause, ce qui est contre la supposition. S'il ne conçoit pas les Etres comme devant exister, ses perceptions sont fausses et ne représentent pas les Etres tels qu'ils sont, et par conséquent elles ne peuvent être un motif raisonnable d'agir, puisque ce ne sont ni les êtres ni les idées des êtres qui déterminent la volonté de Dieu à agir ; il reste qu'il soit déter=

=miné par une cause antérieure, à moins que l'on ne dise que sa volonté se détermine par elle même, par sa propre nature, qu'elle est la cause d'elle même, c'est-à-dire, cause aveu=
=gle.

J'avoüe que ces termes ne sont pour moi qu'un vain son destitué de toute signi=
=fication et de tout sens, et si je voulois faire un systême, j'aimerois encore mieux dire que tout ce qui existe, existe nécessairement, a toujours existé, existera toujours, et qu'il ne peut ne pas éxister; que par ses divers chan=
=gemens il passe d'une modification à l'autre, qu'il acquiert et qu'il perd des propriétés, mais que son existence, sa force d'éxister est toujours la même.

Voila le parti que je prendrois, si j'étois obligé d'embrasser une opinion sur cette matiere,

dans laquelle cependant je préférerai toujours un aveu sincère de notre ignorance invincible; parceque je ne vois aucune raison suffisante pour décider surement.

Je pourrois m'en tenir là, ma chere Leucippe, et me contenter d'avoir prouvé contre les Partisans du systeme religieux que l'existence d'une cause universelle est impossible, et que leur Divinité n'est autre chose qu'un Spectre ou un phantôme de notre imagination qui n'a aucune réalité distin=guée de nous même, et qui existe dans notre esprit tout au plus comme les objets de nos songes. Mais je veux aller plus loin contr'eux, et voir si en leur accordant que ce phantôme peut exister réellement hors de nous, ils pourront établir les conséquences particulières qu'ils tiennent de cette hypothèse.

Je Suppose donc avec nos partisans de cette religieux qu'il existe un Etre Cause universelle non seulement des modifications des Etres particuliers, mais encore de leur existence, qui les a fait, qui les conserve, qui les change et qui les détruit, dont la volonté est la source et le principe de toute existence, n'y en ayant aucune qui n'en emane et n'en découle, qui peut subsister sans ces Etres, et sans lequel ils ne peuvent subsister, que cependant il est réellement distingué de ces Etres qui ne sont ni ses attributs ni ses parties; quoiqu'ils n'aient pas une existence séparée, indépendante réellement de la sienne. Je Suppose encore qu'un tel être doüé d'intelligence et de volonté à la manière des hommes, quoiqu'exempt de nos deffauts, nous aient donné avec l'existence une force que nous appellons volonté et par laquelle

nous agissons, l'usage que nous ~~en~~ faisons de cette force n'est raisonnable, n'est capable de lui plaire, de lui devenir agréable, et par conséquent de nous rendre heureux, que lors=
=qu'il est conforme à ses vües, à ses loix et à ses volontés.

Je demande d'abord à nos défenseurs de l'existence de la Divinité, si la loi, la regle, la volonté par laquelle il conduit les êtres, est de même nature que notre volonté, que la force que nous croyons appercevoir en nous; si dans les mêmes circonstances il peut vouloir et ne vouloir pas, si la même chose peut lui plaire et lui déplaire, s'il ne change pas de sentiment, si la loi par laquelle il se conduit est immua=
=ble; si c'est elle qui le conduit, il ne fait que l'exécuter et il n'a aucune puissance. Cette loi nécessaire, qu'est-elle elle même? Est-elle distin=
=guée

=quée de lui et des Etres ou des perceptions qu'il en a? n'est-ce que la perception des rapports de convenance ou de disconvenance qui sont entre les choses ou leurs idées? ce sont là autant de questions que l'on ne peut résou=dre, et les réponses que l'on y feroit, seroient ou absurdes ou inintelligibles. Car enfin une détermination de cette espece ne peut venir que de l'action des êtres extérieurs qui font sur un objet une impression qu'il ne peut que rece=voir.

Si au contraire cet être peut changer de sentiment et de volonté sans que les circons=tances changent, je demande 1° pourquoi il est changé? quel est son motif? il lui en faut un, et un raisonnable, car cet Etre doit nous sur=passer en sagesse, comme il nous surpasse en puissance. L'on ne peut imaginer ce motif

qui n'est ni dans les objets ni dans leurs idées ou perceptions, puisque par la suppo=sition il n'y a rien de changé: mais si je vais plus loin et demande 2º s'il sçait d'a=vance s'il changera de volonté? s'il l'ignore, qu'est-ce qu'un pareil Etre qui ne prévoit pas ce qu'il fera? s'il le prévoit et qu'il ne puisse se tromper, comme il le faut supposer pour en former une idée convenable, il est donc arrêté, indépendamment de sa volonté, qu'elle agira de telle ou de telle façon? Qu'est-ce que cette loi que sa volonté suit? où est-elle? d'où tire-t-elle sa force? Je n'ai encore trouvé personne parmi eux qui puisse répondre raisonnablement à ces questions. Si ce Dieu n'est point libre, s'il est déterminé à agir en conséquence de certaines loix qu'il ne peut changer, c'est une force semblable au

Destin

Destin, au Sort, à la fortune, et je ne vois pas qu'on puisse le toucher ni le fléchir par des voeux, par des prieres, ni par aucun culte, et par conséquent comme il ne fera jamais que ce qu'il doit faire, la Religion est une chose absolument inutile.

Mais, dira-t-on peut être, la même loi qui a déterminé les volontés et les decrets de la Divinité a déterminé aussi que la pratique de cette religieuse observance des cérémonies et la croyance des Dogmes seroient nécessaire=ment suivies du bonheur. Ceci est un fait que l'on avance et dont il faut donner la preuve. Auparavant que d'entrer dans ce détail, permettez moi de faire quelques réflexions sur la nature de la Volonté, et de rechercher si nous en avons une connoissance exacte.

Nous avons sentiment et perception de notre volonté, c'est-à-dire, d'une force par laquelle nous nous portons vers les objets agréables et nous nous éloignons de ceux qui sont désagréables. Nous concevons cette force en nous comme quelque chose de semblable au mouvement que nous appercevons dans les corps, parceque tout ceque nous voulons concevoir avec clarté et vivacité, nous le rapportons aux propriétés des corps.

Ainsi nous allons examiner le mouvement et ses différentes especes dans les corps.

Parmi les corps, les uns se meuvent parcequ'ils sont frapés ou poussés, par exemple, lorsque je coupe la corde qui tient un corps pésant suspendu en l'air, ou la corde d'un arc tendu, il arrive que sur le champ le corps pésant descend sur la terre, et l'arc se détend et se

et se redresse. Mais cette expérience ne m'ap=
=prend autre chose, sinon qu'il y a des corps
qui se meuvent sans que je voie la cause de
leur mouvement : elle ne m'apprend pas qu'ils
aient en eux mêmes cette cause de leur mou=
=vement ; les hommes et les Etres vivants se
remuent de même, sans qu'on voie rien
d'extérieur qui les pousse ; nous sentons à la
vérité que ce mouvement d'une volonté que
nous sommes tentés de croire être la cause de
ce mouvement ; mais comme il arrive sou=
=vent que nous sommes mis en mouvement
sans le concours de notre volonté et quelque=
=fois malgré elle, comme il arrive dans les
mouvemens involontaires, que souvent notre
volonté ne peut ni produire du mouvement
ni arrêter celui qui est excité dans certaines
parties de notre corps, comme les bras, les

jambes, la langue ; il est evident que notre volonté toute seule n'est pas suffisante pour produire du mouvement en nous, et qu'il faut le concours d'une autre cause quelle qu'elle soit. Il y a donc en nous deux sortes de mouvement, l'un involontaire, qui se fait sans le concours de la volonté, et quelquefois même malgré elle, et que l'on peut nommer mouvement forcé, mouvement contraint ; l'autre mouvement est volontaire qui est accompagné du concours de la volonté et que j'explique par cette sup=
=position. Vous avez vu ces machines que l'on met au haut des tours pour marquer de quel coté souffle le vent ; si la lame de metail qui est placée sur un pivot et qui tourne facilement, etoit animée et qu'elle eut un sentiment qui lui fit éprouver du plaisir à se tourner vers le septentrion, elle auroit toujours une pente,

une inclination, une tendance à se tourner vers ce coté, et dez que le vent du midi soufleroit, elle croiroit se tourner d'elle même vers le nord, quoiqu'elle ne contribuât pas plus à son mouvement que lors qu'elle se tournoit vers tous les autres cotés pour lesquels elle auroit plus de répugnance. Nous n'avons point de preuve que nous soyons d'une autre nature que cette machine; mais comme nous n'avons pas non plus de preuves que nous lui soyons semblables, il ne faut pas décider si dans certaines ocasions où notre volonté concourt en apparence avec la cause de nos mouvemens, elle ne fait que les accompagner sans avoir aucune force de les produire, ou si elle a effectivement une force qui se joignant à la cause de nos mouvemens, la mette en état de les produire. Il faut plutôt examiner si

cette force, ce mouvement intérieur dela Volonté, cet effort, cette tendance, est produite au dedans dela Volonté par elle même, ou si elle la recoit d'ailleurs. La volonté n'a que deux efforts ou tendances, l'un pour s'approcher des objets agréables, l'autre pour s'éloigner des objets désagréables; elle a une tendance vers les uns et une répugnance pour les autres, et l'une et l'autre sont invincibles: la difficulté est de sçavoir si cette force est dans la volonté ou si elle est dans les objets; si elle se porte, ou se retire d'eux, ou si ce sont eux qui l'attirent ou qui la re=
=poussent. Cette question paroit insoluble; et cependant sans la résoudre, on ne peut enten=
=dre les fameuses questions dela liberté qui partagent nos Philosophes; car tout se réduit dans ces questions à sçavoir 1.° si la Volonté est nécessairement déterminée par l'apparence

du plus grand plaisir ou de la plus grande douleur en général. 2°. Si à l'égard des objets particuliers elle peut se les représenter comme étant ou n'étant pas la cause nécessaire des impressions du plus grand plaisir ou de la plus grande douleur, si par considération elle peut ajouter à la force par laquelle les objets agissent sur elle, si elle peut augmenter leur action et de non déterminante, lorsque la différence qui est entre les divers degrés de plai=sir ou de douleur est considérable, ou lors=qu'un seul objet est présent à l'esprit et agit sur elle, il est clair que la volonté est déter=minée conformément à l'apparence de cet objet, et qu'elle n'a que la force de vouloir, c'est-à-dire, d'être mûe. Mais lorsque deux ou plusieurs objets nous frappent et nous poussent de divers côtés avec des forces à peu près égales,

comme nous ne sommes entrainés dans le premier instant vers aucun, mais que nous nous sentons poussés vers tous presque dans le même tems, nous sommes fort portés à croire que c'est nous même qui nous sommes determinés et qui avons rendu l'une de ces impressions efficace. Nous croyons que la superiorité qu'elle a acquise, est un effet du concours de la volonté qui s'est jointe à elle. Si nous nous contentons de consulter un certain sentiment confus de ce qui se passe en nous, nous jugerons que cela est ainsi, et nous appellerons liberté cette force que nous croyons avoir de nous determiner independamment de l'action des objets. Mais si nous considérons que nous recevons l'impression des objets d'une maniere entierement passive, et à laquelle nous ne pouvons apporter aucun changement;

que nous ne produisons pas nos perceptions, mais qu'elles nous viennent du dehors: nous penserons que la volonté en nous n'a pas plus de force que la faculté d'appercevoir, et que de même que nous ne contribuons en rien à l'evidence des objets que nous appercevons, nous ne contribuons en rien à l'apparence des motifs qui nous déterminent à vouloir, et par conséquent nous dirons que l'on ne doit point distinguer entre les actions libres et volontaires, que ma volonté n'est pas moins forte lorsque je retire ma main du feu qui me brule, que lorsque je la trempe dans l'eau pour la laver; quoique je sois déterminé bien plus fortement à l'une de ces actions qu'à l'autre. Toutes les actions auxquelles ma vo=lonté concourt, seront également libres, parceque qu'elles seront toutes également volon=

=taires : il n'y aura que les actions involontai=
=res et contraires à la volonté qui ne seront
pas libres, par exemple, le battement de mes
arteres, les convulsions d'une grande maladie,
la crainte d'un homme infiniment fort qui me
prendroit le bras pour me faire enfoncer un
poignard dans le sein de mon meilleur ami,
tandis que je fais inutilement tous les efforts
possibles pour m'en deffendre. Ceux qui font
consister la liberté dans quelque chose de plus
que le concours et le consentement de la volonté,
n'ont point d'idée de ce qu'ils disent, et ne peu=
=vent en communiquer à ceux qui les écou=
=tent. Le commun des hommes qui dans les
choses de sentiment marchent d'une maniere
plus sûre que les raisonnemens abstraits, par=
=ce qu'ils se laisse conduire à leur sentiment, —
appelle actions libres toutes celles qui sont

volontaires

volontaires, et il croit que la volonté a d'autant plus de force pour le déterminer que celle des objets extérieurs est moins marquée et moins sen=sible, il appelle mouvemens libres tous ceux auxquels la volonté consent.

Cela posé, examinons si dans la Supposi=tion d'une cause intelligente, d'une Divinité qui produit toutes les actions des Etres particuli=ers, il doit et peut y avoir des actions qui lui soient plus agréables les unes que les autres, ou ce qui est la même chose, des actions justes ou in=justes par elles-mêmes au sens où nous prenons ces termes.

C'est de cette Cause infinie que nous tenons non seulement notre existence, mais encore les affections, manieres ou modifications de cette existence. C'est par son action que nous recevons toutes nos impressions et nos perceptions, puisque

les objets n'ont pas la force d'éxister par eux mê=
=mes, loin d'avoir celle d'agir sur nous ; quand
même ils l'auroient, ce seroit de dieu qu'ils la
tiendroient, et au moins par sa direction qu'ils
l'exerceroient.

Quant à nous, c'est de lui que nous tenons
toutes nos affections ; c'est de lui que nous tenons
toutes nos perfections et imperfections ; nous
n'avons que ce qu'il nous donne, et par nos
propres forces nous ne pouvons rien produire
en nous ni y rien changer ; nous sommes
précisément tels qu'il nous a faits, et seulement
parcequ'il nous a faits tels : donc quelques que
nous soyons, nous sommes toujours confor=
=mes à sa volonté, puisque rien n'existe qu'il
ne le veuille, et qu'il n'y a point d'autre cause de
l'éxistence que sa volonté. De cela seul qu'une chose
existe, on peut et doit conclure qu'il le veut.

Il faut

Il faut donc conclure qu'il n'y a aucun Etre particulier, aucune modification, aucune qua=
=lité de ces Etres qui soit plus conforme à la volonté de Dieu qu'une autre; que par rapport à lui tout est égal, et que ce que nous appellons perfections et imperfections, justice ou injustice, bonté, méchanceté, vérité, fausseté, sagesse, folie &c. ne different que par le rapport que les objets ont avec nous, et par rapport aux impressions de plaisir et de douleur, d'agrément et de désa=
=grément que nous en recevons. Toutes ces choses ont une égale réalité en elles mêmes et sont égalément les effets nécessaires d'une volonté tou=
=jours efficiente et la seule cause efficiente de tout ce qui existe.

Vous sentez assez, Ma chere Leucippe, l'impossibilité de concilier ces conséquences avec le dogme religieux; c'est elle qui a porté ceux

qui le deffendent, à dire que Dieu ne produit que les mouvemens des corps, et que ceux de la volonté sont produits par une force qui est dans la volonté : mais je leur demanderai ce que c'est qu'une telle force qui existe et qui agit independamment de la cause universelle ; elle n'est donc plus universelle ? Contre la supposition cette cause prête-t-elle son action ? Concourt-elle avec notre volonté ? Encore car elle y prête son consentement ou elle le refuse ; s'il elle consent, elle est complice de toutes les actions de notre Volonté ; s'il elle n'y consent pas, elle est moins puissante que cette volonté particuliere, puisque contre son gré elle obeït à ses loix.

Quelle idée nous donne-t-on de la Divinité ? Quoi, ce Dieu Maitre absolu de l'univers ne se fera obeïr que par les êtres inanimés, que par la ~~maniere~~ matiere ? Mais le monde intelligent, le

monde

monde des esprits, celui que nous croyons le plus parfait et le plus noble ne sera point as=sujetti à ses loix? envain ce Dieu fera tous ses efforts pour les porter à les executer, envain il y attachera sa gloire et son bonheur, tous ses efforts seront inutiles, et ne serviront qu'à lui rendre plus douloureux le mauvais succez de ses tentatives. Mais comme je crains que malgré la vérité et l'évidence de ces raisonne=mens, ils ne paroissent trop subtils aux Par=tisans du sisteme religieux, Esprits grossiers et superficiels; il leur faut des raisonnemens palpables. Il faut leur accorder que ce Dieu a donné des loix aux hommes, et que les hommes sont les maitres d'exécuter ou de violer ces loix.

Cela supposé, voyons quelles doivent être ces loix, et à quelles marques on pourra les

connoître. Ces loix se réduisent à trois Chefs, la soumission de notre esprit par la croyance de certaines vérités spéculatives, l'observa=tion de certaines regles dans la Morale et dans la jouissance des objets de nos sensations, enfin la pratique de certaines cérémonies établies pour lui témoigner notre attachement et notre respect, si le principe des Partisans du culte religieux est vrai. Ces loix etant commu=nes pour tous les hommes, elles doivent leur être connües à tous, ou du moins ils doivent tous avoir des facilités egales pour en acque=rir la connoissance et pour en ressentir la vérité. Une loi n'oblige que quand elle est connüe; et pour qu'elle soit censée connüe, il faut qu'elle soit accompagnée et revêtüe de certains caracteres, sans lesquels elle est de nulle autorité.

Voyons

Voyons donc quelles sont les loix gra=
=vées dans l'esprit et dans le coeur de tous les
hommes, au moins de ceux qui y font atten=
=tion et qui cherchent à les connoître. Quant
à leur esprit, je les vois convenir sur cer=
=taines verités générales qui concernent les
propriétés des corps et leurs rapports de
grandeur et de quantité ; mais ce sont des
verités seches et de pure speculation qui leur
apprennent qu'ils voient en tout tems et en
tous lieux les mêmes propriétés des corps, et
qu'ils en reçoivent les mêmes impressions.
Les vérités mathématiques ne roulent que
sur les mesures de la grandeur et sur les
proportions des nombres, cependant ce sont
les seules sur lesquelles les hommes con=
=viennent. On les acquiert par l'expérience,
et on s'en convainc par l'uniformité que

l'on apperçoit dans toutes les impressions que les objets extérieurs font sur nos sens, qui sont comme je l'ai déja dit, les organes par lesquels nous aquérons des connoissances vraies et certaines. Les plus sublimes vérités de la Géo=métrie ne sont que des conséquences de ces vérités communes, et les Démonstrations ne font qu'appliquer à un cas une vérité dont nous sommes déja convaincus par une expé=rience habituelle et journaliere qui a été ré=pétée un million de fois. Toutes les autres connoissances qui passent pour certaines, n'ont point ce degré de certitude; nous sommes seurs de voir ce que nous voyons, mais nous ne le sommes presque jamais qu'il y ait quelque chose hors de nous qui soit précisément tel que nous le voyons. Il faut un grand nombre d'experiences faites et répétées avec

bien des précautions pour produire en-
nous un dégré de conviction pareil à celui
des vérités géométriques: s'il y a quelques-
autres vérités, elles sont en petit nombre et
communes à tous les hommes qui ne sont
pas dépourvûs de sens, à l'occasion desquels
ils reçoivent les connoissances qu'elles ac=
=compagnent; elles se bornent à nous appren=
=dre que nous éprouvons telles ou telles-
sensations à la présence de tel objêt. Voila
toutes les vérités spéculatives que nous
pouvons regarder comme des loix com=
=munes suivant lesquelles les hommes
doivent conduire leur esprit, non qu'ils
apportent avec eux en naissant la connois=
=sance de ces vérités gravées dans leur-
esprit, mais parceque'elle s'y grave de la
même façon et avec la même force à-

proportion des expériences qu'ils font et de l'attention qu'ils y prêtent.

Quant au cœur, c'est-à-dire, au sentiment et à la volonté, il est vrai que j'y vois une loi gravée dans le premier instant de son exis=tence, c'est-à-dire, l'amour du plaisir et l'aversion de la douleur: cette loi est généra=lement observée par tous les hommes, il n'y en a aucun qui s'en écarte un seul instant. Cette loi a attaché le plaisir aux actions pro=pres ou même nécessaires à notre conserva=tion, elle a attaché la douleur à celles qui y sont contraires, et par un instinct naturel l'amour du plaisir nous porte nécessaire=ment à faire les unes, et l'aversion de la douleur à éviter les autres. L'effet de cet instinct est tel que nous ne sommes pas maîtres d'y résister. Entre plusieurs plaisirs nous

nous choisissons celui qui est le plus grand à nos yeux, de même qu'entre plusieurs douleurs nous craignons davantage la plus vive. Nous pouvons envisager la privation d'un plaisir comme plus facheuse qu'une douleur positive, ou la souffrance d'une douleur comme plus difficile à supporter que la privation d'un plaisir. Mais quoi que nous fassions, c'est toujours l'apparence du plus grand plaisir et de la plus grande douleur qui fait la plus vive impression, et c'est toujours cette impression qui détermine et qui entraine la volonté. La raison consiste dans la comparaison de ces différens dégrés d'impression et dans le choix des moyens que nous employons pour parvenir au plaisir et pour eviter la douleur. Ceux là passent pour raisonnables qui s'accordent avec les

autres hommes dans ce qu'ils regardent comme le plus grand plaisir et la plus grande douleur: comme ceux là passent pour sensés et pour prudens qui paroissent appercevoir les objets de même que les autres, et qui dans la conduite de la vie arrivent plus ordinairement au but où ils tendent, c'est-à-dire, au bonheur, et sont déterminés par l'appercevance des objets à suivre le chemin qui y conduit ordinairement.

Voila la loi que les hommes portent gravée dans leur coeur, par laquelle ils sont perpétuellement conduits, et à laquelle ils ne peuvent non plus se soustraire que les Etres corporels aux loix qui reglent leur mouvement. Si le premier Etre à etabli une loi pour ses ouvrages, elle doit être semblable à celle ci, car je ne puis comprendre

que

que l'auteur de leur existence et de leurs mo=
=dalités puisse avoir une volonté qu'ils n'exé=
=cutent pas et qu'ils rendent inutile.

Au reste cette loi suffit seule pour conser=
=ver, perpétuer et même augmenter le
genre humain. La Religion y est absolument
inutile, si même elle n'y est pas contraire,
parce qu'elle remplit l'esprit des hommes
d'idées imaginaires et fausses d'un bonheur
distingué de celui qui consiste dans la jouïs=
=sance des plaisirs attachés à la satisfaction
des besoins réels de l'homme, et qu'elle leur
fait craindre des maux qui n'existent que
dans l'imagination de celui qui les appré=
=hende; et que pour éviter ces maux, qui ne
sont maux que pour lui seul, il s'expose à souf=
=frir des douleurs et à se priver des plaisirs
reconnus pour tels par tous les hommes.

Que cette loi de l'amour du plaisir et de la fuite de la douleur soit suffisante pour conduire les hommes, c'est de quoi il est aisé de se convaincre. Si les hommes n'étoient sensibles qu'aux impressions des sens exté=rieurs, comme il paroît que sont les animaux, il pourroit se faire qu'ils ne vivroient point en société hors le tems où l'amour les porte à se joindre ensemble. L'instinct qui attache les bêtes les plus féroces au soin de nourrir leurs petits, les porteroit à demeurer unis jusqu'à ce que leurs Enfants pourroient se passer d'eux. Les hommes seroient comme les oi=seaux parmi lesquels le mâle et la femelle que l'amour a réunis, ne se séparent point que leurs petits ne soient en état de se passer de leurs secours. Il est vrai que comme les Enfants sont beaucoup plus longtems inca=pables

=pables de pourvoir à leurs besoins que les petits des Bêtes et des oiseaux, les Sociétés amoureuses des hommes seroient plus longues que celles des animaux; mais hors delà, ils se craindroient et se fuiroient mutuellement comme la pluspart des autres animaux.

Je ne vois pourtant pas que cela ne put être autrement; car parmi les animaux nous voyons que les abeilles et les fourmis forment des Sociétés nombreuses et aussi bien reglées que les notres, et que, quoique nous n'ayons nul motif de leur attribuer une raison sem=blable à la notre, ces animaux semblent infiniment plus Sociables que les Scythes Septentrionaux et les Barbares du milieu de l'Afrique, parmi lesquels il y a des Nations entieres absolument separées les unes des autres, et où les familles ne vivent ensemble

que jusqu'à ce que ceux qui les composent, puissent se passer du secours des autres ; mais comme les hommes, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, ont des senti=
=mens interieurs d'un plaisir et d'une dou=
=leur qui les affectent indépendamment des organes du corps, et que les impressions intérieures les affectent plus vivement et plus efficacement que les autres ; ce sont elles qui déterminent presque toute leur conduite. Ainsi il n'a fallu d'autre motif pour former les Sociétés que le plaisir que nous trouvons dans la compagnie et dans le commerce des autres hommes avec lesquels la parole nous donne la facilité de converser, c'est-à-dire de leur communiquer non seulement nos sensations, comme font les animaux, mais encore nos perceptions les plus délicates. Le

desir de ce commerce est si naturel que nous ne pouvons en être privés sans ressentir l'ennui qui est inséparable de la solitude totale.

Mais quand on supposeroit pour un moment que l'homme est né insociable, et ne goute point un plaisir naturel dans la conversation de ses semblables, cela ne pourroit empêcher qu'il ne se fut bientôt formé un grand nombre de sociétés.

Dans cette supposition on peut regarder les hommes ou seulement comme timides et se craignant les uns les autres, ou bien comme féroces en cherchant à se nuire mutuellement, parceque non seulement ils veulent se rendre heureux, aux dépens des autres hommes, mais encore parceque la douleur des autres est pour eux une seconde source de plaisirs: je doute cependant qu'il y ait de tels

hommes; s'il y en a ce sont des monstres — encore plus rares que ceux qui naissent avec trois yeux ou quatre bras.

Si les hommes naissent seulement sau=vages et timides, comme chacun d'eux crain=dra tous ceux qui l'environneront, il cherchera à les empêcher de lui nuire en leur devenant aimable, parcequ'il se sentira trop foible pour leur résister. Cette complaisance mutuelle des hommes les uns pour les autres formera bientôt des liaisons et des sociétés particulieres fondées sur la disposition mutuelle de s'aider, de se soulager, de se procurer des plaisirs les uns aux autres. Dans ce commerce de ser=vice, celui qui le reçoit, conçoit de l'amour pour celui à qui il le doit; il le regarde — comme la cause de son bonheur. Ce sentiment flate l'orgueil de celui qui en est l'objet, il

regarde

regarde avec plaisir et complaisance la re=
=connoissance que l'on a pour lui; il s'accou=
=tume à la regarder comme un avantage
réel, et bientôt son imagination lui en gros=
=sissant l'idée, devient pour lui la source
d'un plaisir si vif qu'il lui sacrifie avec joie
tous les autres plaisirs réels, et que les dou=
=leurs les plus aiguës lui semblent legeres
si elles sont le prix auquel il la peut acquérir.
C'est ainsi selon moi que se sont formées les
Republiques, forme de Gouvernement la plus
convenable à des hommes moderés qui cher=
=chent la tranquilité et le repos. Bientôt
s'eleveront dans ces Sociétés des fanatiques
de gloire qui sacrifieront à ce phantôme du
bien public leurs richesses, leur repos, leurs plai=
=sirs et leur vie même, quoique la mort soit ce que
les hommes imaginent comme le plus grand des
maux.

L'expérience de ce qui se passe parmi les Enfans dans ces petites Sociétés que forme l'a=mour du jeu et du plaisir, montre que je ne suppose ici rien dont nous n'ayons tous les jours des exemples. J'ai supposé que l'homme etoit seulement timide, voyons ce qu'il avi=veroit si il etoit naturellement méchant et féroce. La nécessité de se deffendre les uns des autres unira les plus foibles contre les plus méchants, et ceux-ci en feront autant pour s'empêcher d'être accablés sous le nombre. Aprés une guerre de quelque tems l'un des deux partis se trouvant le plus foible se soumettra au vainqueur qui l'assujettira, le réduira en esclavage, lui imposera des loix plus ou moins dures selon ses besoins, ses caprices ou le dégré de force et de foiblesse des vaincus. La nécessité de se tenir toujours unis et

toujours armés, parcequ'ils ne compteront que sur la terreur de leurs nouveaux Escla=
=ves pour assurer leur empire, les obligera de se choisir un Chef. Ce chef qui n'aura d'a=
=bord qu'une autorité précaire sur ses Com=
=pagnons, fera avec eux des conventions qu'il sera de leur avantage de garder, tandis que de son coté il tachera d'établir et d'éten=
=dre son autorité par toutes sortes de moyens. Tel est l'état de la tyrannie, et c'est ainsi qu'ont pu se former les Monarchies des Médes et des Parthes dans lesquelles une partie des sujets gémissent sous les loix d'un cruel esclavage, tandis que l'autre partage avec le Prince tous les avantages réels de l'autorité, les emplois, les dignités, les richesses, et même l'impunité. Toutes les Sociétés que nous voyons parmi les hommes se réduisent à l'une de ces deux

espèces, ou participent de toutes deux ; par=
=ce qu'il y en a peu qui n'aient passé suc=
=cessivement du Gouvernement Républicain
au Gouvernement monarchique, ou qui
n'ayant aboli la tyrannie pour se gouver=
=ner en République. Quelque soit l'origine
de ces Sociétés, il n'y en aura aucune où il
ne se forme des idées de justice et d'injustice,
de vertu et de vice, de gloire et d'infamie,
quoiqu'elles varient suivant la diversité
des coutumes, des besoins et des opinions qui
auront prévalu dans chacune de ces Sociétés.
On appellera injustes les actions par lesquelles
on cherchera son propre bonheur aux dépens
de celui du reste de la Société. La Justice
consistera à ne se point écarter des loix qui
mettent l'égalité entre les hommes. On puni=
=ra les actions injustes, et les justes auront

pour

pour récompense la jouïssance du repos et de la tranquilité dans laquelle la Société main=tiendra les particuliers. La vertu Sublime consistera à procurer le bonheur d'autrui aux dépens du Sien propre. On attachera les idées d'honneur et de gloire aux actions .... comme celles de mépris et d'infamie à celles qui y Seront contraires : et si ces actions Sont capables de troubler le repos et le bon=heur des Particuliers, on les punira par des chatimens plus ou moins Severes, afin que la crainte de la douleur ou de la mort serve à contenir ceux que l'amour de la gloire ou la honte de l'infamie n'auroient pas la force de déterminer. Cette gloire au reste n'est pas une pure chimere, puis qu'elle procure des avantages réels à ceux qui y parviennent, l'estime des autres hommes, le crédit, l'autorité

la facilité d'obtenir les emplois, les dignités, les richesses, l'impunité et tous les autres biens dont jouissent les Grands de chaque Etat. Ce phantôme du bien public si puissant dans les Républiques pour produire des héros, en substituera dans les Monarchies; la gloire de la Nation, l'attachement à la fortune du Prince et le dévouement à ses volontés, ces motifs engageront les hommes à faire les plus grandes choses.

Si les hommes étoient toujours raison=
=nables, voila à quoi se borneroient toutes les loix; elles n'auroient d'autre but que celui de maintenir la tranquilité ~~publique~~ dans la Société, et de prévenir tout ce qui peut empêcher le bonheur du plus grand nombre de ceux qui la composent: mais comme les hommes mêlent toujours les

objets

objets de leur imagination avec les vues saines et réelles, il n'y a point de Sociétés qui n'aient rempli leurs loix de beaucoup de choses arbitraires et de pures opinions. Il n'y a point de Société qui n'ait fait des crimes dignes de mort de certaines actions indifférentes en elles mêmes pour le repos et le bonheur du plus grand nombre, tandis qu'elle regarde comme vertueuses et comme dignes d'une gloire immortelle des actions que les autres Sociétés regardent comme insensées, si elles ne leur paroissent pas infames; tant il est vrai que les idées de justice et d'injustice, de vertu et de vice, de gloire et d'infamie sont absolument arbitraires et dépendantes de l'habitude, de la contagion de l'opinion de ceux parmi lesquels nous avons été élevés.

Si les loix prescrites par la Divinité doivent

être connües à tous les hommes, si elles se bornent pour la spéculation à la recherche de la vérité et à la justesse du raisonnement; et pour la pratique, à la fuite de la plus grande douleur et à la recherche du plus grand plaisir, ainsi que je l'ai fait voir, il n'y en a aucun qui ne les observe; il n'y a personne qui ne cherche la vérité, qui ne croie la suivre lors même qu'il se trompe; il n'y en a aucun qui ne cherche le plaisir et qui ne fuie la douleur, lorsqu'il paroit faire le contraire; ainsi il n'y a personne qui n'observe ces loix de la Divinité, et par conséquent personne qui ne lui soit agréable: car l'erreur dans laquelle on tombe, ne peut être un crime, puisque c'est la faute de l'impression que les objets font sur nous, que ceux qui embrassent l'erreur ont dessein de

préférer

préférer la verité; et que ceux qui se livrent à la douleur, ne le font que parceque l'idée d'en eviter une plus grande leur semble un plaisir. S'il y a quelqu'un qui aille contre les loix de la Divinité, ce sont ceux qui non contens de se livrer à l'illusion, veulent contraindre les hommes d'abandonner les vérités qu'ils sen=tent et qu'ils touchent, pour courir aprés des phantômes que d'autres hommes disent voir. S'il y a des gens dignes de la colere de la Divi=nité, ce sont les Partisans du culte religieux qui veulent établir de nouvelles loix diffé=rentes de celles que la Divinité a écrites dans l'esprit et dans le coeur de tous les hom=mes, et qu'elle y a écrites d'une maniere si efficace qu'ils ne peuvent jamais s'en écarter un seul moment. Mais comme je veux suivre ces gens jusques dans leurs derniers

retranchements, voyons, s'il est possible que la Divinité ait établi d'autres loix que celles qu'elle a mis dans l'esprit et dans le coeur de tous les hommes, et à quoi nous pouvons reconnoître ces loix.

Dans cette Supposition, pour que les hom=
=mes soient agréables au Souverain Etre, non seulement il ne leur suffit pas de suivre les loix qu'il leur a dictées lui même, qu'ils connoissent par le moyen de leur raison, et qu'ils se sentent portés à exécuter en toute occasion par la force supérieure d'un instinct qu'ils ne peuvent surmonter; mais il faut encore qu'ils suivent d'autres loix que celles-là, et des loix qui le plus souvent semblent être opposées aux premieres et les détruire entié=
=rement.

Ces loix sont connües à un très petit

nombre d'hommes, tandis que tout le reste du genre humain nait et meurt sans en avoir la moindre ~~connoissance~~ idée. Ceux qui prétendent avoir été choisis par le Souverain Etre pour les annoncer au genre humain, sont encore par=tagés entr'eux, desorte que l'examen de ce choix est une étude très pénible, et que peu d'hommes sont en etat de choisir entr'elles, de maniere qu'ils s'assurent ne s'être point trompés.

Mais si la Divinité a caché à la plus grande partie des hommes ce qui etoit néces=saire pour leur bonheur, son dessein n'etoit pas de les rendre tous heureux: donc il ne les aime pas tous; donc il n'est ni juste ni bienfai=sant suivant les idées que nous avons de la justice, et nous ne pouvons raisonner suivant d'autres idées que celles que nous avons. Un Etre bon, juste et équitable ne doit rien vouloir

que de possible, et il ne me l'est pas que j'observe des Loix qui me sont inconnuës : s'il exigeoit d'une pierre qu'elle ne pesat point, quoi qu'elle fut pesante, ne seroit-il pas un insensé ?? il fait plus, il me hait pour avoir ~~transgressé une loi~~ ignoré ce que l'on ne m'a point appris. Il me punit pour avoir transgressé une loi secrette et non publiée ; pour avoir suivi un penchant invincible qu'il m'avoit donné lui même. Puis-je le concevoir autrement que comme un être barbare, injuste, fantasque et digne de mon mépris et de ma haine, que comme un tyran et comme un monstre. Car enfin le Dieu que nous prêchent les Partisans du système religieux, ne peut être imaginé autrement, dez que je suis obligé de m'en former cette idée ; dez qu'il n'est pas essentiellement bon par lui même, je ne suis pas obligé de le croire

croire tel qu'il ne puisse me tromper. Ainsi quand même on me prouverait qu'il existe, qu'il a établi des loix différentes de la loi gé=nérale, qu'il a choisi des hommes pour l'an=noncer aux autres hommes, que pour les rendre croyables il a fait un grand nombre de prodiges, que ces hommes s'accordent tous entr'eux; je ne suis point encore sûr que je lui plairai en observant ces loix; car s'il n'est pas bon, il peut me tromper, et je ne puis m'assurer sur le témoignage de ma raison qu'il peut m'avoir donnée exprès pour m'induire en erreur.

Mais accordons leur que le Souverain Etre puisse avoir établi des loix particulières, et choisi un petit nombre d'hommes aux=quels il les a découvertes pour les annon=cer au genre humain. Je leur demanderai

d'abord comment cet Etre souverain se con=
=duira à l'égard de ceux auxquels ces loix
n'auront pas été annoncées. Car enfin tous
les hommes répandus sur la surface de la
terre ne sont pas encore liés par le commerce;
il y a des nations entieres qui habitent des
pays séparés de nous par des mers impra=
=ticables. L'Astronomie nous fait voir que
la terre est un globe, et que la partie que nous
habitons ne fait pas la centiéme partie de
sa surface. Si Dieu punit l'ignorance invin=
=cible de ceux auxquels ces loix n'ont pas été
annoncées, il est injuste: car enfin ce n'est
que par notre volonté que nous sommes
coupables. S'il ne les punit point, mais qu'il
les juge par les seules loix de la raison na=
=turelle et commune; on peut donc lui être
agréable sans observer les loix particulieres,
et comme

et comme elles sont plus difficiles à pratiquer que les loix générales, ceux à qui il a imposé la nécessité d'observer les loix particulieres, sont beaucoup plus maltraités que les autres et doivent se plaindre du fardeau sous lequel ils gémissent. Mais enfin voyons quelles sont ces loix qu'il a plu au Souverain Etre de prescrire à une partie des hommes. 1°. Je vois qu'elles sont aussi differentes dans les diffé=rents pays que le sont les moeurs, les cou=tumes, et les opinions des differentes Nations qui les habitent. 2°. que ces loix ne font pres=que jamais consister la conformité à la volonté divine dans la pratique des vertus utiles et necessaires à la conservation des Sociétés, mais seulement dans l'exactitude à remplir certains usages cérémoniels souvent très gênants et presque toujours

contraires à la raison, quelquefois même contraires à la vertu, aux bonnes moeurs et aux interêts de la Société. 3.° Que ces loix n'obligent à croire certaines opinions spé=culatives, souvent absurdes et scandaleuses, comme les avantures des Divinités, pendant qu'elles conversoient avec les hommes, et qu'el=les en avoient pris la forme et la nature; et qui du moins sont toujours inconcevables et telles que l'on n'y peut montrer nulle con=formité avec les vérités constantes et recon=nües de tout le monde. Néanmoins cette révélation doit porter en elle même des caracteres qui fassent reconnoitre son origi=ne.

1.° les verités qu'elle enseigne doivent être telles que les forces naturelles de l'esprit humain ne puissent nous y conduire, car

si elles

si elles le pouvoient, il étoit inutile de recou=
=rir à cette voie extraordinaire.

2°. Elles doivent se trouver conformes aux autres vérités les plus communes, et faire sentir leur force à l'esprit dés qu'elles lui sont présentées, au moins de la même maniere que les vérités les plus abstraites le sont aux esprits attentifs.

3°. Elles doivent effectivement frapper tous les hommes auxquels elles sont annoncées, et se faire sentir à tous d'une façon unanime.

4°. Les visions, les fables, les mensonges ne doivent pas porter les mêmes traits que ces vérités; l'on ne doit pas courir risque de les confondre et de les prendre les unes pour les autres. Je ne crains pas que l'on m'accuse d'en demander trop; car enfin pour que je sois obligé de croire ce que l'on me dit, il faut

que l'on me donne des motifs de crédibilité.

Voyons quels sont ceux que me donnent les Partisans du système religieux. Je n'en vois aucun que l'autorité qu'ils s'attribuent. Ils exigent de moi la soumission pleine et entière de mon esprit, et l'acquiescement parfait de ma volonté aux dogmes et aux pratiques qu'ils annoncent.

Plus ces choses sont audessus de la raison, plus elles sont contraires, et plus ils deman=dent que ma persuasion soit vive, que ma confiance en eux soit entière. Ce sont des Législateurs qui ne prétendent établir leurs loix ni sur la conformité avec la raison, comme font les Philosophes, ni sur la con=sidération de leur utilité pour maintenir la tranquilité publique, ou sur celle des avantages particuliers qui en résultent

pour ceux

pour ceux qui les observeront, comme ont fait les fondateurs des villes et des Républiques, Lycurgue, Solon, Numa, et tant d'autres. Ce sont des Monarques ou des Tyrans qui nous interdisant tout usage de la raison, ne fondent l'autorité de leurs loix que sur le pouvoir et l'au=torité de celui au nom duquel ils les publient.

Du moins faut-il que cette publication soit accompagnée de deux conditions.

1°. Que je sois seur de la bonne foi de ceux qui m'annoncent ces loix; car s'ils sont des fourbes, s'ils me veulent tromper, je ne les dois point croire.

2°. Que j'aie une certitude suffisante qu'ils n'ont pu se tromper eux mêmes. Quant au premier article, comme les loix qu'ils me viennent annoncer sont obligatoires au moins pour tous ceux à qui elles sont con=nües, je veux pour être persuadé de leur

bonne foi, qu'ils soient les premiers et les plus rigides observateurs de ces loix; car enfin, si ceux mêmes qui prétendent que le Souverain Etre s'est communiqué intimement à eux, et qu'il leur a manifesté sa volonté, ne s'y-conforment pas; comment veulent-ils que moi qui ne puis avoir d'autres preuves de la vérité de ce qu'ils disent, que leur persuasion même, je croie ne pouvoir désobéir sans-crime à des loix qu'ils violent à mes yeux? Je veux que cette persuasion éclate dans toutes leurs actions, qu'elle soit pratique, sans quoi-je les regarderai tout au plus comme des Phi=losophes qui disputent pour soutenir les opinions spéculatives de leur Secte, dont ils-ne sont que superficiellement persuadés. Je veux que leur persuasion soit au moins aussi forte que celle que nous avons de la-

faculté qu'à le feu de nous bruler, et par con=
=séquent de nous causer de la douleur, et
qu'elle influë de même sur leurs actions.
Je veux qu'il soit aussi rare de leur voir vio=
=ler ces loix, même pour eviter une grande
douleur, ou pour obtenir un grand plaisir,
qu'il l'est de voir des hommes se jetter de
sens froid au milieu des flames ou empoigner
un fer rouge. En vérité c'est une chose bien rare
pour ne pas dire inouïe de trouver de tels gens.

Ceux qui temoignent par leurs discours
et par leurs actions le plus de persuasion et
le plus de zéle pour les opinions religieuses,
démentent la vérité de leur croyance par
l'irrégularité de leur conduite. On en voit
à la vérité quelques uns qui surmontent
les vices grossiers qui vont jusqu'à se priver
de tout ce que les hommes regardent comme

des plaisirs, qui renoncent aux passions dou=
=ces et à celles qui semblent les plus naturelles
à l'homme, aux plaisirs de l'amour et de la
table. Je ne veux point chicaner avec eux, ni
examiner trop scrupuleusement si leur tempé=
=rament n'a pas la plus grande part à ces
austérités, si la nature ne les a pas rendus
comme insensibles à ces plaisirs auxquels ils
renoncent. Car après tout nous voyons des
gens à qui la paresse et l'indolence philoso=
=phique en fait faire autant. Je ne leur re=
=procherai pas même que la gloire qui leur
revient de cette privation, est un motif suffi=
=sant pour les y résoudre, car nous voyons
combien de choses difficiles cet amour fait
faire aux hommes.

Mais je demande que l'on me montre
des hommes que la Religion ait rendus doux,

humains, complaisans, qui aiment verita=
=blement les hommes, qui ne soient dominés
ni par l'orgueil, ni par la jalousie, ni par
l'ambition, ni par l'interest; car je n'en ai
point vû que quelques-uns de ces dernieres
passions n'aient obligés à se dementir. Je n'en
ai gueres vû que des motifs d'interests n'aient
portés à abandonner avec bassesse des choses
qu'ils avoient défendûes comme les vérités les
plus certaines et les plus essentielles. Que l'on
me montre de tels gens, alors je croirai qu'ils
sont sincérement persuadés de la vérité des
opinions qu'ils veulent me faire embrasser;
je croirai qu'ils sont de bonne foi, mais cela
ne m'assurera pas qu'ils ne peuvent me-
tromper, aprés s'etre trompés eux mêmes
les premiers.

D'abord il faut que celui sur la parole

duquel je croirai des choses aussi difficiles à concevoir et aussi contraires à la raison, soit lui même homme d'esprit et à l'abri de l'illusion. Car enfin quand j'ecouterai le récit d'une avan=
=ture qui m'est importante et sur laquelle je dois régler mes démarches dans une affaire civile, j'examinerai le caractère et l'autorité de celui qui parle, avant que de me déterminer par son rapport. Il ne me suffit pas encore qu'il soit homme d'esprit, car on en voit tous les jours qui se trompent; il faut que j'examine quelles précautions il a prises pour s'instruire de ce qu'il me dit.

Voyons donc qui sont ceux qui nous veulent obliger de croire sur leur parole les dogmes incroyables de la Religion; des Prêtres crédules et interessés, des hommes ignorants et supers=
=titieux, des Philosophes présomptueux et entêtés

de leurs

de leurs opinions, des Gnostiques, des Illuminés, des fanatiques qui prêtent leur croyance aux visions les plus absurdes, songes, prodiges, enchantemens, spectres, lamies &c. tout ce qui se présente à leur imagination échauffée prend à leurs yeux une entière réalité. Enfin ils sont tels que vous auriez peine à faire donner le fouët à un de vos Esclaves sur leur autorité. S'il se trouve parmi eux quelques personnes de bon esprit, il n'y en a pas un qui puisse montrer qu'il a examiné sérieusement les motifs et les fondements de sa persuasion, et qu'il l'a fait dans une disposition sincere et véritable de changer d'opinion, si la raison l'ordonnoit : très peu ont examiné, et ceux là même ont examiné dans la seule intention de se fortifier dans une opinion déja reçue. Eh! comment auroient-ils pu agir autre=

=mens? Dans leurs principes le doute même le plus leger est un crime et un Sacrilege; leur persuasion est le fruit de l'éducation et de l'ac=coutumance à regarder comme vraies des idées qu'ils ont reçues dez l'enfance; s'ils onts été persuadés dans un âge plus avancé, et qu'ils aient passé d'une secte dans une autre, deja remplis de l'opinion de l'existence d'une Divinité et de la nécessité de lui rendre un culte, ils ont abandonné la Religion où ils avoient été élevés, parceque les absurdités dont elle etoit remplie, les choquoient. On leur en a proposé une autre, l'autorité de ceux qui leur parloient, leur éloquence, l'assurance avec laquelle ils l'exprimoient, la vivacité de leur persuasion, l'amour de la nouveauté les ont touchés, et enfin ils se sont laissés persuader pour s'epargner la fatigue de la discussion d'un plus long examen.

Tour —

Tous ceux même qui se sont laissés persu=
=ader de cette sorte, sont d'ailleurs si ignorants,
si simples, si crédules que rien n'a été si facile
que de les convaincre. J'ai lû avec grande
attention les apologies que les Chrétiens ont
écrites pour obtenir la tolérance de leur secte;
ils montrent parfaitement le ridicule des autres
Religions; mais en vérité il s'en faut bien que
les preuves sur lesquelles ils établissent la
vérité de la leur, aient la même force, et cepen=
=dant on ne peut présumer qu'ils aient négligé
de les mettre dans leur plus beau jour: ils ont
choisi leurs meilleurs esprits pour travailler
à des ouvrages qu'ils devoient présenter aux
Empereurs, et du succès desquels dépendoit
leur tranquilité. Pour que ces gens ne fassent
voir que les dogmes qu'ils annoncent, ne sont
point la production de leur imagination

échauffée, mais leur ont été découverts par la Divinité elle même, il faut qu'ils m'en donnent des preuves sensibles, et c'est ce qu'ils prétendent faire par les prodiges et les merveilles dont toutes les traditions religieuses sont pleines. Mais vous avez souvenir de ce que j'ai remarqué à ce sujet, que les Religions les plus contradictoires citant également des prodiges pour me prouver leur vérité; que ces Religions opposées m'assurant également que ces prodiges ne sont et ne peuvent être inventés; me citant également la rivalité de leur persuasion pour me prouver qu'on ne peut avoir amené là des Nations entières sans les avoir convaincües par l'évidence et par la publicité de ces merveilles, il faut nécessairement supposer une de ces choses, ou que la Divinité ait fait des prodiges pour établir la croyance de deux

opinions

opinions contraires dont il y en a au moins une fausse, et qu'ainsi elle induit les hommes en erreur ; ou que la croyance des prodiges cités par les Partisans d'un culte religieux, peut s'introduire dans une Nation, quoiqu'il ne soit jamais rien arrivé de tel, et que cette croyance peut devenir assez vive dans les esprits pour qu'ils renoncent plus aisément à la vie qu'à cette persuasion. Or si l'on m'accorde cela, non seulement les prodiges ne sont plus une preuve suffisante de la vérité d'une Religion, puis=qu'elle se peut établir sans le secours des pro=diges, mais encore il n'y aura plus de prodiges qui ne me doivent être suspects, puisque la per=suasion des vrais et des faux prodiges peut devenir également vive, et que je pourrai dire contre les uns tout ce qu'on emploie contre les autres pour les détruire.

Cette lettre est devenue bien longue, Ma chere Leucippe, mais l'importance de la matiere et le grand nombre des questions qui y entrent nécessairement, et que je n'ai pu m'empêcher de toucher, m'ont entrainé plus loin que je ne voulois. Souvenez vous toujours que la dévotion est une passion qui promet de grandes douceurs, mais qui ne tient pas parole; que la plus terrible des situations est celle d'une dévotion foible et intermitante qui livre notre coeur à des scrupules et à des regrets continuels; que par conséquent à moins de s'y sentir porté par un penchant invincible, il faut résister de toutes ses forces à ces velléités passageres de dévotion qui nous attaquent dans la solitude: Songez que si cela est vrai en général, il l'est encore plus pour les personnes d'un tempérament et d'un carac=

=tère

=tère d'esprit tel que le votre.

faites réflexion à ce que je vous ai dit au commencement de ma lettre sur les horreurs qui remplissent un coeur agité de ces mouve=mens variables d'une dévotion passagere, et sur le danger où sont les personnes d'un caractère mélancolique et livrées à l'ennui et à la con=trainte, de tomber dans ce cruel état.

Servez vous de toute votre raison, pour vous garantir de ce malheur: quoi qu'en disent les superstitieux, elle ne vous trompe point, sur tout lorsque ne voulant point nous engager dans des opinions spéculatives, nous consentons d'examiner quelle réalité ont les objets imagi=naires que l'on offre à notre esprit. Si ces objets sont véritables, cet examen nous assurera de leur existence; mais aussi si ce ne sont que phantômes vains, ils se dissiperont dès que

nous oserons en approcher, ou du moins les considérer d'un oeil fixe. Je ne répéterai ni ce que j'ai dit sur la nature et la certitude de nos connoissances, ni ce que j'ai dit sur la source des erreurs où nous nous engageons dans les matieres de spéculation. Vous ne pouvez avoir oublié qu'elles viennent toutes de ce que nous donnons à peu prés le même dégré de réalité à tous les objets de nos connoissances; de ce que nous sommes semblables à celui qui ne voudroit pas distinguer les objets qu'il touche étant éveillé, d'avec ceux qu'il apperçoit pendant le sommeil ou pendant l'yvresse.

Quelques erreurs qui puissent résulter delà dans la Philosophie, il est assez indifférent que l'on sépare les propriétés des êtres auxquels elles appartiennent; que l'on admette des propriétés, des facultés, des formes, des antéléchies

distinguées des corps, et que l'on en fasse autant de petites entités existant à part, les erreurs n'em=pêchent pas les choses d'aller leur train à l'or=dinaire; les hommes n'en vivent pas moins heureux; le soin de deffendre ces opinions et le desir de les détruire les occupe, et cette occupation est souvent un bonheur.

Mais en fait de Religion il n'en est pas de même; lors que les hommes ont une fois réalisé les objets imaginaires qu'elle leur fournit, ils se passionnent pour ces objets, ils se persuadent que ces phantômes qui voltigent dans leur esprit, existent réellement hors d'eux tels qu'ils les voient, et là dessus leur imagination s'enflame, rien ne peut plus la retenir; elle enfante tous les jours de nouvelles chimeres qui excitent en eux les mouvemens de la plus vive terreur: tel est l'effet que produit en nous le phantôme

dela divinité; c'est lui qui cause les maux les plus réels que ressentent les hommes; c'est lui qui les force de supporter la privation infiniment douloureuse des plaisirs les plus naturels et les plus nécessaires, par le motif dela crainte de déplaire à cet Etre-chimérique.

Il nous importe donc de nous délivrer des terreurs que nous inspire ce Phantôme; pour cela il ne faut qu'oser avancer vers lui, qu'avoir le courage de pénétrer jusqu'à lui, de l'examiner, de le sonder; et alors nous verrons que cette Divinité n'est qu'une pure illusion, que l'idée que l'on nous en donne et que nous en pouvons former, n'a aucune réalité, et que l'on n'en peut tirer aucune conséquence sensée, et encore moins que l'on puisse faire servir de fondement à une Religion quelle qu'elle soit.

L'idée qu'ils veulent nous donner dela Divinité n'est autre chose que celle d'une Cause universelle qui ne soit

ne soit produite par aucune cause antérieure et delaquelle toutes les autres soient les Effets.

Quoiqu'ils n'en puissent dire autre chose sinon que c'est la Cause universelle, ils se sont persuadés qu'=elle existoit séparément et distinctement des Etres particuliers qu'elle produisoit et sur lesquels elle agissoit.

Cependant il n'est pas plus raisonnable de penser qu'il existe une telle Cause générale séparée detoutes les Causes particulieres qu'il le seroit de dire qu'il existe un mouvement, une blancheur, une rondeur universelle distinguée de chaque mou=vement, de chaque blancheur, de chaque rondeur particuliere, desquelles on ne pourroit dire autre chose sinon que c'est le mouvement, la blancheur, la rondeur universelle delaquelle elles participent ces modalités. Cette cause universelle ne peut être distinguée réellement des Etres particuliers que comme la blancheur, la rondeur, le mouvement

des corps le peuvent être des corps qu'ils modifient:
les êtres particuliers n'ont point d'existence propre
et particuliere dans l'hypothese de la Cause univer=
=selle; ils n'existent point par une force qui soit
en eux independamment de cette Cause; ils n'ont
qu'une existance étrangere et participée de la Cause
universelle par la continuation d'un effet répété
à chaque instant, comme les modalités des corps,
la blancheur, la rondeur, le mouvement &c. qui
n'existent point par quelque force qui soit en elles,
mais par ce qu'elles participent de l'existence des
corps qu'elles modifient; et cela est si vrai que nous
ne pouvons concevoir que l'on détruise ces corps
sans détruire leurs modalités; si cela est vrai, com=
=me il faut qu'il le soit pour que la cause soit
universelle, car si les êtres particuliers existoient
par une force distinguée de cette ~~Cause~~ Cause, elle
ne seroit point universelle, puisqu'il y auroit
d'autres

d'autres causes indépendantes d'elles : si, dis-je, cela est vrai, cette cause ne peut être autrement distinguée des Etres particuliers que la blancheur et la rondeur le sont des corps blancs et ronds, c'est-à-dire, qu'elle n'est que l'assemblage des Etres particuliers agissants mutuellement les uns sur les autres ; par conséquent la Divinité n'est autre chose que l'univers dont nous faisons nous mêmes une partie, parceque nous sommes des Etres, que nous agissons sur les autres, et que nous recevons leur action. La Divinité n'est distinguée de l'univers que comme la République d'Athenes l'etoit de l'assemblage des Citoyens différents qui la com=posoient ; c'est là le Système des Stoïciens, Système que je ne vois pas qu'on puisse ajuster avec la Religion ; car enfin dans le Système Religieux non seulement la Cause universelle existe d'une manière distinguée des autres Etres, mais encore

elle a une intelligence et une volonté; sans quoi elle ne pourroit être l'objet d'un culte religieux. Elle veut et ne veut pas certaines choses, est capable de haine et d'amour, récompense et punit ceux qui obéissent ou désobéissent à ses ordres.

Vous vous souvenez, je croi de ce que je vous ai dit sur l'impossibilité de concevoir l'existence d'une telle cause universelle douée d'intelligence et de volonté, qui puisse être l'objet d'un culte religieux.

Si les Etres ne sont point nécessaires et que la cause de leur existence soit la volonté de la Cause universelle, c'est-à-dire, de Dieu, on demande quel sera le motif qui le déterminera à vouloir; ce ne peuvent être les êtres mêmes, puisqu'ils n'existent pas encore. Si l'on dit que ce sont les idées de ces Etres, on demande comment Dieu peut avoir une idée de ce qui n'est point, et de ce qui n'a jamais été; s'il a acquis ces idées, comment

et d'où lui sont-elles venues? s'il les a toujours eües, elles sont éternelles comme lui et une partie de lui même. Sur quoi l'on demande si ces idées representent ces êtres comme devant exister; si elles les représentent autrement, elles sont fausses et trompeuses; si elles les représentent com=me devant exister, leur existence est donc né=cessaire, et Dieu en les produisant ne fait qu'é=xécuter la loi éternelle qui lui est imposée; il est contraint de produire les êtres tels que ses idées les lui représentent; il y a donc une autre cause que lui et à laquelle il est assujetti; donc il n'est pas la derniere cause, la cause univer=selle: donc ceux même qui ont crû remonter à la derniere cause par leur supposition de la Cause universelle, n'ont pu en venir à bout.

D'ailleurs en supposant une telle cause universelle qui existe de la maniere qu'ils

prétendent, cette Cause ne peut être l'objet d'au=
=cun culte religieux; elle n'aime ni ne hait, ne
punit ni ne récompense, mais agit toujours
conformément aux loix éternelles et invariables
que lui prescrivent ses idées, tandis que les Etres
exécutent constamment ces mêmes loix. On peut
dire qu'il n'arrive rien dans la nature contre
sa volonté; puisque sa Volonté est la seule et
unique cause de toute ~~la~~ existence; donc tous
les Etres existent toujours par sa volonté: —
donc ils sont toujours non seulement parce=
=qu'il veut qu'ils soient, mais ils sont tels qu'ils
existent, parce qu'ils n'ont ni en eux ni dans
les autres êtres aucune force capable d'agir
par elle même, loin d'avoir celle de s'opposer
à la force de la cause universelle.

Donc tous les Etres accomplissent égale=
=ment la Volonté de la Divinité ou de la premiere

Cause

Cause : donc tous les êtres sont égaux par rap=
=port à lui, et le corps pésant obéït à ses loix
en tombant comme la flame en s'élevant en
l'air. Ceux qui ne font produire à la premiere
Cause que le mouvement local des corps et qui
donnent à nos esprits la force de se déterminer,
bornent étrangement cette Cause et lui otent son
universalité pour la réduire à ce qu'il y a
de plus bas dans la Nature, c'est-à-dire à l'em=
=ploi de remuër la matiere. mais comme
tout est lié dans la nature, que les Sentiments
Spirituels produisent des mouvemens dans
les corps vivants, de même que les mouvemens
des Corps excitent des Sentimens dans les ames,
on ne peut même avoir recours à cette Sup=
=position pour établir ou pour deffendre le
culte Religieux.

Si nous ne voulons qu'en consequence de

la perception des objets qui se présentent à nous, ces perceptions ne nous viennent qu'à l'occa=
=sion du mouvement excité dans nos organes, donc la cause du mouvement est la cause de nos volontés ; si cette cause ignore l'effet que produira le mouvement en nous, quelle idée indigne de Dieu ! s'il le sçait, il en est complice, et il y consent : si le sçachant il n'y consent pas, il est donc forcé de faire ce qu'il ne veut pas, et il y a quelque chose de plus fort et de plus puissant que lui, dont il est con=
=traint de suivre les loix malgré lui.

Comme nos volontés sont toujours suivies de quelque mouvement, Dieu est obligé de concourir avec notre volonté ; s'il y consent, il en est complice ; s'il n'y consent pas, il est moins fort que nous et est obligé de nous obéir. Donc, quelque chose que l'on dise, il faut avouër
ou qu'il

ou qu'il n'y a point de cause universelle, ou que, s'il y en a, elle veut tout ce qui arrive, et ne veut jamais autre chose; que par consé=
=quent elle n'aime ni ne hait aucun des Etres particuliers, parcequ'ils lui obéissent tous éga=
=lement, et que les mots de peine, de récompense, de loix, de deffense, d'ordre etc. sont des termes allégoriques tirés de ce qui se passe parmi les hommes.

Mais quand même on accorderoit que cette cause universelle nous a donné avec l'existence le pouvoir d'exécuter, ou de ne pas exécuter les loix qu'elle nous a imposées; il faut voir quel=
=les sont ces loix; et si elles sont différentes de celles que tous les hommes portent gravées dans leurs coeurs, des inclinations naturelles qu'ils ne quittent jamais, du desir de connoitre la vérité et de jouir du plaisir, de la —

recherche du bonheur et de la fuite de la douleur.

Si les loix que la premiere cause a éta=
=blies doivent se borner là, tous les Etres in=
=telligents les observeront sans s'en écarter
un seul moment, et par conséquent ils sont tous
conformes à sa volonté; car celui qui se trom=
=pe, croit suivre la vérité en soutenant
l'erreur; et celui qui sacrifie les plaisirs réels
à une pure chimere, imagine et sent réel=
=lement une grande félicité à lui faire ce
sacrifice.

Si le Souverain Etre a établi d'autres
loix que celles qu'il a mises dans le coeur de
tous les hommes, ceux à qui il les a cachées,
étoient-ils l'objet de son amour, puisqu'il
ne leur a point découvert ce qui etoit propre
à les rendre heureux? les punira-t-il pour
avoir violé des loix qu'ils ignoroient? Si
cela est

cela est, non seulement cet Etre n'aime pas les hommes, et par conséquent ne mérite pas leur amour, mais de plus c'est un Etre tyrannique indigne de leur estime et qui mérite leur haine.

Si l'on n'est pas obligé de regarder Dieu comme un Etre essentiellement juste et bon, comme un Etre qui aime les hommes, l'on peut croire qu'il les a voulu tromper. Ainsi quand même tous les prodiges sur lesquels se fondent ceux qui prétendent connoître les loix qu'il a révélées à quelques hommes, seroient veritables, comme c'est un Etre injuste, inhumain, je n'ai point d'assurance qu'il n'a pas fait ces prodiges exprès pour nous tromper, et je n'ai nulle preuve que je lui deviendrai plus agréable par l'observation de ses loix.

S'il ne punit pas ceux qui ont ignoré ces loix, comme il ne peut le faire sans injustice,

il n'est donc pas essentiellement nécessaire de les observer pour lui plaire, puisqu'on le peut en suivant les seules loix naturelles commu=
=nes à tous les hommes.

Mais si cela est, comme les loix révélées sont fatigantes, difficiles à exécuter, consis=
=tant à se priver de tous les plaisirs, à refuser de satisfaire les besoins naturels; elles ne servent qu'à rendre malheureux ceux à qui il les a révélées; donc il les hait; mais ils ne l'ont pu méritér; puisqu'ils ont pratiqué les loix généra=
=les comme ceux à qui il n'a point donné de loix particulières; donc quoique l'on dise, il faut conclure que c'est un Etre injuste, caprici=
=eux, indigne de notre respect.

D'ailleurs ces loix particulières ne sont accompagnées d'aucun des caractères qui me les doivent faire regarder comme vraies: elles

sont

sont absurdes et contraires à la raison ; elles sont opposées aux loix naturelles et communes, qui ordonnent de satisfaire aux besoins de la nature. La plus part de ceux qui les annoncent font voir en les violant à tous moments qu'ils ne sont pas persuadés de leur vérité ; ceux qui les observent sont pour l'ordinaire gens qui croient sans examen et sur l'autorité seule de ceux qui les ont précédés. Ceux d'entr'eux qui croient voir la conviction, sont en très petit nombre ; la plus=part sont gens sans esprit, crédules, timides et recevant comme vrai tout ce que leur imagi=nation échauffée leur présente. Pour les autres, lors que j'examine leurs preuves, je trouve qu'elles n'ont nulle solidité, qu'elles ne sont ap=puyées que sur des traditions confuses, incer=taines et non prouvées ; que les dogmes les plus contraires citent avec le même avantage

des faits egalement prouvés, et que dans tous les partis on réüssit à merveille à détruire le fondement des opinions contraires à la sienne sans qu'aucun puisse mettre celle qu'il deffend à couvert des mêmes objections par lesquelles on accable les autres.

De toutes les Religions établies parmi les hommes il n'y en a aucune qui puisse l'emporter sur les autres, et qui mérite qu'un homme sensé s'y assujettisse. Celles qui sont un peu plus épurées de fables ridicules et grossieres, comme le Judaïsme, le Christianisme, le Magisme, le Chaldaïsme, sont egalement destituées de probabilité dans leurs dogmes et de solidité dans leurs preuves.

Comme la vérité de leurs dogmes n'est pas du ressort de la raison, parce que la nature des choses dont on y traitte ne nous est pas connuë,

ceux qui

ceux qui veulent que nous ajoutions foi à ce qu'ils nous en disent, doivent nous montrer com=
=ment ils ont appris ce qu'ils prétendent nous enseigner. Ils nous assurent que cette Divinité au nom delaquelle ils nous parlent, dont ils ne peuvent nous donner d'idée, et delaquelle ils nous disent des choses si opposées les unes aux autres, s'est découverte à eux et les a instruits des loix qu'elle prétendoit être observées parmi les hommes; et pour prouver la vérité de ce temoignage, ils nous citent des prodiges et des merveilles arri=
=vées pour obliger les hommes à les croire.
Mais ces prodiges n'arrivent plus de nos jours, ils ne sont fondés que sur une tradition histo=
=rique delaquelle on ne peut plus s'assurer maintenant. Toutes les sectes religieuses citent des miracles pareils pour établir la vérité de leurs opinions, et les plus absurdes sont celles

qui en rapportent un plus grand nombre. Les dogmes de ces diverses sectes sont opposés et contraires les uns aux autres. Ils se détrui=
=sent mutuellement et ne peuvent être vrais tous à la fois. Donc il faut, si tous ces miracles sont véritables, qu'il s'en soit fait pour attester la vérité d'une opinion fausse, et que par con=
=séquent la Divinité ait voulu séduire les hom=
=mes par des prodiges, ou bien qu'il y en ait seulement une partie de faux et que les autres soient vrais. Mais à quoi les distinguer? car en fait de prodiges, comme ils sont tous au dessus du cours ordinaire et de la force des agens naturels, la raison ne peut distinguer entr'eux : il n'y en a point qui soient absurdes et déraisonnables, et nous ne sommes point en droit d'en rejetter sur ce prétexte. Chaque secte est également persuadée de la vérité des siens.

Si néanmoins

Si néanmoins ces prodiges sont faux et supposés, il en faut conclure que des nations entières peuvent donner créance à des miracles supposés; donc sur le chapitre des prodiges la persuasion vive, constante et pratique d'une nation entière n'en prouve pas la vérité; mais il n'y a aucun de ces faits dont on puisse autrement prouver la vérité que par la persuasion de ceux qui les croient. Maintenant donc il n'y en a aucun dont la vérité soit suffisamment établie, et comme ces prodiges sont le seul moyen par lequel on puisse nous obliger de croire la vérité d'une Religion, je dois conclure qu'il n'y en a aucune de prouvée, et je dois les regarder toutes comme l'ouvrage du fanatisme et de la fourberie et souvent de tous les deux ensemble.

On peut observer à l'égard de ces prodiges que de l'aveu même de ceux qui les croient, ils

n'ont fait aucune impression sur l'esprit ni sur le coeur de ceux qui en ont été les témoins. Les prodiges que les Grecs racontent de Bacchus pour punir l'incrédulité de Lycurgue Roi de Thrace, n'ont pas rendu les sujets de ce Prince plus dévots au fils de Sémélé. Les merveilles rapportées dans l'histoire du Législateur des Juifs, ne rendoient point ces peuples plus exacts observateurs du culte et des loix du Dieu qui les produisoit: il semble qu'il lui etoit plus facile de déranger toute la Nature, de leur ouvrir un chemin solide au milieu de la mer, de faire remonter les fleuves sur leur source, d'épaissir la rosée pour en faire un aliment &c. que de les persuader de lui rendre le culte qu'il exigeoit d'eux. Leur histoire n'est qu'un tissu de révoltes et de désobéissances au Dieu que Moïse leur avoit

voulu faire adorer. La secte juive qui porte le nom de Chrétiens, nous raconte avec empha=se les merveilles opérées par leur Législateur, merveilles aussi utiles que surnaturelles: les maladies les plus incurables guéries, les morts rappellés à la vie sont les faits dont son histoi=re est remplie. Cependant cette même histoire nous apprend que cet homme fut arrêté par sa nation même à qui il avoit fait tant de bien, regardé comme un Imposteur et livré aux Romains pour être puni du supplice in=fame destiné aux Esclaves et aux Brigands.

Que penser de ces prodiges qui n'ont fait aucune impression sur l'esprit de ceux au milieu desquels ils arrivent. Est-ce connoître le coeur humain que de supposer que des hommes témoins de ces merveilles, n'en ont point été touchés; lorsque nous voyons tous

les jours que le simple bruit populaire d'un prodige ou supposé ou qui n'est qu'un evene=
=ment commun, est ~~agréable~~ capable de remuer les provinces entieres.

Mais enfin, direz vous, Ma chere Leucip=
=pe, s'il n'y a aucune Religion véritable, si l'on ne peut même raisonnablement supposer l'exis=
=tence d'une Divinité ou d'une Cause universelle distinguée de l'univers, par qui cet univers est-il gouverné? par qui est-il conduit et conservé? car après tout il faut bien en venir à une premiere cause. Je ne vois point, pour moi, la necessité d'une telle consequence. L'univers est un assemblage d'êtres differens qui agissent et réagissent mutuel=
=lement et successivement les uns sur les autres, comme je l'ai deja dit; je n'y découvre de bornes ni par son étendüe ni par sa durée; j'y apperçois seulement une vicissitude et un passage continuel

d'un état

d'un état à un autre; par rapport aux Etres particuliers qui prennent successivement des formes nouvelles, mais je n'y vois point une cause distinguée de lui, qui lui donne l'existence et qui produise les modifications des êtres particuliers qui le composent; je crois même voir très distinctement l'impossibilité d'une telle cause, je vous l'ai expliqué plus haut. Du reste j'avoue que mon esprit est trop foible et trop borné pour remonter longtems de cause en cause, loin de pouvoir parcourir une énumération qui n'est infinie que parcequ'on n'en peut trouver le terme. Ainsi je m'envelope tranquilement dans une ignorance que je ne rougis point d'avouër, qui n'est point honteuse parce qu'elle est invincible. Je ne crois point que cette ignorance donne aucun droit à ceux qui s'imaginent en sçavoir davantage, de m'assujettir

à leur opinion, lorsque non seulement je ne puis appercevoir la vérité, mais lorsque toute ce que je vois implique contradiction. Ce seroit donner trop d'avantage à la présomption, qui est le partage ordinaire de ceux qui n'ignorent que pour n'avoir pas examiné. Je m'en tiens au raisonnement sensé de ces Indiens qui, quoi=
=qu'ils ne pussent concevoir le méchanique de ces machines hydrauliques, ne se croïoient point obligés d'avouër à leurs compatriotes que ces machines etoient des animaux. L'on n'a pu — encore expliquer la cause du flux et du reflux de la mer, ni celle qui fait que la Pierre heraclée (l'aimant) attire le fer: néanmoins on a droit de rejetter les suppositions qu'on a imaginées — pour rendre raison de ces effets, parceque ces suppositions sont absurdes. Conduisons nous ainsi à l'egard de la cause qui soutient l'univers;

contentons

contentons nous de rejetter les chimeres qu'on nous débite sur ce sujet, et ne nous embarras=
=sons point de mettre une autre opinion à la place de celle que nous quittons. La sagesse doit nous apprendre à supporter tranquilement un pareil vuide. Il est tant de connoissances nécessaires ou du moins agréables que nous pouvons acquérir aisement : pourquoi nous inquiéter de ce qui ne nous regarde pas ? Nous sommes dans un vaisseau battu des vents et des flots, songeons à en diriger le cours de façon qu'il souffre le moins qu'il pourra : ma=
=noeuvrons de maniere que nous corrigions le vent, s'il est possible, sinon, obëissons lui. Ne nous amusons pas à philosopher sur la cause physique qui le produit, occupons nous seulement au milieu des hommes parmi les=
=quels nous nous trouvons placés dans cet

instant à nous conduire avec eux de façon que nous souffrions le moins de douleur, et que nous jouissions du plus de plaisir qu'il sera possible: car enfin c'est à ces deux points que tout se réduit, fuir la douleur et chercher le plaisir. Nous serions donc bien fous si nous ne nous occupions, comme le veulent les dévots, qu'à ne pas jouir des plaisirs qui sont sous nos mains, et qu'à nous procurer les maux et les douleurs qui ne nous sont point destinés.

Tachez de profiter de ceci, ma chere Leucippe; si la Philosophie est capable de procurer quelqu'avantage réel aux hommes, c'est celui de leur apprendre à ne craindre que le danger, et à ne connoître d'autre danger que celui d'éprouver la douleur. Je vous connois trop pour croire qu'en secoüant le joug de la tyrannie le joug de la tyrannie religieuse vous tombiez

dans les

dans les excès où l'on prétend que l'irréligion plonge ceux que l'on nomme athées. Les hom=
=mes sont toujours pour leurs moeurs tels que les rend leur tempérament naturel, et la proportion qu'ont avec leurs passions les objets qui frappent les sens: Vous n'aurez jamais que des passions douces et languissantes. Votre tempérament mélancolique pourra leur don=
=ner une force intérieure qui agira sur votre ame, mais elle ne se développera jamais au dehors; et d'ailleurs la délicatesse de votre gout vous rend moins sensible à ces objets d'amour et d'ambition qui sont la source de tous les excès où se portent les personnes de votre sexe, et de ces emportemens par lesquels seuls, elles peuvent donner atteinte à leur gloire.

Je ne vous ai point parlé ici de l'immor=
=talité de l'ame, ni de ce que nous devenons

après la mort; c'est une chose absolument in=
=connuë, aussi bien que tout ce que les Philoso=
=phes ont imaginés sur sa nature et sur la
distinction de l'homme en deux ou trois substan=
=ces, toutes leurs distinctions n'ont aucun fonde=
=ment, tout ce que l'on en peut dire de raison=
=nable; c'est que de même qu'avant notre —
naissance nous n'étions certainement pas ce
que nous sommes maintenant, et que ces deux
manieres d'être ne sont point liées desorte qu'il
reste un vestige sensible de leur liaison et du
passage d'un état à l'autre. De même aussi
il est très probable qu'après la mort nous con=
=tinuërons à la vérité d'exister, mais que nous
deviendrons un nouvel être dont les modifica=
=tions n'auront pas plus de rapport à celles de
notre état actuel que ces dernieres en ont —
avec les modifications antérieures à la —
naissance

naissance. Nous avons existé pendant plu=
=sieurs mois dans le sein de nos meres, —
tout le monde en est convaincu, quelle idée
en avons nous? y a-t-il quelqu'un qui ait —
gardé le souvenir de son entrée dans le monde
et des impressions qu'ont fait sur lui les objets
de sa naissance? a-t'on même quelque idée
de ce qui nous est arrivé pendant nos premieres
années? puisque nous sommes forcés d'avoüer
que ces choses nous sont inconnües, quoiqu'elles
fassent partie de notre état actuel, ne rougis=
=sons point d'ignorer ce qui nous arrivera —
lorsque nous serons passés dans un autre état
par la mort. Regardons tout ce que les Phi=
=losophes débitent là dessus comme des choses
avancées sans preuves et destituées de fonde=
=ment; leurs differentes hypotheses n'ont pas
plus d'autorité que les fables debitées par les

Poëtes au sujet du Tartare et des Champs-Elisées, j'accorderai sans peine que ces fictions sont non seulement très ingénieuses, mais encore très avantageuses au genre humain.

Le commun des hommes est trop corrompu pour n'avoir pas besoin d'être conduit à la pratique des actions vertueuses, c'est-à-dire utiles à la société par l'espoir de la récompense, et détourné des actions criminelles par la crainte des chatimens ; c'est là ce qui a donné naissance aux loix ; mais comme ces loix ne punissent ni ne récompensent les actions secrettes, et que dans les sociétés les mieux reglées les coupables puissans et accrédités trouvent le secret de les éluder ; il a fallu imaginer un tribunal plus redoutable que celui du Magistrat ; on a supposé qu'à la mort nous entrions dans une nouvelle vie

Lettre de Trasibule à Leucippe.

dont le bonheur et le malheur dépendroient de notre conduite avant la mort; elle sera examinée, nous dit-on, par un Juge infaillible auquel toutes nos actions, même les plus secretes, seront connûes. Un bonheur éternel et au dessus de tout ce que nous avons éprouvé de plus voluptueux, sera le partage des Gens de bien, tandis que des tourmens effroyables seront employés à punir et à expier les crimes des méchants.

Cette opinion est sans doute le plus ferme fondement des Sociétés, c'est elle qui porte les hommes à la vertu et qui les éloigne du crime, tant qu'on ne l'employera que pour le bonheur public; je la regarderai comme une erreur utile que les honnêtes gens doivent respecter, qu'ils doivent même inspirer à ceux qui ont besoin de ce motif pour être Gens de bien.

Mais si la Superstition s'emparant de cette opinion vouloit l'employer pour troubler le repos des Simples et pour les remplir de vaines terreurs; si des hommes ambitieux vouloient s'en servir pour étendre leur empire sur les esprits et pour se les assujettir, comme nous le voyons si souvent; si l'on faisoit dé=pendre le bonheur et le malheur de cette vie future, non pas de l'altération ou de l'inobser=vation des loix établies pour le bien des sociétés, mais de la pratique des cérémonies religieuses, de la croyance de certains dogmes opposés à la raison, et de la soumission à ceux qui se pré=tendent les Envoyés et les Confidens de l'Etre Suprême; alors la sagesse et la raison nous ordonnent de leur résister, et de tout tenter pour désabuser ceux qu'ils veulent séduire. Dès que cette erreur cessera de faire le bonheur de

la société

la Société, non seulement elle cessera d'être indifférente, mais elle pourra devenir pernicieuse par cela même qu'elle est un motif capable de remuër les peuples plus puissamment que ne font les loix et la crainte des Magistrat politiques.

Il ne serviroit de rien d'alléguer en faveur de cette opinion qu'elle est reçuë chez toutes les nations policées, et même chez la plus grande partie des Barbares, son universalité n'est pas une preuve de sa vérité; il y a des erreurs communes qui sont une suite comme nécessaire de l'imperfection de notre esprit, et dans lesquelles tombent tous ceux qui voudront tenter de franchir les bornes que la nature a mises à nos connoissances. Cette opinion est de ce genre, et même elle a cet avantage que l'interêt de la Société demandant qu'elle fut

répandüe partout, les Politiques se sont fait un devoir de s'opposer à ce qui pourroit la détruire.

Personne ne pouvant se former d'idée de l'anéantissement ou de la destruction totale de la matière des Etres, tous les hommes ont du concevoir la mort comme un passage à une nouvelle maniere d'exister; et il seroit comme impossible de trouver des peuples chez les quels l'opinion commune ne donnat pas une espèce d'immortalité à nos ames. D'un autre coté, comme il n'y a que les esprits vraiment raisonnables qui puissent suppor=ter le vuide où nous laisse notre ignorance sur la nature de cet état dans lequel nous passons à la mort, et que ces esprits raison=nables sont rares; on a du chercher à remplir ce vuide fatigant par quelque hypothèse fondée

sur ce que l'on pourroit imaginer de cet etat futur.

Notre imagination, quelqu'étendüe qu'on lui suppose, est toujours réduite à nous repré=
=senter les choses que nous avons deja vües, et à nous rappeller les sensations que nous avons deja éprouvées; elle peut à la vérité unir les choses que nous avons toujours vües séparées, et séparer celles que nous avons vües unies; elle forme de nouveaux assembla=
=ges de qualités, mais elle ne peut nous offrir de nouvelles qualités et de nouvelles modifi=
=cations.

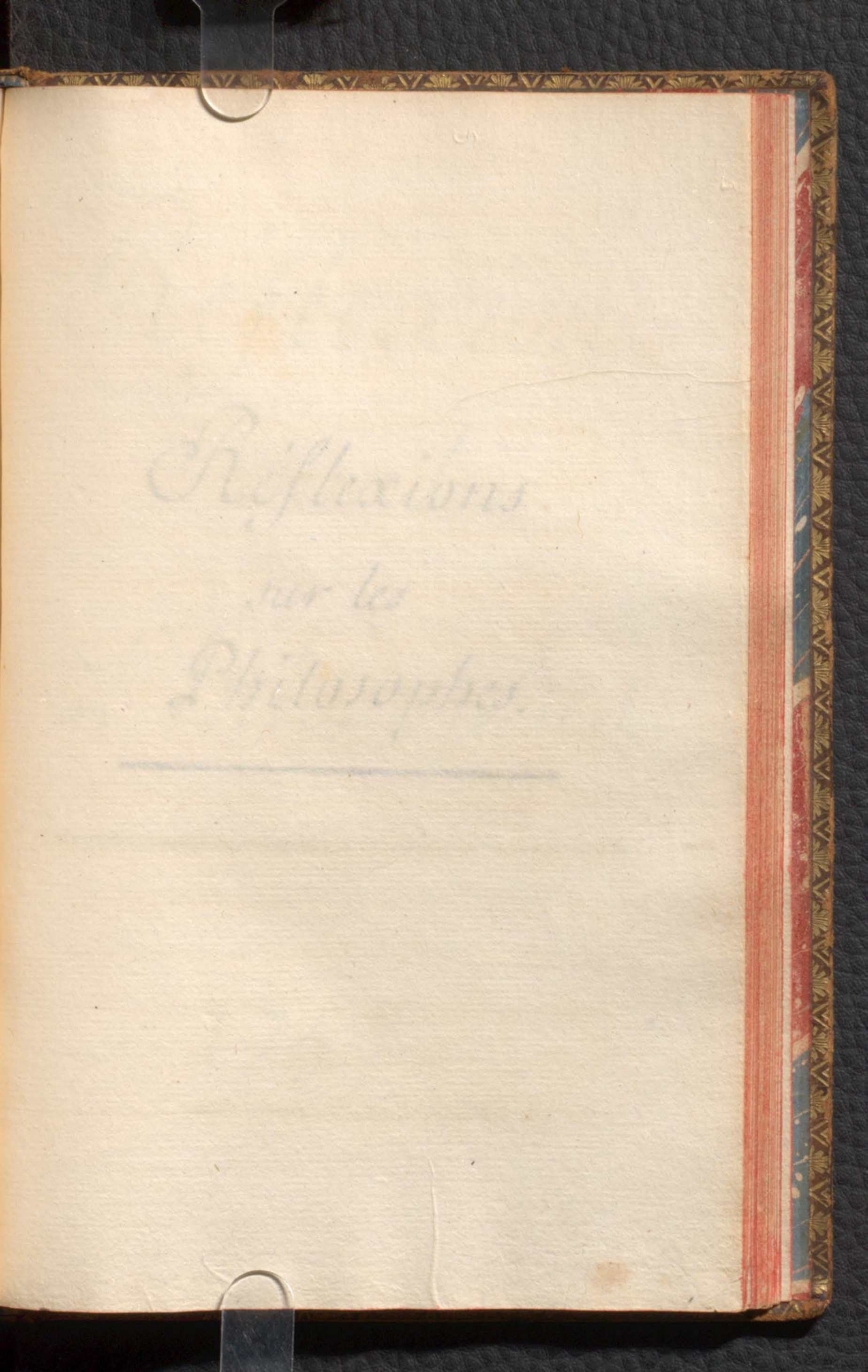
Toutes les hypotheses que l'imagination a pu enfanter sur la nature de cet état futur, ont donc participé de ce qui constitue notre etat actuel; elles l'ont représenté comme une nouvelle vie, et comme une répétition de ce

qui nous arrive dans celle ci ; elles nous pro=
=mettent les mêmes plaisirs, elles nous
menacent des mêmes peines.

Puisqu'il n'a pas été possible de varier
le fonds de cette hypothese, et que les barrieres
opposées par la nature elle même aux efforts
de l'esprit humain ont du retenir tous les
hommes dans les mêmes limites, il ne faut
pas regarder comme une preuve de la vérité
de l'opinion commune son universalité et son
uniformité.

Vous êtes trop sensée, Ma chere Leucippe,
pour vous laisser effrayer par les vains phan=
=tômes de l'imagination des Poëtes, qui n'ont
de réalité que dans l'esprit d'une populace
timide et superstitieuse. Vous sçavez faire
usage de votre raison pour les dissiper, et
pour vous garantir des effets de cette illusion

si funeste au repos des personnes timides.
Ce seroit en vain que nous nous glorifierions
de posséder cette raison, si nous ne la faisions
servir à nous rendre heureux, et à nous
procurer cette tranquilité d'ame, et ce repos
intérieur qui constitue la félicité pure et
sans trouble que nous promet la véritable
Philosophie. Elle n'est pas capable d'augmen=
=ter nos plaisirs, mais seulement de régler
nos desirs et nos craintes, et de détruire ces
vaines terreurs dont notre imagination se
remplit; Son objet est de nous ramener à
vivre selon la nature, et de nous délivrer de
l'empire de l'opinion. ff.



Réflexions
sur les
Philosophes.

Réflexions sur les Philosophes.

Reflexions
sur les
Philosophes.

1757.

Réflexions sur les Philosophes.

Il n'y a rien qui coute moins à acquérir que le nom de Philosophe; une vie obscure et retirée, quelques dehors de Sagesse, un peu de lecture suffisent pour donner ce nom: d'autres qui ont eu la force de se défaire des préjugés de l'édu=
=cation en matière de Religion, se regar=
=dent deja comme véritables Philosophes; quelques lumieres naturelles, quelques observations sur l'esprit et le coeur leur ont fait voir que nul être suprême n'é=
=xige un culte des hommes; que la mul=
=tiplicité des Religions, leurs contrariétés

et les différents changements qui arrivent dans chacune, sont une preuve sensible qu'il n'y en a jamais eu de révélée, et que la Religion, passion humaine comme l'amour, est fille de l'admiration, de la crainte et de l'esperance; ils en demeurent à cette seule spéculation, et c'en est assez pour être aujourd'hui reconnu Philosophe par un grand nombre de personnes. Mais on doit avoir une idée plus vaste et plus étendüe du Philosophe.

Voici le caractere que nous lui donnons. Le Philosophe est une machine humaine comme un autre homme; mais cette machine par sa constitution mécanique réfléchit sur les mouvements. Les autres hommes agissent sans sentir ni reconnoitre les resports qui les font mouvoir,

sans même songer qu'il y en a: le Philosophe au contraire démêle ces causes autant qu'il est en lui, et souvent même les pré=vient. C'est une horloge qui se monte pour ainsi dire par ellemême, ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentiments peu convenables au bien être et à l'être raisonnable; il cherche tout ce qui peut en lui exciter des affections qui conviennent à l'état où il veut se trou=ver.

La Raison est à l'égard du Philo=sophe ce que la Grace est à l'égard du Chrétien; les autres hommes sont em=portés par leurs passions sans que leurs actions soient précédées de la réflexion, ils marchent dans les tenebres: au lieu que le Philosophe dans les passions même

n'agit qu'après la réflexion, il marche la nuit, mais il est précédé par le flambeau de la Raison.

Le Philosophe forme le principe sur une infinité d'observations particulieres: le peuple adopte le principe sans pen=ser aux observations qui l'ont produit, il croit que la maxime existe par elle-même; mais le Philosophe prend la ma=xime dans sa source; il en examine l'origine, il en connoit la propre valeur, il n'en fait que l'usage qui lui convient.

De cette connoissance que les prin=cipes ne naissent que des observations particulieres, le Philosophe en conçoit de l'estime pour la Science des faits, il aime à s'instruire des détails et de tout ce qui ne se devine point; ainsi il regarde

comme une maxime toute opposée aux lumieres de l'esprit, de se borner à la seule méditation, et de croire que l'hom=me ne tire la vérité que de son propre fond.

Certains Métaphysiciens disent d'éviter les impressions des sens, de laisser aux historiens la connoissance des faits, et celle des langues aux Gram=mairiens ; Notre Philosophe au contrai=re est persuadé que toutes nos connois=sances viennent des sens, que nous ne nous sommes fait des regles que sur l'uniformité des impulsions sen=sibles, et que nous sommes au bout de nos lumieres quand nos sens ne sont ni assez déliés ni assez forts pour nous en fournir de nouvelles. —

Convaincu que la source de nos connois=
=sances est entièrement hors de nous,
il nous exhorte à faire une provision
d'idées en nous livrant aux impressions
extérieures des objets, mais de nous y
livrer également en Disciples qui con=
=sultent, qui écoutent, et en maîtres qui
décident et qui imposent silence. Il veut
que nous étudions l'impression précise
que chaque objet fait en nous, et que
nous évitions de la confondre avec celle
qu'un autre objet a causée.

De là la certitude et les bornes
des connoissances humaines, certitude
quand on sent que l'on a reçu de dehors
l'impression propre et précise que cha=
=que jugement demande, car tout juge=
=ment suppose une impression extérieure

qui lui est particuliere: bornée quand-on ne sçauroit recevoir des impressions à cause de la nature de l'objet ou de la foiblesse des organes: augmentez donc, s'il est possible, la puissance de vos organes, vous augmenterez vos connoissances.

Ce n'est que depuis la découverte des Telescopes et des Microscopes qu'on a fait tant de progrés dans l'Anatomie et dans la Physique; c'est aussi pour augmenter le nombre de nos connois=sances que le Philosophe étudie les hommes d'autrefois et ceux d'aujour=d'hui: il ne décide pas qu'il soit com=posé de deux Substances opposées; comme il ne se voit pas parfaitement, il dit qu'il ne connoit pas comment il

pense; mais comme il sent qu'il pense, il reconnoit que sa substance est capable de penser, dela même maniere qu'elle est capable de sentir et de voir.

La pensée est dans l'homme un sens comme l'ouïe, dépendant éga=lement d'une constitution organique; l'air seul est capable de sons, le feu seul peut exciter la chaleur, les yeux seuls sont pour voir, les oreilles pour entendre, et la seule substance du cerveau est sus=ceptible de pensée.

Si les hommes ont tant de peine à unir l'idée de la pensée avec l'idée de la matière, c'est qu'ils n'ont jamais vu de matière penser, et ils sont à cet égard ce qu'un aveugle est à l'égard des couleurs, un sourd de naissance à l'égard

des sons ; ceux ci ne sçauroient ~~unir~~ unir les idées des couleurs et des sons avec la matière quils tatent, parcequils n'ont jamais vu cette union.

La Vérité n'est pas pour le Phi=losophe une maîtresse qui corrompe son imagination et quil croie trouver par tout ; il se contente de la pouvoir démeler où il peut l'appercevoir ; il ne la confond point avec la vraisemblance : il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux ; il fait plus, c'est que lorsquil n'a point de motif pour juger, il sçait demeurer indéterminé.

Le monde est plein de personnes de beaucoup d'esprit qui toujours jugent et toujours devinent, car c'est deviner

sans sentir qu'on a le motif propre de jugement; ils ignorent la portée de l'esprit humain, ils croient qu'il peut tout connoître, ainsi ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, ils s'imaginent que l'esprit consiste à juger.

Le Philosophe est plus content de lui même quand il a suspendu la fa=culté de décider que s'il s'etoit déter=miné avant que d'avoir senti le motif propre de la décision, ainsi il juge et parle moins, mais il juge plus sûre=ment et parle mieux; il n'évite pas les traits vifs qui se presentent natu=rellement à l'esprit par un prompt assemblage d'idées que l'on est souvent étonné de trouver unies; c'est dans cette

prompte liaison que consiste ce que l'on appelle communément Esprit, mais aussi c'est ce qu'il recherche le moins; il préfère à ce brillant le soin de distinguer les idées et d'en connoître la juste étendûe et la liaison précise; il évite de prendre le change en portant trop loin quelques rapports particuliers que les idées ont entr'elles; c'est dans le discernement que consiste ce qu'on appelle jugement et justesse d'esprit.

Le Philosophe ne doit pas être tellement attaché à un systême qu'il ne sente toute la force des objections; la plus part des hommes sont si fort livrés à leurs opinions qu'ils ne prennent seulement pas la peine de pénétrer celles des autres. Le Philosophe

comprend le Sentiment qu'il rejette avec la même étendüe et la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte; l'esprit philosophique est donc un es=
=prit d'observation et de justesse. Un vrai Philosophe doit vivre en Société, ainsi la raison exige de lui qu'il étu=
=die, qu'il connoisse et qu'il travaille à acquérir les qualités Sociables; il est étonnant que les hommes s'atta=
=chent si peu à tout ce qui est de pra=
=tique, et qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines Spéculations.

Voyez les désordres que tant de differents Systemes ont causés; ils ont toujours roulé sur des points Théolo=
=giques; tantôt il s'est agi du nombre des personnes de la Trinité et de leur

émanation, tantôt du nombre des Sa=
=crements et de leur vertu, tantôt de la
nature et de la force de la Grace. Que de
querelles ! que de troubles pour des —
chimeres ! Que de disputes dans les —
Ecoles ! Que de livres sur de vaines
questions !

Les Sentiments de probité entrent
autant dans la constitution mécanique
du Philosophe que les lumieres de l'esprit ;
plus on trouve de raison dans un —
homme, plus on trouve en lui de probité :
au contraire, où regnent le fanatisme
et la Superstition, regnent la passion
et l'emportement ; c'est le même tempé=
=rament par tout, mais occupé à des
objets differents. Magdeleine qui aime
Dieu, Magdeleine qui aime le monde,

est toujours Magdeleine qui aime; et ce qui fait l'honnête homme n'est point d'agir par amour, par haine ou par espérance ou par crainte, c'est d'agir par esprit d'ordre et par rai=
=son.

Le Dévot n'est honnête homme que par passion; or les passions n'ont rien d'assuré: le plus dévot, j'ose le dire, est dans l'habitude de n'être pas honnête homme par rapport à sa Religion, parcequ'il est dans l'habi=
=tude de ne pas faire exactement les devoirs qu'elle prescrit; les fré=
=quentes Confessions des plus pieux nous font voir dans leurs coeurs une vicissitude éternelle de bien et de mal; il suffit sur ce point que l'on croie

être coupable pour l'être : ce combat perpétuel où l'homme succombe si souvent forme en lui une habitude d'immoler la vertu au vice ; il se familiarise à suivre son penchant ; quand on est si souvent infidele aux devoirs de sa religion, on s'accoutume insensiblement à l'être aux hommes.

D'ailleurs le present a toujours plus de force sur l'esprit humain que l'avenir, la religion ne retient les hommes que par un avenir que l'amour propre fait regarder dans un point de vûe fort eloigné ; l'expérience fait voir que le frein de la religion est ~~foible~~ bien foible malgré les histoires que le peuple croit du déluge, du feu du Ciel sur cinq villes, malgré les

vives peintures des peines et des ré=
=compenses éternelles, malgré tant de
Sermons et de prônes, le peuple est
toujours le même; la nature est plus
forte que la chimere, il semble qu'elle
soit jalouse de ses droits, elle se tire
souvent des chaines où l'aveugle su=
=perstition veut la retenir; le seul
Philosophe qui sçait jouir des droits
de la nature, la regle par la raison.

Examinons tous ceux contre qui
la justice humaine est obligée de sévir,
Nous trouverons ou des tempéraments
ardents ou des esprits peu éclairés,
et toujours des superstitieux et des
ignorants; les passions tranquiles du
Philosophe peuvent bien le porter à
la volupté, mais non pas au crime;

Sa raison cultivée le guide et ne le conduit jamais au désordre; l'enten=
=dement que l'on captive sous le joug de la foi, devient incapable des grandes vües que demande le Gouvernement et qui sont si nécessaires pour les emplois publics.

La République tirera plus d'uti=
=lité de ceux qui élevés aux grandes places sont pleins des idées de l'ordre et du bien public et de tout ce qui s'ap=
=pelle humanité; il seroit à souhait=
=ter qu'on en pût exclure tous ceux qui par le caractere de leur esprit ou par leur éducation sont remplis d'au=
=tres maximes.

Le Philosophe aime la Société et en est aimé; la liberté regne dans sa

conduitte; il est très éloigné de la licence, il a entrement à cœur la modestie, la continence, la justice et toutes les vertus humaines qu'il exerce avec hu=milité sans d'autre dessein que de se faire du bien à soi même en obligeant tout le monde. Il est aussi ennemi de l'indolence qui le livrant à une mé=ditation paresseuse lui feroit négliger les affaires temporelles: il n'est point tourmenté par l'ambition, mais il veut avoir les douces commodités de la vie; il lui faut outre le nécessaire un superflu utile qui fait le véritable bonheur et le fond des biens et des agréments. La pauvreté le tireroit du bien être qui est son Paradis, elle banniroit loin de lui les délicatesses

sensibles en l'éloignant du commerce des honnêtes gens.

Les moeurs du Philosophe ne doivent point être tristes ni trop sérieuses, elles sont agréables et polies, exemptes de tout reproche et même de tout soupçon. Il ne persécute point ceux qui pensent autrement que lui, s'ils sont honnêtes gens et pacifiques: loin de les tourmen=ter, il les caresse; parcequ'il sçait que l'homme est la foiblesse même, et qu'il ne fait souvent que passer d'une erreur à l'autre; il bénit ceux qui ont fait du bien au genre humain, de quel=que empire et de quelque religion qu'ils soient.

La force de la Superstition a quelque chose de si injurieux que l'on

fera toujours de vains efforts pour la-
déraciner du cœur de l'homme.

Le Philosophe a deux doctrines,
l'une extérieure, populaire, accomodée
aux interêts d'une vie tranquille et
aux maximes qui regnent dans l'en=
=droit où il est et où il vit ; il se dis=
=pense le plus qu'il peut de paroitre
les combattre au dehors : l'autre est
intérieure et tout à l'esprit, rélative
autant qu'il est possible à la nature
des choses, suivant ses idées les plus
simples, et conforme à la vérité seule
qu'il a eu le bonheur d'appercevoir
suivant toute l'étendûe de ses lu=
=mieres ; mais il ne traitte de cette
doctrine nüe, integre, dépouillée de
tout artifice et des ténebres de l'Ecole

qu'à porte fermée ~~et avec une prudence~~ des amis d'une prudence et d'une probité reconnuës.

Quand on connoit le caractere des hommes en général, on convient que le Philosophe se conduit tres sagement en agissant de la sorte: voici pourquoi aucune Secte, aucune Religion ne souf=fre point que l'on la contredise, ni que l'on traitte d'erreur et de fausseté ses loix, ses momeries. Si on s'en rap=porte à elle, ces loix lui sont descen=duës du Ciel par l'ordre et par l'en=tremise de Dieu; quoiqu'on y découvre par tout la main de l'homme; si l'on la veut croire, ses imaginations les plus ~~absurdes~~ n'ont rien que de ~~merveilleux et d'absolument~~ nécessaire,

quoiqu'il soit facile de reconnoître que c'est l'ouvrage de l'esprit le moins éclairé mais le plus hardi, et rempli de fictions vaines, monstrueuses et souvent même funestes dans leurs conséquences.

Parmi tant de differentes opinions, le Philosophe conclud qu'il ne doit cer=tainement s'en trouver qu'une vraie, á moins qu'on ne regarde comme im=possible qu'il y en ait aucune de bien fondée; c'est dans cette vûe qu'il n'a=git avec les gens prévenus que com=me les nourrices font avec les enfants, qui s'imaginent toujours que l'on doit les trouver extremement beaux; quand on ne flatte pas leurs enfants et qu'on ne les entretient pas de bagatelles, on

leur est odieux, insupportable: de même quiconque n'adopte pas les pensées des dévots superstitieux, se rend désagréable; quelque science qu'on lui connoisse, on le croit indigne de toute société, on ne lui rend aucun des services que l'humanité exige même des Barbares, on cherche à le priver dans ce monde des secours les plus essentiels, et après la mort on le menace d'une vengeance éternelle. Au milieu de tant d'écueils le Philosophe est en sureté, sans haine pour ceux ci, sans amour pour ceux là; il montre civilement le chemin à quiconque veut y entrer, et il exerce cordialement le commerce des services réciproques avec les hommes qui ne veulent pas qu'on les éclaire: il se fait une loi de

ne les point haïr pour leurs opini=
=ons différentes ; mais il les recherche
de quelque Religion qu'ils soient, quand
ils ont de la bonne foi. La seule per=
=versité des moeurs est contagieuse, et
l'on doit pardonner tous les écarts et
la foiblesse de l'esprit qui n'influe pas
sur le coeur ni sur la conduitte.

Le Philosophe ne cherche donc
point à punir ni à déshonorer per=
=sonne pour sa façon de penser ; il
n'exhorte et n'excite personne à se noir=
=cir d'un tel attentat, et laisse cette
fureur au faux zèle ; il juge de son
sort non par la décision d'autrui, mais
par la science même, sans s'arrêter
à l'applaudissement ou à la Critique ;
il songe à s'orner le coeur des vertus

morales et aimables, et l'esprit des lumieres consolantes, dans le dessein de se rendre plus utile à soi même, à la patrie, à ses amis, à tous les hommes.

Il voudroit monter à un point éminent de perfection, digne objet des voeux de tout homme de bien (peut-on l'être avec d'autres sentiments!) Toute Science qui ne nous rend pas meilleurs, est inutile et souvent dangereuse. Il laisse tous les autres préjugés au peuple Philosophe, il en a comme le reste des hommes et sur tout en ce qui concerne la vie civile.

Lettre

sur

La Resurrection

des Corps

Lettre de M. De Fontenelle à M. Le Marquis De la Fare, où il résout une grande difficulté au sujet de la Résurrection des Corps.

Vous qui imaginez toujours mieux que personne, vous doutez aussy avec plus d'esprit que les autres gens. Je suis charmé de votre embarras sur l'espace immense qu'il faudra un jour pour contenir ensem=ble tous les hommes, qui n'ayant existé que successivement depuis la création, n'ont pas laissé d'occuper une grande partie de l'univers. De la taille dont vous êtes, comment ne craindriez vous point cette presse? Si chacun devoit autant tenir de volume que vous, je craindrois à mon

tour de n'avoir pas mes coudées franches. En attendant, j'ai cru qu'après vous il seroit bien aussi d'avoir un embarras, et c'est ici le mien.

Lorsqu'il plaira à l'Etre Suprême de rendre à chaque esprit le corps qu'il aura autrefois animé, ainsi qu'il nous le promet dans ses écritures; comment faudra-t-il qu'il s'y prenne? Nos corps ne sont composés au=jourd'hui que des débris de ceux de nos Peres: les mêmes materiaux qui ont servi à former ceux qui ne sont plus, seront un jour em=ployés à la composition de ceux qui ne sont pas encore: le Seigneur à créé une fois pour toujours une certaine quantité de matière qui n'est ni augmentée ni diminuée, à la=quelle il ne sera rien ajouté, et sur laquelle le néant n'a plus aucun droit. Cette matière

a été

a été divisée en Elémens circulants, pour ainsi dire, et qui vont de la composition d'un cheval à celle d'un homme, de celle d'un homme à celle d'un autre homme, et ainsi des autres.

C'est principalement la jonction de ces Elemens qui fait un corps: la maniere dont ils sont joints, fait la différence d'un corps à un autre; et les proportions et l'équilibre plus ou moins observés dans chaque composition, décide uniquement de sa durée. Ces éléments, quoiqu'ils soient faits pour concourir ensemble en tout et par tout, vont pourtant toujours à s'entre-détruire: celui d'entr'eux qui domine dans un corps, seme bientôt la division parmi les autres, et les force ensemble à une séparation dont il n'y a que ce qu'on appelle la forme, qui soit la victime. Car la matiere, c'est-à-dire, les

sujets aux nécessités de cette vie, et ne se sentiront plus de l'intempérance des climats et des sai=
=sons: insensibles donc au froid et au chaud, nous n'aurons plus besoin des eaux pour nous ra=
=fraichir et humecter, ni du Soleil pour nous échauffer et purifier: exemts que nous serons de la nécessité de manger, la terre, cette mere libérale, va nous devenir inutile: les colines et les retraites de la plus part des animaux faits pour l'usage de l'homme mortel; les monta=
=gnes, ces dépositaires avares des trésors que la cupidité nous rend nécessaires, tout cela va être de trop parmi les mortels désintéressés: les cieux et leurs luminaires n'auront plus d'heures à nous marquer, et nous n'aurons plus que faire de leurs lumieres inégales, dans un tems où l'auteur du jour daignera lui même nous éclairer; ensorte que, vû–

l'instabilité de toutes ces choses, et autres contenües en l'espace, il faudra qu'elles cessent d'être ce qu'elles sont; l'ordre et l'harmonie de l'uni=
=vers seront renversés et confondus; tout gé=
=néralement redeviendra un tas de matière, une masse informe, un cahos, une confusion. Ne voyez vous pas, Monsieur, que le Créateur trouvera dans tous ces matériaux autant d'hommes qu'il lui en faudra; et l'espace, dont vous étiez aussi en peine, s'y trouvera aussi de reste; puisqu'alors même il n'y aura dans le monde que ce qui y est contenu à l'heure que nous parlons. Le nombre des hommes y sera infiniment plus grand à la vérité; mais aussi plus de forêts, plus de batiments, plus de montagnes, plus de rochers; et comme toute la matière ne composera que des hommes, l'espace n'aura plus aussi que des hommes

à contenir

à contenir. Que si malgré toutes ces sages précautions, la matière venoit alors à man=quer, l'habile ouvrier en seroit quitte pour faire les corps plus à l'épargne que le votre. En cas de besoin vous avez dequoi fournir à quatre: à vous parler même confidemment, je ne désespère pas de vous voir une taille aussi fine que celle que vous aviez autrefois. Le Marquis De Roquelaure aura un nez, et M. le Duc D'Estrées n'en aura qu'un: et si les esprits d'un certain ordre sont alors aussi rares qu'ils le sont de nos jours, et qu'il en faille pourtant, je vous en connois pour vos voisins, cela soit dit sans vous allarmer. Je ne sçai encore si les Dames conserveront leur sexe dans ce bouleversement général, ou s'il n'y aura que celles qui auront bien vécu, auxquelles sera accordée la forme

d'un homme. Je m'informerai de leur sort au premier entretien que j'aurai avec mon génie; mais si ce qu'il m'en apprendra n'est pas à leur avantage, ne vous attendez pas qu'il m'arrive jamais de vous en faire part.





